

11^{ème} Année - No. 12

Décembre 1947

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

Gabriel Dardauid, Jean Charles-Roux, François Talva

Discours académiques de

Maurice Genevoix, André Chaumeix

Articles inédits de

**Pierre Descaves, Robert Laulan, Jean Dupertuis, René Sudre,
Bernard Champigneulle, Léon Degand, Henri Gal.**




*Le Savon
de la
Jeunesse*

LAURIOL
E SAVON DE LA JEUNESSE

*Recommandé
pour l'Hygiène de la peau*

LAURIOL
E SAVON DE LA JEUNESSE

Sécurité d'abord !



ASSUREZ-VOUS

Immeuble de
la Compagnie
Le Caire

LA GENEVOISE

CAPITAL & RÉSERVES
240 millions de Francs suisses

Dir. pour l'Orient: **Dr. Georges Vaucher**
21, Avenue Fouad 1er, Le Caire

Représentants à Alexandrie :
M.M. M. Mitarachi & Co.,
15, Rue Toussoun Pacha

- Reinhard & Co., 7, Rue Adib
- H. Kupper & Co. 26, Eglise Copte

"LA GENEVOISE" investit en Egypte les réserves des assurances contractées dans ce pays. Sa fortune libre en Suisse constitue une garantie supplémentaire.

"LA GENEVOISE" accorde des prêts sur hypothèques d'immeubles locatifs et urbains à des conditions avantageuses.



*Derniers modèles
de*

MEUBLES EN ACIER

pour Bureaux

*Armoires - Classeurs
Chaises - etc... etc...*

*Réalisation de meubles
sur commande*

Metallerg

EXPOSITION : 11, Rue Emad el Dine
USINE : 16, Rue Chaker el Guind
GHAMRA (MAHMACHA)

R.C. 54140

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

1, Rue Mash-Hadi (Emad-Eddine, près de la Banque Misr), Le Caire (Egypte).

Tél. 49414

Directeur : MARC NAHMAN. — Administrateur : ERNEST DELORO.

Abonnements: un an (12 numéros): Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

11ème ANNÉE — No. 12

Décembre 1947

Un officier français du génie:

GALLICE BEY

Conférence de

M. Gabriel Dardaoud

Directeur de l'« Agence France-Presses »

Donnée sous les auspices des Amis de la Culture Française en Egypte à l'« Oriental Hall » du Caire, le 19 février 1947.

Mesdames,
Messieurs,

Lorsque l'on pense à ce que fut, sous le règne de Mohamed Aly, la collaboration franco-égyptienne, quelques grands noms surgissent aussitôt. *Soliman Pacha* qui forma l'armée nouvelle de l'Égypte, *Clot Bey* qui fonda, avec l'hôpital d'Abou-Zaabal et plus tard celui de Kasr El-Aini, le premier système d'Assistance Publique de l'Égypte, *Champollion* et, après lui, la pléiade d'archéologues qui révélèrent au monde toute la grandeur du passé de la Vallée du Nil, *Fumel* qui donna à l'Égypte, avec le coton à longue



M. GABRIEL DARDAUD

(Photo Weinberg).

fibres, la grande source de sa richesse, *Linant de Bellefonds* qui lui fit son premier système moderne de canaux et de barrages, etc. Mais, tous ces collaborateurs de premier plan de l'œuvre énorme qui a permis à Mohamed Aly Pacha de faire, en moins de trente-cinq ans, d'un pays entièrement anarchique, un grand État moderne, rejettent dans l'ombre des noms plus modestes de Français qui, eux aussi, eurent leur part dans l'édification de l'Égypte nouvelle. Ils méritent qu'on les sorte un peu de l'oubli.

L'an dernier, Mesdames et Messieurs, la bien-

veillance de M. Morik Brin, secrétaire des « Amis de la Culture Française », me fournissait l'occasion de vous esquisser la carrière d'un de ces ouvriers obscurs de l'équipe formée par Mohamed Aly Pacha.

Vous vous souvenez peut-être de ce petit architecte boiteux de Marseille qui s'appelait Pascal Coste et qui, venu en Egypte par contrat pour y construire une fabrique de poudre, donna la pleine mesure de son talent en creusant le Canal Mahmoudieh, en irriguant des provinces entières, en organisant un réseau de télégraphes, en construisant des palais comme des casernes, et finalement en levant les plans de toutes les belles mosquées avec une telle exactitude que sa grande édition des « Monuments du Caire » est devenue un des classiques de l'Art Arabe. Aujourd'hui, c'est un autre Français, du même genre si je puis m'exprimer ainsi, que je voudrais faire revivre devant vous. Toutefois, si Pascal Coste fut un des collaborateurs du début du règne de Mohamed Aly puisqu'il vint en Egypte dans les années 1818-1828, Gallice Bey, qui fera l'objet de cette conférence, vécut au Caire et à Alexandrie surtout à la fin du règne du glorieux fondateur de la dynastie. Gallice Bey arriva dans la Vallée du Nil en 1840. Il n'en repartit que peu de temps avant sa mort, vers 1860.

Avant d'entrer en plein dans mon sujet et de vous montrer ce colonel du Génie au travail sur la terre d'Egypte, permettez-moi une brève parenthèse. Je voudrais vous dire comment j'ai connu Gallice Bey.

Il y a une quinzaine d'années, le hasard m'avait mis sur la voie d'un lot de vieux papiers qui révélaient quelques détails encore inédits de la vie d'un Français, mort au Caire en 1897 après avoir tout simplement trouvé, dans l'observation du vol des oiseaux d'Egypte, un des secrets de l'aviation. Je m'intéressais à cette époque à Louis Mouillard, et je cherchais ses traces en suivant dans leurs promenades dominicales, à travers le dédale des vieilles rues du Caire, deux hommes admirables que tourmentait une perpétuelle curiosité des choses du passé.

L'un était le regretté Henri Munier, secrétaire général de la Société Royale de Géographie ; l'autre était le Révérend Père Bovier-Lapierre, bibliothécaire du Collège de la Sainte-Famille. Aussi savants l'un que l'autre, ils me dévoilaient des traces de l'ancien Caire, près desquelles je passais alors sans les voir. Au cours d'une de ces promenades, tout en brocantant des petits ciseaux de cuivre ouvragés qui étaient des mouchettes de chandelle des vieux palais turcs, mes deux compagnons me révélèrent les grands khans et les caravansérails encore solides, au milieu des vieux quartiers et demeurés à peu de chose près tels qu'ils étaient, il y a cent cinquante ou

deux cents ans, lorsqu'on y rassemblerait, pour la vente publique, les esclaves noires ou blanches venues du cœur de l'Afrique ou de la Caucasic.

C'est au cours d'une de ces promenades que le Révérend Père Bovier-Lapierre me dit : « J'ai quelque chose pour vous. Un vieux dossier, reçu d'un ami marseillais, qui contient les lettres d'un officier français qui vécut en Egypte. Il s'appelait le Colonel Gallice. »

C'est de ce dossier, de la correspondance que j'ai entretenue après l'avoir lu avec les archivistes de France, des documents déjà publiés sous les auspices de Sa Majesté le Roi Fouad par l'historien français Driault, qu'est sortie, sans grandes difficultés, l'histoire de ce Gallice que je vais essayer de faire revivre devant vos yeux.

* * *

Entre Briançon et le Massif du Pelvoux, le Lauzet par Monestier-les-Bains n'est qu'un petit hameau accroché au flanc des alpages, et si résolument écarté des grands itinéraires touristiques qu'aucune carte, ni aucun guide n'en font mention.

Comme dans tous les villages de la Bérarde ou du Dévoluy, le hameau du Lauzet a sa Mairie ornée de la traditionnelle inscription « Liberté-Egalité-Fraternité », un abreuvoir pour le troupeau communal, un four banal où chaque famille vient cuire en plein air sa provision de pain, et sa petite école.

Or, dans l'unique classe de l'école du Lauzet, les bambins se préparent aujourd'hui au Certificat d'Etudes devant le portrait d'un solide gaillard au chef couronné d'un tarbouche écarlate. La poussière de la craie et les mouches laissent encore lire sur le cadre, autrefois doré : « Gallice Bey 1790-1862 ». Ce portrait, fixé, il y a trois-quarts de siècle, dans l'école du Lauzet, a donné naissance à une légende locale. Lorsque, dans ma recherche des documents et des souvenirs sur Gallice Bey, je m'adressai à la Mairie du Lauzet, je reçus de l'adjoint au Maire les détails que voici :

« Le Général Gallice est un enfant du Lauzet qui, embarqué avec l'armée d'Egypte, s'y distingua par sa résistance et son audace. Bonaparte, ayant été obligé de revenir précipitamment en France, lui confia le commandement en chef de l'armée et le nomma Bey, c'est-à-dire Vice-Roi d'Egypte. »

Telle est la légende que se repassent les habitants du Lauzet ! En gardant leurs troupeaux, les petits élèves de M. l'Instituteur, face aux glaciers de la Meige et aux murailles de la Barre des Ecrins, rêvent peut-être, de temps à autre, au pays mystérieux du Nil sur lequel régna autrefois ce Gallice de chez eux.

Gallice ne fut pas vice-roi d'Égypte. Au moment où Bonaparte s'embarquait à Alexandrie pour regagner la France, il commençait simplement à courir dans les pâtures avec ses frères, et, en se barbouillant de mûres sauvages dans les chemins creux, il ne se souciait pas des trônes d'Orient. Pourtant, il fut authentiquement bey et servit, pendant vingt ans, Mohamed Aly et ses successeurs. Sur son histoire, mal connue de ses compatriotes eux-mêmes, essayons d'apporter un peu de lumière.

Elle commence en 1790. Barthélémy Gallice naît au Lauzet, le 25 février de cette année-là, dans le chalet d'une famille de paysans montagnards, ni riches, ni pauvres, simplement aisés puisqu'ils ont quelques vaches dans le troupeau communal, des prés sur les pentes les mieux exposées, et quelques bois de sapin qu'ils exploitent eux-mêmes. Dès la mi-octobre, la neige, s'emparant de la montagne et coupant toutes les relations avec la vallée du Briançonnais, enferme alors, dans les chalets, bêtes et gens. Aux adultes, jusqu'au dégel printanier, revenaient les soins de l'étable, le déblaiement des issues enneigées et la sculpture des sabots de bois. Pour les enfants, devenus vite insupportables dans les grandes salles communes, autour des tables de cuisine ou devant les hottes des cheminées, les familles ne connaissaient qu'un seul traitement : elles s'en débarrassaient entre les mains du Magister.

C'est le premier contact du petit Barthélémy Gallice avec la science et la discipline. Il se fait sous les auspices de l'Armée, car le maître d'école



Le portrait de Gallice conservé à l'École du Lauzet.

du Lauzet, en 1795, était un vieux soldat retraité que ses infirmités rendaient impropre aux rudes travaux des champs, et qui gagnait sa vie en servant de secrétaire aux illettrés de la montagne et d'instituteur à leurs enfants.



Le village du Lauzet, où naquit Gallice Bey, est situé dans le Département des Basses-Alpes. Il occupe le fond d'une haute vallée à 1500 mètres d'altitude, dominée par le Pic blanc du Galibier (2950 mètres) et le Pic des Trois Evêchés (3118 m.)

Il rassemblait son petit monde dans son chalet. Chaque élève apportait sous son bras la bûche destinée au chauffage de l'Ecole. La lecture, l'écriture, les quatre règles et, pour les plus savants, les arcanes des fractions, tel était le programme d'études. Le maître y joignait les éléments du catéchisme diocésain et un fond inépuisable d'histoires tirées en grande partie de ses souvenirs militaires.

Tandis que s'écrivaient les premières pages de l'épopée napoléonienne, le petit Barthélémy Gallice commençait là ses études. Le Magister et le Curé du village remarquant ses dispositions, une année que les bêtes n'avaient pas été malades et que le marchand de bois n'avait pas trop exagéré sa mauvaise foi, plaidèrent sa cause auprès de sa famille. Il fut décidé, non sans hésitation, que l'enfant entrerait au Collège de Briançon.

Dans la vieille cité fortifiée par Vauban et suspendue, comme un imprenable nid d'aigle, en face de la grande trouée des Alpes, le jeune Gallice connut, pour la première fois, le plaisir du réveil au tambour et le supplice des chaussures de cuir. Montagnard têtue, il gagna l'admiration de ses maîtres et se montra si bon mathématicien qu'on lui ouvrit les portes du Lycée Impérial de Grenoble.

Plusieurs autres années sans histoire, et, le 15 novembre 1809, l'ex-petit bouvier du Lauzet entra, avec le numéro deux, à l'Ecole Polytechnique de Paris.

Il en sortit en 1812 et choisit l'arme du génie. Dans les plaines de Prusse, il reçut le baptême du feu. Des prouesses à Lutzen et à Dresde lui valurent son deuxième galon. A la tête de ses sapeurs, quelques mois plus tard, il sauvait l'armée en retraite en faisant sauter, sous le feu de l'ennemi, le pont de la Rauber. Pour ce fait d'armes, à l'âge de vingt-trois ans, il fut promu capitaine.

1819 le retrouve à Briançon, dans la ville de ses débuts, et tout près de sa famille. Dans la cité-forteresse qui, en 1815, sans garnison, avait résisté pendant trois mois au blocus des Alliés, il construisit un nouvel hôpital militaire, celui qu'on y voit encore actuellement.

Remontant une forteresse sur la frontière du Nord, édifiant une caserne dans une ville du Midi, installant des emplacements de batteries, traçant des routes, lançant des ponts, le capitaine Gallice apprend par la pratique toutes les ressources de son métier.

En 1830, il prend part à l'expédition d'Alger. Après la prise de la Kasba, il est nommé chef de bataillon et directeur du parc du Génie de la ville conquise.

C'est là qu'on vint le chercher pour l'envoyer à Metz comme professeur de fortifications et sous-directeur de l'Ecole d'application du Génie.

Sa forte carrure, son ton volontiers dogmatique, sa force physique, bien au-dessus de la moyenne, un certain balancement du corps qui trahissait en lui le solide montagnard, tout cela était bien fait pour impressionner les jeunes sous-officiers élèves de l'Ecole. Moitié par ironie, moitié par déférence, ils baptisèrent le Commandant Gallice d'un surnom qui lui resta à travers toute sa carrière ; ils l'appelèrent : « Gabion Farci ».

Son enseignement, très remarqué, lui valut un nouvel avancement. Le 1er mai 1836, le chef de bataillon Gallice prenait, avec le commandement de la chefferie du Génie à Marseille, la charge d'approvisionner en matériel le corps expéditionnaire d'Algérie.

En septembre 1840, un ordre impératif du ministre de la Guerre lui prescrivit de se rendre d'urgence à Paris. Il devait y prendre connaissance d'une mission spéciale pour laquelle le gouvernement du roi Louis-Philippe l'avait choisi.

Le Maréchal Soult, duc de Dalmatie, reçut le chef de bataillon Gallice et l'informa qu'il devait sur le champ partir pour l'Egypte et s'y mettre au service du Vice-Roi d'Egypte Mohamed Aly.

Son ordre de route lui faisait obligation de se présenter à Alexandrie au Consul Général de France, M. Cochelet. « *Il appartiendra, avait simplement dit le Ministre de la Guerre, à ce Représentant du Roi de donner au chef de bataillon Gallice toutes les précisions sur la mission dont il sera chargé.* »

La première entrevue du Consul Général Cochelet et du Commandant Gallice fut une surprise pour l'un et pour l'autre. La correspondance des deux hommes en a retracé la scène avec une précision amusante.

— « *Chef de bataillon... Mon cher M. Gallice, je vous demande infiniment pardon, mais c'est un peu mince. Le Vice-Roi attendait un amiral ! Et je suis certain, poursuivait impitoyablement le Consul, qu'à Paris ils ne vous ont même pas expliqué ce que vous auriez à faire.* »

— « *En vertu de mes ordres, je suis à la disposition du Vice-Roi d'Egypte pour diriger son corps du Génie* », répliqua Gallice, un peu interdit de la réception que lui réservait le Consul.

— « *Mon cher Commandant, apprenez d'abord qu'il n'y a pas en Egypte de corps du Génie. Deuxièmement, que le Roi Louis-Philippe ne vous a pas relevé de votre commandement, mis hors cadre et envoyé ici en quelques jours, sans un motif sérieux. Vous allez être chargé d'une mission de la plus haute importance pour la France et pour l'Egypte.* »

Et, en quelques mots, le consul Cochelet exposa à son interlocuteur ce que l'on attendait de lui :

— « Désormais vous n'êtes plus chef de bataillon, j'aurais honte de vous présenter sous ce titre, je vous fais colonel... » Comme Gallice esquissait un geste de protestation... « Lieutenant-colonel bien entendu, mais cela me permettra de vous appeler colonel, et pour le reste je m'arrangerai avec Paris. Vous ne cessez pas de faire partie de l'État-major du Génie français : momentanément détaché en Egypte, votre solde, vos droits à la retraite, votre avancement, vos campagnes ne sont en rien affectés par vos nouvelles fonctions.

« Après de moi, Consul de France, vous serez en quelque sorte un attaché militaire, chargé d'assurer la liaison avec le Ministère français de la Guerre. Près du Pacha d'Egypte, vous serez le directeur du service des fortifications, et vous aurez à organiser, de A à Z, le corps du génie égyptien.

« Vous ne perdez pas de temps, mon cher Colonel, car les événements de Syrie se précipitent. Saint-Jean d'Acre est bloqué par la flotte anglaise. Le Vice-Roi a contre lui l'Angleterre, la Russie et la Prusse qui appuient la Sublime Porte. La France s'interpose en médiatrice et veut défendre Mohamed Aly. Les vaisseaux anglais peuvent être, d'ici quinze jours, devant Alexandrie. C'est, d'abord, pour mettre notre ville en défense que vous êtes ici aujourd'hui.

« Demain, je vous présenterai au Vice-Roi lui-même. Vous avez tout juste le temps de changer vos galons. A demain donc, mon cher Colonel ! »

Le lendemain soir, Gallice prenait sa plume et envoyait son premier rapport à Paris. Il écrivait :

« J'ai été très bien reçu par le Pacha... Avant mon arrivée, il ne se souciait pas trop d'avoir un officier du génie. Il préférerait un amiral... L'avenir m'apprendra si je me trompe ou non en m'imaginant qu'il est très content de me voir ici. Je ne dois d'ailleurs pas vous laisser ignorer, Monsieur le Ministre, que pour me donner plus d'influence dans l'intérêt de mon service M. Cochelet a laissé croire que j'étais colonel. Cette position m'est pénible. Je viens vous prier d'avoir la bonté de la faire cesser le plus tôt possible. »

Sans plus attendre, ayant compris ce qu'on voulait de lui, le colonel Gallice se mit au travail. Il résolut de visiter en détail tous les points qu'il aurait à fortifier et, éventuellement, à défendre. Le Vice-Roi, en l'absence de Soliman Pacha, occupé alors en Syrie à tenir tête aux Turcs et aux Anglais, lui donna comme guide le général d'artillerie Sélim Pacha. Pour le seconder, on lui adjoignit Mascar effendi, jeune Egyptien élevé en France, et qui avait quelques notions du dessin et des fortifications. Malheureusement, le Vice-Roi crut bien faire en envoyant au colonel Gallice, pour ses déplacements, quelques-uns des meilleurs chevaux de son écurie.

Pour se promener sur les talus des fortifications

ou attaquer, suivant toutes les règles, une place bien protégée, les officiers du génie n'ont pas besoin, ordinairement, d'être de très bons écuers. La monture royale offerte à Gallice se débarrassa très vite de son cavalier. Si vite que le colonel eut le tendon d'Achille brisé et se retrouva tout endolori dans son lit, sans avoir pu commencer son inspection.

L'affaire était grave, car l'Egypte se trouvait au centre même de la tempête qui se levait sur l'Europe et la Méditerranée. Selon toute vraisemblance, la guerre était imminente. Ce même 3 octobre 1840, pendant que Gallice gémissait sur son lit, parvenait à Londres la réponse de la France à la note anglaise sur la question d'Orient.

Au nom du gouvernement français, M. Thiers prenait la défense de Mohamed Aly. Il rappelait la modération dont venait de faire preuve le Pacha d'Egypte. Il s'étonnait de voir l'Angleterre, la Russie et la Prusse pousser la Porte à de nouvelles exigences. Et il concluait sa longue note par des paroles presque belliqueuses : « Bien qu'armée et libre de son action, la France fera tous ses efforts pour éviter au monde des douleurs et des catastrophes ; sauf les sacrifices qui coûteraient à son honneur, elle fera tout ce qu'elle pourra pour maintenir la paix... »

Parmi les sacrifices que l'honneur de la France ne pouvait admettre, M. Thiers comptait la destitution du Vice-Roi d'Egypte et l'attaque brutale de la Vallée du Nil. La France, en Octobre 1840, envisageait donc comme possible un conflit qui l'aurait mise aux côtés de l'Egypte. De là, le double rôle assigné au Colonel Gallice : préparer la défense d'Alexandrie et des côtes égyptiennes, et, aussi, assurer la liaison entre l'état-major général français et Mohamed Aly.

Gallice avait si bien compris l'importance exceptionnelle de sa mission qu'il ne consentit pas à demeurer plus de quelques heures dans son lit. « La docte faculté d'Alexandrie », comme il l'écrivit lui-même, se chargea de lui procurer les moyens de poursuivre son inspection. Suivant les lieux, le colonel était transporté dans une voiture, sur une ânesse, dans une chaise à porteurs, ou sur un bateau. Toutes les matinées étaient employées en pénibles promenades à travers la banlieue de la capitale. Durant les après-midi, Gallice rédigeait ses notes, revisait ses croquis, et passait de longues heures à étudier la carte compliquée du territoire qu'il devait mettre en défense.

Rapidement, il avait fait parvenir au Vice-Roi un premier rapport sur les points faibles d'Alexandrie, points auxquels il était nécessaire de travailler de suite afin de n'être pas pris au dépourvu. Il signalait l'utilité d'établir une batterie derrière les parapets du Phare pour empêcher

l'entrée des bâtiments légers de l'ennemi dans le Port Neuf. Si cela se produisait, signalait Gallice, des obus incendiaires pourraient être lancés du Port Neuf sur la flotte de guerre égyptienne à l'ancre dans le Vieux Port, et provoquer un désastre.

Il demandait, en outre, la construction d'ouvrages de terre en avant de la porte de Rosette et d'un mur crénelé à l'est de la pointe Adjemi. Il n'oubliait pas de prévoir le placement, dans chaque étage des palais du Vice-Roi et dans tous les établissements publics et privés, de baquets d'eau. « Cette mesure, et des hommes de garde pour répandre l'eau à propos, évitera, disait-il, de nombreux dégâts. »

Quelques jours plus tard, Gallice envoyait à Paris une longue lettre sur l'état des fortifications d'Alexandrie et sur les travaux dont, à partir de ce moment, il prenait la direction.

Du côté d'Aboukir, il considérait un débarquement ennemi comme très difficile. La côte lui paraissait inabordable : « Elle forme une bande de terre dont la largeur varie entre un quart de lieue et une demi-lieue, et le sol y est si tourmenté qu'on dirait une taupinière, si les taupes étaient deux fois plus grandes que les éléphants. » Le Colonel Gallice désignait ainsi les dunes de sables de l'est d'Alexandrie.

Son inspection lui avait montré qu'on pouvait tirer un grand avantage de cette configuration du sol en garnissant les dunes d'ouvrages de campagne contraignant l'ennemi à attaquer à découvert. Enfin, plus près d'Alexandrie et vers le Canal Mahmoudieh, Gallice constatait l'existence des restes des fortifications élevées, quarante ans plus tôt, par les soldats de Bonaparte. « Circonstance heureuse pour moi, car je vais faire rétablir ces anciens travaux de nos pères. »

Or, à Paris, et à la tête du Service Général des Fortifications, se trouvait placé un de ces « Pères » : le Lieutenant-Général vicomte Dode.

Dode de la Brunerie avait plus d'un trait commun avec Gallice. Ils étaient tous deux des montagnards du sud-est de la France, ils étaient, l'un comme l'autre, sortis de l'École du Génie de Metz. Mais Dode était de plus de vingt ans l'aîné de Gallice. Il avait participé à la campagne d'Égypte et il avait été précisément chargé de la mise en défense de la ville d'Alexandrie pendant l'Expédition.

Devenu, en 1840, Directeur général des Fortifications, il avait deux grandes tâches. L'une était d'organiser le camp retranché de Paris ; l'autre de diriger, à distance et par l'intermédiaire du Colonel Gallice, la mise en défense des côtes égyptiennes.

Sa première lettre d'instructions à Gallice est

une sorte de leçon de politique appliquée à l'art militaire. Il lui écrit :

« *L'Égypte, dans ses rapports avec l'Europe, n'a à redouter qu'un seul ennemi. Mais cet ennemi est une puissance maritime de premier ordre. Par ses établissements de Malte et de Corfou dans la Méditerranée, par celui plus récent d'Aden au débouché de la Mer Rouge, elle cerne déjà l'Égypte sur les deux seules issues par lesquelles elle puisse communiquer avec l'Occident et avec l'Orient. Tout semble donc préparé pour mettre l'Angleterre en mesure de profiter de la première circonstance favorable et mettre à exécution un projet dont sa situation actuelle lui fait plus que jamais une loi de poursuivre l'accomplissement.* »

Autrement dit, le Général vicomte Dode prévoit, comme d'ailleurs le gouvernement français d'alors, une nouvelle expédition étrangère pour occuper l'Égypte, charnière de la Méditerranée et point vital de la route des Indes. Il ordonne à Gallice d'avoir toujours dans l'esprit la possibilité d'une attaque britannique de la vallée du Nil, non sans analogie avec celle que conduisit, quarante ans plus tôt, le Général Bonaparte.

La différence, c'est qu'au moment de l'Expédition française l'Égypte était un État en pleine désorganisation, sous la domination des Mamelouks qui échappaient au contrôle théorique de Constantinople ; alors qu'en 1840 c'est déjà un jeune État moderne, transformé, sous l'impulsion de Mohamed Aly Pacha, en une des régions les plus fertiles de toute la Méditerranée. La France, qui a reconnu Mohamed Aly Pacha, est son alliée, elle ne peut permettre qu'une autre puissance européenne vienne troubler le développement de l'Égypte moderne. Elle ne peut pas permettre, surtout, qu'une puissance étrangère établisse à son profit exclusif le contrôle de la Méditerranée Orientale et des grandes routes de communications mondiales. Elle a donc besoin d'une Égypte forte et capable de résister à toute attaque. C'est là le jeu français mené par le Ministère des Affaires Étrangères du Roi à Paris, connu du Général vicomte Dode. Gallice à Alexandrie va en être l'exécuter.

En sa double qualité d'officier de l'État-Major du Génie en mission en Égypte et de directeur des Fortifications égyptiennes, aux ordres du Pacha d'Égypte, Gallice va maintenant travailler. Il n'a pas de temps à perdre, car la crise, que prévoient, depuis Paris, les hommes politiques et les chefs militaires français, est maintenant imminente.

Le 6 novembre 1840, recevant le Colonel Gallice à l'heure de l'Iftar (le Ramadan venait de commencer), le Vice-Roi ne lui cacha pas ses inquiétudes au sujet des événements qui se déroulaient en Syrie.



Le Colonel Gallice Bey. (Portrait conservé à l'Hôtel de Ville de Briançon).

Ce portrait, fait durant les dernières années de Gallice Bey, le représente coiffé d'un tarbouche rouge, la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur au cou, et tenant à la main un mémoire sur les fortifications d'Alexandrie.

Sous la pression des armées turques, Ibrahim Pacha venait d'abandonner les défilés du Taurus et de se retirer sur Alep. Soliman Pacha était bombardé dans Saint-Jean d'Acre, et les forces navales anglo-turques massées contre lui étaient si puissantes qu'on pouvait craindre le pire. « *Si la France veut m'aider à conserver la Syrie, il faudra qu'elle m'envoie sans retard huit à dix mille hommes ici-même, à Alexandrie, et aussi des marins capables de tirer un bon parti de ma flotte* », déclara le Vice-Roi. Gallice s'empressa de transmettre ces paroles à Paris.

Inquiet de la menace qui planait sur l'Égypte, Mohamed Aly recevait en secret, depuis deux jours, M. Walewski, diplomate français envoyé en mission spéciale par M. Thiers, et rédigeait avec lui un message personnel adressé au Roi des Français.

Le Pacha d'Égypte remerciait Louis-Philippe d'avoir déclaré, dans une note officielle adressée aux grandes puissances d'Europe, que « *l'existence politique de l'Égypte était indispensable à l'équilibre européen* ». Il faisait appel à la médiation de la France, lui demandait d'intervenir pour éviter une guerre générale et pour régler définitivement les relations de l'Égypte avec la Turquie.

A l'heure où cette lettre partait, suivant de près le message de Gallice, la situation politique se trouvait déjà totalement bouleversée. On ignorait en Égypte que, depuis le 2 novembre, Thiers, mis en minorité au Parlement français, avait été remplacé par Guizot, et surtout que, depuis le 5 novembre, Acre était tombée aux mains des Anglais, après un sévère bombardement et l'explosion du magasin des poudres.

La nouvelle de la prise d'Acre fut apportée à Alexandrie le 9 novembre par le capitaine du bateau à vapeur l'« Euphrate ». Le jour même, M. Cochelet, Consul Général de France, accompagné du Colonel Gallice, se rendait au Palais de Ras El-Tine pour présenter « *des consolations* » au Vice-Roi. Le consul, malgré sa réserve officielle, laissait percer son pessimisme. Comme on pouvait attendre, dans le courant de la semaine, l'apparition de la flotte anglaise devant Alexandrie, M. Cochelet conseillait la prudence, ce qui signifiait, en l'occurrence, traiter avec la Porte et ses Alliés.

Toute autre était l'attitude du Colonel Gallice. Il blâmait la capitulation de St.-Jean d'Acre, et l'attribuait sans détour à la trahison. Soldat, il parlait en soldat. Il affirmait à Mohamed Aly que, dans leur état actuel, et moyennant quelques travaux rapidement exécutés, les fortifications d'Alexandrie pouvaient permettre une résistance efficace contre n'importe quelle tentative de l'ennemi.

« *Vous avez*, disait-il au Vice-Roi, *plus de 400*

canons en batterie, des munitions en abondance, des murs solides, et vous pouvez tenir une flotte, qui voudrait vous bombarder, hors de portée de canon. Il suffira d'établir vers les passes de la rade des batteries tirant à boulets rouges. Les vaisseaux hésiteront à s'en approcher par crainte de l'incendie, et d'ailleurs il y a dans le port une immense flotte armée capable de tenir tête à n'importe qui. »

En la circonstance, la prudence du consul devait l'emporter sur les ardeurs belliqueuses du colonel. M. Thiers avait poussé très loin la tension européenne sur la question d'Orient, la France se trouvait à deux doigts de la guerre avec la Turquie, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie. Elle aurait eu pour unique alliée l'Égypte, et M. Guizot succédait à M. Thiers avec la mission bien précise de « *mollir un peu* ».

A Paris, on estimait que « *Mohamed Aly était encore maître de demeurer tranquille possesseur et possesseur héréditaire de l'Égypte; qu'il pouvait même obtenir, par la voie des négociations, quelque chose de plus* ». Ce qui signifiait que la France n'était pas disposée à engager une guerre pour la question de Syrie, mais qu'elle était décidée à soutenir de tous ses efforts la cause de l'Égypte, d'abord pour mettre fin au conflit et arrêter la flotte anglaise libre désormais d'attaquer Alexandrie, ensuite pour faire accorder à Mohamed Aly, en échange d'une cessation des hostilités, tous les avantages ou tout au moins une bonne partie de ceux que lui promettaient ses victoires antérieures.

La France allait donc se faire, sur le terrain diplomatique, le champion de la cause égyptienne. De toutes façons, il n'était plus question de se battre.

Cette situation n'apparut très nettement aux yeux du Vice-Roi que quelques jours plus tard, et comme, en tout état de cause, il fallait être prêt à se défendre contre une attaque anglo-turque, le Colonel Gallice se vit confier le commandement de la défense des côtes.

Le 23 novembre, la flotte anglaise apparaissait devant Alexandrie. Elle ne manifestait aucune intention belliqueuse. Son chef, le Commodore Napier, entraînait en rapport avec les autorités égyptiennes et ouvrait les négociations en vue du règlement du conflit.

Officier français détaché en mission officielle auprès du Vice-Roi, le Colonel Gallice sentit immédiatement la difficulté de sa position. Le 27 novembre, il écrivait au Maréchal Soult, Président du Conseil et Ministre de la Guerre : « *En ce moment, le Commodore Napier prend des arrangements avec le gouvernement égyptien. Je puis donc penser que ma mission va être terminée. Cependant, je ne pourrai retourner en France sans*

enfreindre les ordres qui m'ont mis à la disposition du Pacha, sans contrarier peut-être ce dernier et sans diminuer l'influence de la France en Egypte. Le Pacha a dit ce matin à Boghos Bey qu'il comptait me garder. Il est donc présumable qu'il persistera dans son intention de fortifier l'Egypte.»

Le Maréchal Soult estima que la présence d'un officier français en Egypte n'était plus aussi nécessaire que par le passé, et que Gallice pouvait par conséquent être rappelé sans inconvénient. Tout autre fut l'avis de M. Guizot, Ministre des Affaires Etrangères. Sur la lettre même du Maréchal Soult lui transmettant l'avis de rappel de Gallice, il écrivit : *« Il est convenable que M. Gallice ne soit pas rappelé qu'autant que le Vice-Roi n'aura plus besoin de lui. La situation est assez délicate à Alexandrie pour qu'il faille user de ménagements... »* En recevant l'ordre qui le maintenait au service de l'Egypte, Gallice se contenta de répondre : *« En faisant des fortifications dans ce pays-ci, je crois travailler pour la France, et cette pensée me soutient. »*

Une consolation supplémentaire devait d'ailleurs être donnée au même moment, par le ministre français de la Guerre, au directeur des fortifications d'Egypte. Le Maréchal Soult ratifia — enfin — la promotion exceptionnelle, accordée quelques mois plus tôt au Commandant Gallice par le Consul Cochelet, et ce fut désormais en toute vérité que Gallice put se faire appeler Colonel.

D'ailleurs, la position particulière de Gallice auprès du Vice-Roi n'avait pas manqué d'attirer l'attention des milieux turcs et britanniques d'Alexandrie. Quelques paroles, imprudemment échappées au Consul ou à son entourage, avaient dû faire naître des soupçons, et la confiance particulière que témoignait ostensiblement Mohamed Aly au directeur de ses Fortifications n'allait pas sans engendrer de vives jalousies.

M. Cochelet, lui-même, crut devoir rappeler à Gallice qu'officiellement la France était neutre, qu'il devait être très prudent dans ses discours et très circonspect dans sa conduite. Il devait laisser entendre que « des circonstances indépendantes de sa volonté l'ayant amené en Egypte, il était tout naturel que le Vice-Roi utilisât ses connaissances pour organiser des fortifications ». La Porte Ottomane ne pouvait en prendre ombrage puisque cela revenait à protéger ses propres possessions.

Dans le même but sans doute, Gallice demanda à Paris l'envoi d'un officier d'artillerie pour le seconder et pour placer, selon toutes les règles de l'art, les bouches à feu, très nombreuses, dont disposait le Pacha.

L'explication officielle de la présence de Gallice en Egypte, si elle ne trompa pas les observateurs

étrangers, trouva cependant du crédit dans quelques milieux, puisque les insurgés crétois, en mars 1841, envoyèrent des émissaires à Alexandrie pour porter des présents au Colonel en lui demandant de bien vouloir quitter l'Egypte pour se mettre à leur tête. Très sérieusement, Gallice transmit la proposition à Paris, en indiquant *« qu'il était toujours à la disposition de ses chefs hiérarchiques. »*

En même temps, il rendait compte de l'état des travaux qui avaient déjà été exécutés, et sollicitait des conseils. Il écrivait :

« Ayez la bonté, Monsieur le Maréchal, de m'aider. Une simple note, non signée, suffirait pour me faire réfléchir et par suite rectifier mes projets. De cette manière, le gouvernement français ne serait nullement engagé. On peut, d'ailleurs, compter sur ma discrétion. » Certainement, le gouvernement français y comptait, car le Ministre de la Guerre n'hésita pas, pendant des années, à correspondre ouvertement avec le Colonel Gallice pour l'aider dans sa mission de mise en défense de l'Egypte.

Le Vice-Roi sut reconnaître les services que lui rendait Gallice. Le 13 février 1841, la Porte lui accordait, en conclusion des négociations de la paix, l'investiture héréditaire. La Dynastie de Mohamed Aly était désormais bien établie. Or, l'un des premiers gestes de Mohamed Aly Pacha, Souverain héréditaire de l'Egypte, fut de décerner au Colonel français Gallice le titre de Bey. Et désormais, c'est avec un nouveau courage que, confirmé dans sa mission par le gouvernement français, honoré par le Vice-Roi, Gallice se met au travail pour fortifier l'Egypte.

Le Maréchal Soult, Président du Conseil et Ministre de la Guerre, à partir de ce moment, se contenta de recevoir les notes de Gallice sur la mise en défense de l'Egypte, et de les transmettre au Lieutenant-Général vicomte Dode, Directeur Général du Service des Fortifications à Paris. En sens inverse, il transmet à Gallice Bey les suggestions, les observations et les conseils du Lieutenant-Général Dode. Leur premier travail commun, c'est, une fois de plus, la protection d'Alexandrie. Voici, par exemple, un passage d'une lettre du Général Dode à Gallice :

« Le but capital que doit se proposer l'ingénieur Gallice, c'est de garantir Alexandrie et ses deux ports de toute attaque directe par mer, et surtout de fermer par de solides fortifications tous les isthmes par lesquels cette attaque directe tenterait de se combiner avec une invasion des Lacs par une flottille, opération qui, isolant complètement Alexandrie de tout le reste de l'Egypte, paralyserait radicalement toutes les tentatives d'une armée qui aurait pour mission de la secourir et la réduirait promptement à se rendre, par l'effet d'un simple

blocus de quelques mois... C'est là, suivant notre opinion, le point capital qui doit présider à tout ce qui se fait autour d'Alexandrie.»

Alexandrie était alors construite sur une langue de terre très étroite presque totalement détachée du territoire égyptien dont la séparaient les lacs Mariout et Madiéh. (L'assèchement récent de ce dernier lac a supprimé en partie cet isolement). Lorsque Gallice Bey entreprit ses travaux de fortifications, le grand port égyptien pouvait être attaqué de trois côtés.

L'ennemi pouvait débarquer à l'ouest de la ville dans l'anse du Marabout, comme le firent les soldats de Bonaparte en 1798. Il pouvait aussi prendre pied à l'est dans la rade d'Aboukir, tactique qui fut celle des troupes anglaises en 1801.

Enfin, les défenses de la ville pouvaient être prises à revers par une flottille de chaloupes armées qui, pénétrant dans le lac Madiéh par le pertuis d'Aboukir et coupant les digues du Canal Mahmoudieh, viendrait jeter des troupes au sud de la ville et en compléter l'investissement.

Le débarquement des Anglais à Aboukir avait été accompagné d'une action de ce genre. Le Général Dode, dont les fortifications étaient alors tombées sans combat, ne s'en souvenait que trop bien en rédigeant les instructions destinées au Colonel Gallice.

Pour faire face à toutes ces éventualités, le plan soumis par l'ingénieur français au Vice-Roi comprenait des fortifications sur la baie du Marabout; une ligne de défense sur le fossé du Mex qui reliait le lac Mariout à la mer; une ligne de forts entre le Mex et l'enceinte fortifiée d'Alexandrie; une série de lunettes et de fortins entre le lac Mariout et la muraille sud de la ville.

Il y avait encore, dans le plan de Gallice, tout un système de protection de la rade d'Aboukir et des pertuis qui auraient pu permettre l'accès d'une flottille dans les eaux des lacs Madiéh et d'Edkou. L'ensemble du système défensif s'étendait ainsi de part et d'autre d'Alexandrie, sur une longueur totale de quarante kilomètres.

Un tel projet, au témoignage des plus hautes autorités françaises, devait rendre Alexandrie imprenable, et le Vice-Roi, après s'être fait expliquer en détail le plan de Gallice Bey, se contenta de demander en combien de temps il serait exécuté. La réponse fut nette: « Il faut vingt mille hommes pendant cinq ans ».

Le Vice-Roi hocha la tête et invita Gallice à poursuivre ses devis préparatoires, se contentant de lui promettre une réponse quelques semaines plus tard. A la date fixée, recevant Gallice Bey, il lui révéla le fond de sa pensée: « Je ferai fortifier l'Égypte, mais sans bruit. Dès

aujourd'hui, les cinq meilleurs élèves de l'École des ingénieurs du Caire sont mis à ta disposition. Tu auras, pour les seconder, les sapeurs de l'armée qui reviennent de Syrie. Avec ces éléments, tu feras ce que tu pourras. Prends patience.»

Le Pacha ne voulait pas compliquer sa situation vis-à-vis de la Porte et de l'Angleterre, son alliée, en paraissant préparer fébrilement la défense du pays. Gallice n'eut jamais à sa disposition les vingt-mille hommes qu'il avait demandés et ceci explique que les travaux des fortifications d'Alexandrie, commencés sérieusement en 1842, n'aient été terminés que dix ans plus tard.

Toute la correspondance de Gallice est pleine de ses doléances sur le défaut de main-d'œuvre. En décembre 1842, un ordre du Pacha porta le nombre des travailleurs mis à sa disposition à environ cinquante-cinq mille. C'était trop, et Gallice dut avouer qu'il manquait d'outils pour cette armée de terrassiers. Deux semaines plus tard, il n'avait plus que trois mille hommes: le Pacha avait envoyé le reste ailleurs, pour le curage des canaux, la construction des digues et la plantation des cotonniers.

En temps normal, Gallice commandait trois bataillons tirés des régiments en garnison autour d'Alexandrie et qui alternaient les exercices militaires avec le manèment de la pelle et de la truelle.

L'activité de Gallice Bey ne se limitait d'ailleurs pas aux fortifications proprement dites. Le Maréchal Soult qui, décidément, ne perdait pas de vue son « attaché militaire », l'avait invité à apprendre le turc et l'arabe pour pouvoir se rendre plus utile au Pacha d'Égypte. Gallice obéit et réussit assez bien pour pouvoir être chargé de missions spéciales par le Pacha. Il reconnut, par exemple, la piste de Suez au Caire, et donna son avis sur les améliorations qu'on pouvait y apporter. Il rechercha au sud du Caire les traces d'un ancien canal d'irrigation que l'on avait signalé au Pacha comme devant permettre la mise en valeur de toute une province de Haute-Égypte. Il s'intéressa au pavage des rues d'Alexandrie et révéla au Souverain que « sous les Grecs et les Romains les grandes artères de la ville étaient pavées en quartiers de basalte noir et blanc ». Il proposait de se servir du même moyen pour paver les rues, et prétendait que ce système ferait réaliser de grosses économies à l'administration de la ville.

La défense d'Alexandrie l'ayant amené à se préoccuper de son alimentation en eau potable, Gallice Bey effectua, pendant l'année 1843, un nivellement minutieux des canaux et des citernes qui répartissaient entre les différents quartiers l'eau du Nil amenée par le Canal Mahmoudieh.

Mais, la question qui attira le plus le Colonel Gallice, celle qu'il étudia avec une ferveur toute spéciale parce que, peut-être, elle se présentait à lui, grand remueur de terre, comme un énorme travail de terrassement : ce fut la question du canal maritime à creuser de la Méditerranée à la Mer Rouge.

Mohamed Aly avait pris en vive affection ce solide militaire grisonnant qui s'était battu en Europe et en Afrique et qui ne craignait pas, en plein Diwan, de faire valoir son opinion même quand elle différait totalement de celle du Souverain. Il l'appelait fréquemment près de lui et le questionnait sur les sujets les plus divers.

C'est ainsi qu'en mai 1843 Gallice put plaider la cause du Canal de Suez.

Voici comment, dans une de ses lettres, il raconte cette conversation :

« J'ai eu l'occasion de rencontrer Son Altesse deux fois seule et, à chaque séance, dans la dernière surtout qui a duré près d'une heure, il a été constamment question du Canal de Suez à Péluse. »

« J'ai fait l'historique de ce canal tel qu'il est dans le savant mémoire de feu Gratien le Père. D'abord, Son Altesse paraissait n'y prendre d'intérêt que par bienveillance pour le narrateur, mais peu à peu son attention s'est réveillée, et elle a été entièrement captivée lorsque je lui ai fait connaître la correspondance entre le Calife Omar et Amrou, son lieutenant, vainqueur d'Alexandrie et gouverneur de l'Égypte à l'époque où la famine faisait de grands ravages à Médine. »

« — Où as-tu pris cela ? »

« — Dans le grand ouvrage que S.E. le Maréchal Soult, Président du Conseil, a bien voulu m'envoyer. »

« — C'est bien, je te remercie. Tu m'apprends des faits historiques que j'ignorais. Combien crois-tu que coûterait le Canal ? »

« — Vingt-cinq millions, fortifications et accessoires compris. »

« Après un moment de réflexion : « Je suis trop faible... Puis les fortifications ne se font pas comme tu crois. Ça fait crier et il faut commencer par donner du pain... Je suis trop faible. Mes enfants pourront peut-être l'exécuter... » »

Gallice Bey ne se tint pas pour battu. Quelques jours plus tard, il remettait au Pacha un long mémoire sur un projet de canal de Péluse à Suez, utilisant les Lacs Amers sur une partie importante du trajet.

Sur la carte qu'il remettait à l'appui de son étude, pour ne pas oublier sa spécialité sans doute, Gallice avait fait figurer un imposant ensemble de fortifications. Le Pacha prit le projet, l'examina, posa quelques questions, puis descendit de son

divan : *« Non, non, mon cher Gallice, ne me conseillez pas d'entreprendre ce canal. »*

Gallice raconte que le Pacha, en disant ces mots, avait l'air de quelqu'un qui n'aurait pas demandé mieux que de se laisser persuader, « à condition qu'on ne soulevât pas d'obstacles politiques insurmontables. »

D'ailleurs, huit ou dix jours plus tard, il reprenait lui-même le sujet, et demandait à Gallice un nouveau mémoire sur les avantages que pourrait en tirer l'Égypte.

Gallice avait apporté tant de documents à l'appui de son plaidoyer pour le canal, il en avait fait valoir avec une telle éloquence les avantages politiques, économiques et sociaux que, dans l'entourage du Pacha, on commença à s'intéresser activement à cette question. Vers la fin de juillet 1843, Ibrahim Pacha, curieux de savoir ce qui avait été dit au Vice-Roi son père, fit appeler Gallice chez lui. *« La séance fut longue, raconte Gallice. J'ai vu avec satisfaction que, sans toutefois se prononcer, Son Altesse a écouté et discuté avec intérêt soutenu les questions que fait surgir ce vaste projet. »*

Non content de plaider pour le Canal de Suez auprès du Pacha et auprès du Prince Héritier, Gallice s'emploie, à la même époque, à convaincre le gouvernement français qu'il faut favoriser le percement de l'isthme de Suez. Il adresse, pendant l'hiver de 1843, une série d'études, de plans, de devis estimatifs au Président du Conseil, Ministre de la Guerre.

Il veut un canal de vingt-quatre mètres de largeur et six mètres de profondeur, partant de Peluse, non loin de l'actuel Port-Saïd, descendant à travers le lac Tim-sah, sur les bords duquel se trouve aujourd'hui Ismailia, puis utilisant les Lacs Amers jusqu'à Suez. A peu de chose près, c'est le tracé actuel du Canal, et Gallice ne faisait, en la circonstance, que reprendre les opinions de tous ceux qui s'étaient, depuis six ans environ, occupés du projet du Canal de Suez : les Saint-Simoniens avec Enfantin, de Lesseps, Mougel, Linant de Bellefonds et nombre d'autres. Tous avaient opté pour ce tracé du Canal dans la partie la plus étroite de l'isthme, et tous annonçaient qu'il constituerait pour la navigation commerciale l'occasion d'un nouvel essor. Mais Gallice s'intéressait beaucoup moins au problème du commerce mondial qu'à la défense de l'Égypte. Les mémoires qu'il adresse à Paris ont pour but non seulement de montrer que le Canal peut être facilement réalisé *« en quatre ans, dit-il, avec quatre régiments de 4.000 hommes environ, fournissant les cinquantièmes de leurs effectifs pour le travail et pendant 243 jours par an »*, mais il veut prouver que l'Égypte a besoin du Canal pour sa défense même, Il écrit :

« Si l'Angleterre veut créer un Gibraltar sur la Mer Rouge à Aden, le moyen le plus simple de parer »

à ce coup consiste à construire un canal qui serait utile à tout le monde, et qui jouirait en même temps de l'avantage de pouvoir faire passer les flottes d'un côté à l'autre de l'Égypte.»

Enfin, Gallice Bey propose la construction, de Suez à Péluze, sur les bords du Canal, de toute une série de fortifications qui feront de l'isthme une base militaire extrêmement solide protégeant l'Égypte contre toute armée venant de l'est, et lui donnant, en tout temps, le contrôle de cette voie d'eau dont elle réserverait l'usage à ses alliés.

Projet, on le voit, un peu naïf, qui consistait à laisser à l'Égypte et à la France, son alliée, le contrôle du passage des flottes par le Canal de Suez, permettant ainsi d'étrangler à volonté, contre une Grande-Bretagne hostile, la route maritime la plus courte vers les Indes.

A Paris, le projet fit froncer les sourcils. Le Général Dode, d'ordinaire si bienveillant pour Gallice, lui envoya un rapport d'une douzaine de pages, en magnifique écriture, qui ressemblait beaucoup plus à une semonce qu'à une amicale critique du projet.

Il rappelait à Gallice que les savants travaux de l'Expédition avaient autrefois établi qu'une dénivellation de dix mètres au moins existait entre la Méditerranée et la Mer Rouge, et qu'on courait à une catastrophe en ouvrant sans précaution la communication entre les deux mers : « Un torrent irrésistible balayerait l'Égypte, on ne sait jusqu'à quelle profondeur ».

Le Général Dode analysait ensuite en détail le projet ; il étudiait la possibilité d'établir des écluses aux extrémités du canal, puis s'arrêtait de nouveau terrifié par l'idée suivante : « Si ce Canal à écluses venait à fonctionner, l'Égypte verrait simplement défilér, au milieu des sables, les marchandises qui maintenant transitent à travers ses marchés. »

Ainsi Gallice, aux yeux du Général Dode, se rendait coupable d'un double crime, il allait, par son projet, ou bien recouvrir le Delta d'eau salée, ou bien ruiner le commerce du pays.

Le Maréchal Soult, duc de Dalmatie, mit un point final au projet de Gallice en lui écrivant :

« Détournez-vous de toute idée d'entreprendre la réunion par un canal direct de la Mer Rouge à la Méditerranée. Je ne puis que vous inviter à vous référer aux observations qui vous furent adressées le 15 avril dernier. »

C'était la fameuse semonce du Général Dode.

Gallice Bey revint tout bonnement à ses fortifications. Pour s'encourager lui-même dans son travail, il recopiait de sa main les passages du « Mémorial de Sainte-Hélène » dans lesquels l'Empereur Napoléon avait parlé d'Alexandrie.

De sa grosse écriture, il traçait ces lignes qu'il affichait dans son bureau comme une exhortation au travail pour tous ses officiers.

L'Empereur avait écrit :

« Alexandrie fortifiée serait une des places les plus fortes du monde... Si les circonstances locales devaient seules décider de la prospérité et de la grandeur des villes, Alexandrie, plus que Rome, Constantinople, Paris, Londres ou Amsterdam, aurait été et serait appelée à être la tête de l'univers. »

Gallice Bey avait le plus grand besoin des encouragements de Napoléon lui-même, car des obstacles multiples entravaient, à chaque instant, l'exécution de ses travaux.

Le directeur des Fortifications manquait parfois d'ouvriers ; ceux qui étaient mis à sa disposition lui étant souvent retirés pour effectuer d'autres travaux ou pour participer à des opérations militaires. A plusieurs reprises, de redoutables épizooties firent périr tous les bœufs du Delta, et, faute de moyens de transport, le charroi des terres et des pierres s'arrêta : le travail des fortifications s'en ressentit. Mais, par dessus tout, Gallice s'inquiétait de l'usage qu'on saurait faire, en cas de danger, des retranchements si laborieusement établis.

« Aujourd'hui, écrivait-il au ministre français de la Guerre, les officiers d'artillerie les plus capables expérimentent d'énormes canons venus d'Angleterre. Le canon repose tout simplement sur le sol, ils le chargent et tirent plusieurs fois sans se rendre raison de l'inclinaison de l'âme, de la force de la poudre, etc... » Quelques jours plus tard, Gallice Bey signalait que S.A. Ibrahim Pacha avait compris la nécessité de former des artilleurs et qu'il avait décidé de compléter l'effectif des canonniers pour le service des batteries de côtes à raison de trois hommes par pièce. « Cependant, ajoutait Gallice, parmi ces canonniers, environ 1.200 sont des enfants de douze à quinze ans. Il est vrai qu'ils sont pleins de volonté et qu'ils prennent plaisir à l'exercice, surtout lorsqu'on leur permet de tirer quelques coups à poudre.... Dans deux ou trois ans, on peut espérer avoir des canonniers passables. »

Cette situation, toutefois, ne le satisfaisant pas entièrement, le Colonel Gallice s'en ouvrit au Vice-Roi qui demanda au Maréchal Soult l'envoi d'un officier d'artillerie.

Le 15 mai 1845, le Capitaine Moreau (devenu dès son débarquement le Commandant Moreau), se présentait avec lui une collaboration fructueuse qui devait durer quatre ans.

Gallice Bey laissa à son collaborateur le soin de placer les canons, d'organiser leur approvisionnement et de former des artilleurs. Il s'attaqua

H.

Ministère
de la Guerre.

Service des Bénéfices

Personnel.

Envoi d'une Note
relative au projet d'éta-
blissement d'un Canal
entre Suez & Peluse

N^o 7144

Paris le 27 Avril 1844

Colonel, J'ai reçu vos lettres N^{os} 7 & 12, datées d'Alexandrie les 22 décembre 1843 & 6 — mars 1844. La première de ces lettres, à laquelle je réponds, avait pour objet d'exposer d'une manière succincte, vos idées sur le projet d'établissement d'un Canal entre Suez & Peluse, destiné à mettre en communication directe la Méditerranée et la mer rouge, et était accompagnée de deux états, ainsi que d'un croquis.

J'ai communiqué votre travail à M. le Lieutenant Général Dode, en le priant de me faire part des observations que son examen lui suggérerait.

Cet Officier général s'est de me remettre, au sujet du projet dont il s'agit, une note que j'ai lue avec beaucoup d'attention et d'intérêt, et dont je vous envoie copie, afin que les considérations qu'elle renferme fassent l'objet de vos méditations et puissent vous servir en aide si vous êtes appelé à traiter plus à fond cette question, dont l'immense importance ne saurait exiger le concours de trop de lumières.

Le Président du Conseil, Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre,

M. Gallie, Colonel du Génie

M^o du de l'Intérieur

Note sur l'esquisse d'un projet présenté par M. le Lieutenant Colonel Gallice en mission à Alexandrie (Égypte), pour l'établissement d'un Canal entre Suez et Péluse, destiné à mettre en communication directe la Méditerranée et la Mer Rouge

Les observations que suggère l'examen de la question relative à l'ouverture d'un Canal de Communication directe, entre la Méditerranée et la mer rouge, sont de plusieurs natures. Les unes politiques et générales ont, outre leur importance grande

Le début d'une longue note d'instructions adressée à Gallice Bey par les Services techniques du Ministère de la Guerre de Paris. On y fait la critique des travaux projetés par Gallice Bey pour ouvrir l'isthme de Suez. Sans condamner formellement le plan de Gallice, on met en relief la quasi-impossibilité de son exécution et les dangers auxquels l'Égypte serait exposée par l'ouverture de ce canal. (Note du 24 mars 1844).

à un autre problème : la défense des fortifications d'Alexandrie contre les Alexandrins.

La ville s'agrandissant très rapidement, Mohamed Aly était à chaque instant sollicité d'avoir à céder des emplacements situés entre l'ancienne ville et l'enceinte dite « des Arabes ». Le gouvernement s'était réservé là un très vaste espace pour laisser le champ libre devant les fortifications.

A partir de 1845, le Vice-Roi octroya généreusement une partie de ces terrains. Les bénéficiaires de ces dons ne perdirent pas de temps et, comme les talus, les fossés, les chemins creux établis par Gallice les gênaient, ils entreprirent de les démolir. Gallice Bey, exaspéré, se plaignait de ce qu'on s'occupât à dégarnir la ville d'un côté pendant qu'il la fortifiait de l'autre. Il s'irritait surtout de voir construire des maisons particulières avec les beaux blocs de pierre qu'il avait eu tant de mal à amener sur ses chantiers et à faire tailler.

Alexandrie était dotée, dès cette époque, d'une Commission Municipale appelée l'Ornato, qui dirigeait, avec les services de la voirie, tous les travaux d'embellissement et d'extension de la ville. L'Ornato déclara la guerre aux fortifications. Elle déclara, dans un rapport au gouverneur, que leur démolition, bien loin d'être nuisible à la ville, ne pourrait que lui être très utile. Gallice, furieux, se contenta de répondre que les honorables membres de l'Ornato étaient précisément les bénéficiaires de l'opération, qu'ils se partageaient les terrains et les pierres. Il voulut porter l'affaire devant le Vice-Roi lui-même.

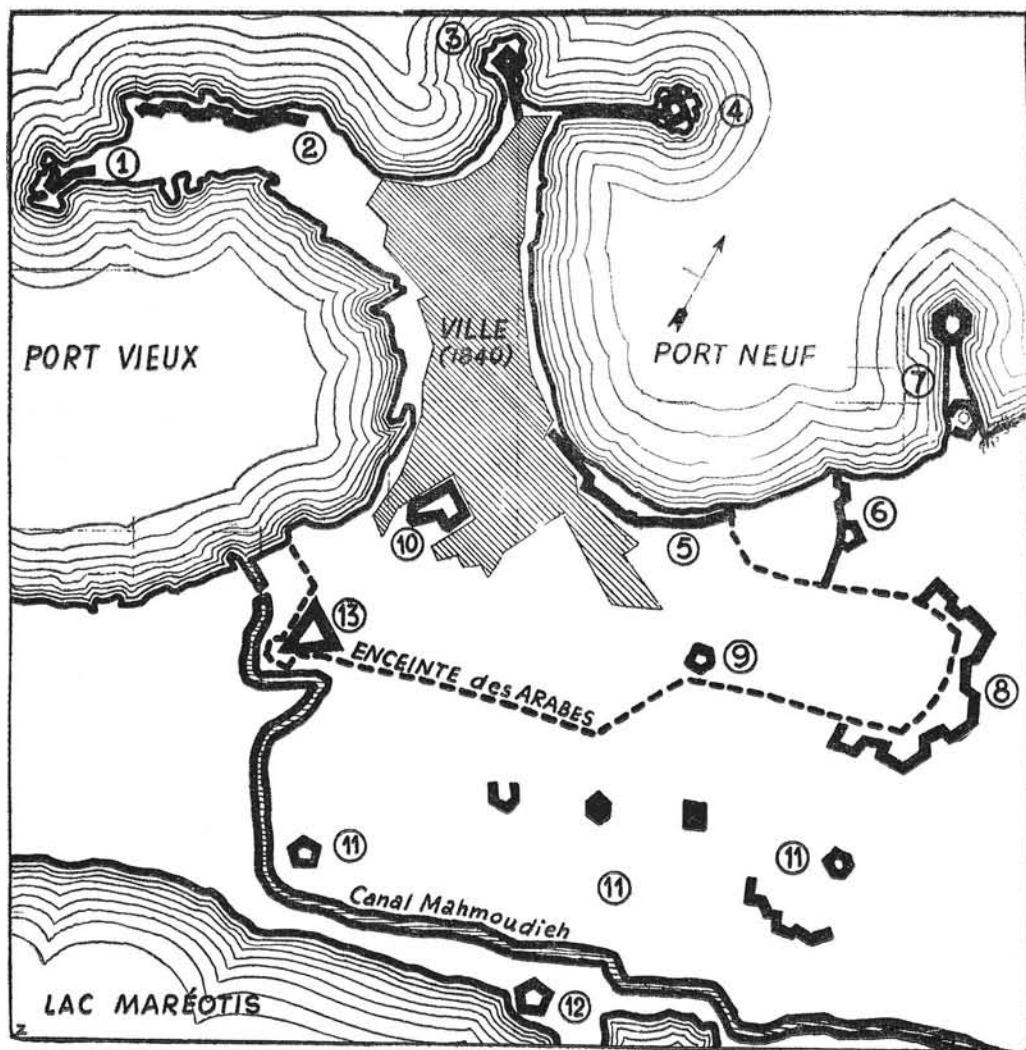
On eut grand-peine à persuader le bouillant Colonel qu'il serait maladroit de faire un esclandre au Divan en dénonçant publiquement ceux qu'il appelait : « la Bande Noire », et en donnant sa démission. Une chose surtout excitait la fureur de Gallice Bey : l'Ornato avait commencé la démolition du fort Cafarelli.

Le Consul Barrot se chargea d'exposer l'affaire diplomatiquement au Vice-Roi.

Mohamed Aly déclara sans détours au Consul qu'il était très embarrassé : « *Gallice Bey*, dit-il, *me propose aujourd'hui des travaux qui nécessiteront un million de mètres cubes de maçonneries et de terrassements. Je croyais que depuis longtemps l'ensemble des travaux devait être terminé. J'avais disposé de terrains qui, d'après les plans présentés par Gallice, devaient se trouver en dehors des for-*

tifications projetées. Je suis assailli de plaintes. Les propriétaires des terrains cédés, ceux des maisons bâties tout récemment et qu'il faut renverser, me demandent de fortes indemnités... »

Le Vice-Roi accepta, cependant, de soumettre l'affaire à une Commission qui entendrait Gallice Bey et l'ingénieur de l'Ornato, avant de rendre une décision d'arbitrage. Le 30 janvier 1847, la Commission, à l'unanimité, approuva les plans de Gallice Bey, et le Vice-Roi ratifia sa sentence.



Plan sommaire d'Alexandrie, en 1850, montrant les principaux ouvrages édifés par Gallice Bey pour la mise en défense de la ville.

(Les dimensions du dessin n'ont pas permis d'y faire figurer les travaux de fortifications exécutés à l'ouest de la ville jusqu'à la pointe du Marabout et à l'est jusqu'à la baie d'Aboukir).

(1) Fort Royal ; (2) Batteries du Palais de Ras El-Tin ; (3) Fort Ada ; (4) Fort du Phare ; (5) Fortifications de la baie de Cléopatra ; (6) Fort Crélin ; (7) Fortins et batteries du Pharillon (Silsilch) ; (8) Couronne fortifiée de la porte de Rosette ; (9) Fort Caffarelli ; (10) Fort Napoléon ; (11) Lunettes et divers ouvrages couvrant la ville au sud ; (12) Fort entouré d'eau défendant le Mahmoudieh (alimentation de la ville en eau).

Au même moment, arrivait de Paris une lettre adressée à Gallice par le Maréchal Soult. Elle était destinée en réalité au Vice-Roi.

On y lisait : « *De tout le système d'ouvrages de fortifications qui constituent plus ou moins solidairement la défense d'Alexandrie et s'étendent depuis l'île du Marabout jusqu'au boghaz d'Edkou, s'il en est un qui ait plus d'importance relative que tous les autres, c'est assurément le fort Cafarelli... Son Altesse, avec son esprit si perspicace et son intelligence si positive des choses militaires, a compris aussi, j'en suis persuadé, toute la valeur du fort Cafarelli. La démolition ou l'abandon de ce fort compromettrait gravement la défense d'Alexandrie, le principal boulevard de l'Egypte, et serait un véritable affaiblissement de la puissance du Vice-Roi...* »

Mohamed Aly, là encore, donna gain de cause à Gallice, le fort Cafarelli fut sauvé.

Pendant les dix années qu'il devait encore passer au service de l'Egypte, Gallice Bey n'eut plus jamais à se plaindre de manœuvres hostiles dirigées contre sa personne et contre son œuvre. En avril 1847, Mohamed Aly, revenant à Alexandrie après un long séjour au Caire, voulut inspecter lui-même toutes les fortifications. Elles étaient terminées. Il se montra extrêmement satisfait, et adressa en public au Colonel ses plus vives félicitations.

Gallice en profita pour demander un congé. Pour la première fois depuis le début de sa mission en Egypte, il alla passer quelques semaines en France.

L'année suivante, la santé déclinante de Mohamed Aly obligea Ibrahim Pacha à prendre la direction des affaires. Il se fit présenter les nouveaux plans de Gallice Bey pour la mise en défense de la région de Damiette, et les approuva entièrement. En 1849, le Consul Benedetti rappela à Paris que Gallice allait avoir soixante ans et qu'il serait alors obligé de prendre sa retraite à moins d'être élevé au grade de général de brigade.

Benedetti écrivait : « *Les travaux que cet officier a exécutés à Alexandrie font le plus grand honneur au Génie français. Le Ministre de la Guerre est parfaitement fixé sur ce point et s'en est exprimé à plusieurs reprises de la manière la plus flatteuse et la plus honorable pour M. Gallice, si bien qu'en 1847 il fut un moment promu au grade de général de brigade. Des exigences impérieuses de service intérieur déterminèrent le choix d'un autre officier et sa nomination fut ajournée.* » Le Consul demandait la confirmation de Gallice dans ce grade, donné et retiré.

Hélas, le Ministre de la Guerre avait à récompenser un certain nombre de colonels du Génie qui s'étaient distingués au siège de Rome. Gallice fut oublié.

Une autre peine lui fut très sensible à la même époque. Le chef d'escadron Moreau, avec lequel il avait entretenu les meilleures relations, fut atteint d'une fièvre infectieuse et mourut à Alexandrie pendant l'automne de 1849.

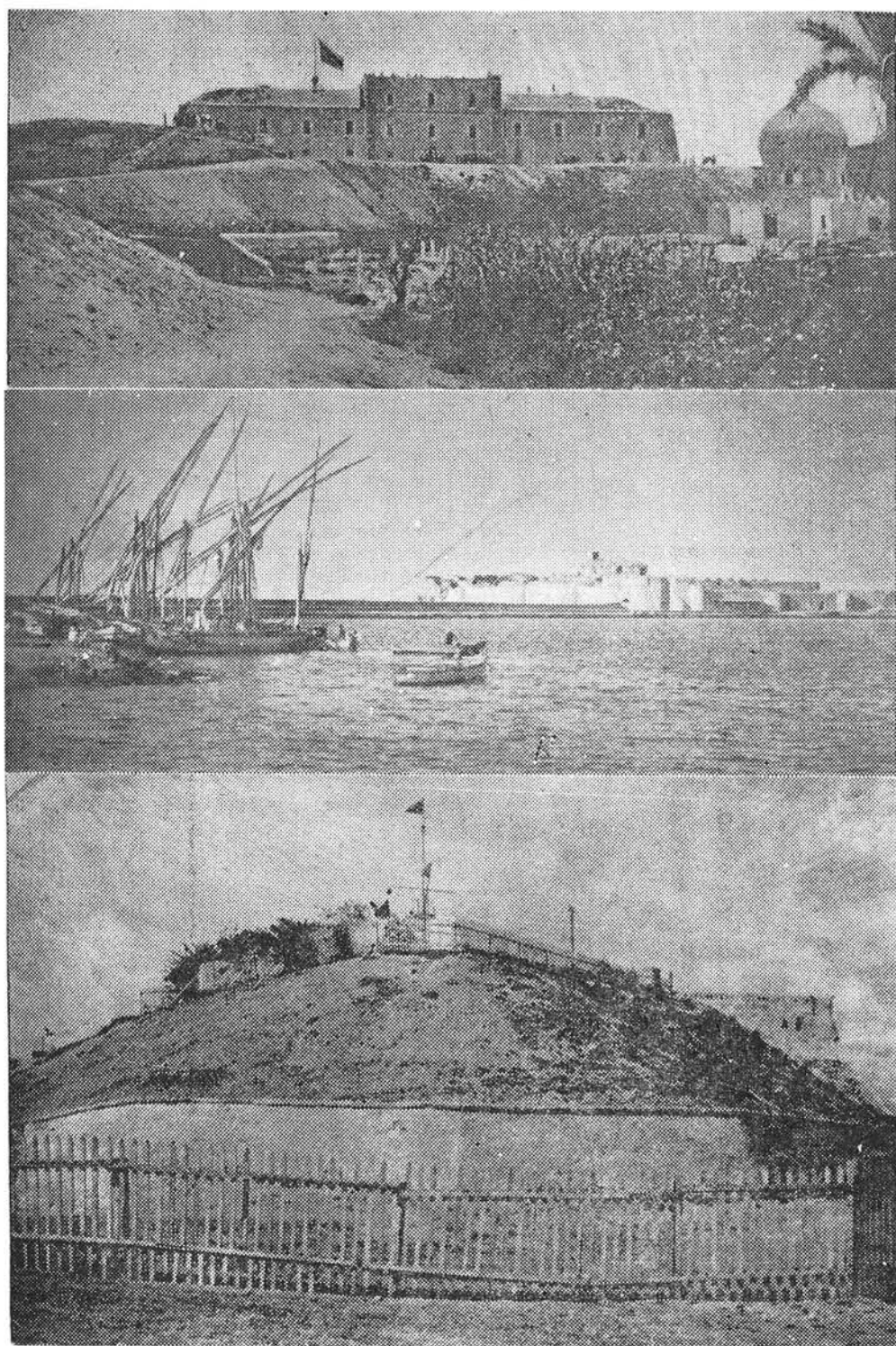
Gallice songea, dès lors, à prendre une retraite bien méritée. De mois en mois, cependant, toujours sollicité par de nouveaux travaux, il remettait son départ. L'été de 1855 le trouva à la pointe même du Delta, initiant les travaux d'une grande place-forte qui devait comoléter les Barrages construits par Mougel Bey. Gallice s'en excusait près d'un ami de la façon suivante : « *Je m'étais bien souvent disposé à quitter définitivement l'Egypte. Il n'y a pas cinq mois que je considérais comme une folie d'y prolonger mon séjour, et, du soir au lendemain, une lettre de quatre lignes de S.A. me proposant de fortifier le sommet du Delta a changé mon projet du tout au tout... Le projet que j'exécute en ce moment a quelque chose de magnifique. La nature semble avoir tout disposé comme pour dire au Souverain de l'Egypte : Fortifiez le sommet du Delta. Napoléon 1er a compris, et le Vice-roi actuel réalise cette pensée si féconde en éléments de paix pour l'humanité...* »

« *C'est ce que j'ai exprimé en peu de mots dans une inscription qu'en ma qualité de directeur des Fortifications, j'ai cru devoir établir en face de mon logement, le 12 mars, jour de l'inauguration de Saïdiah, lorsque S.A. a placé elle-même la première pierre. La voici :* »

*Vive Saïd Pacha !
par lui
Suez et Péluze renatront de
leurs cendres.
Il donne la vie à Saïdieh, coeur
de l'Egypte,
Au désert la fertilité,
Au genre humain le Canal des
deux Mers
Gloire à Saïd Pacha !*

En 1856, la vue affaiblie, ses troubles rhumatismaux augmentant, Gallice Bey songe sérieusement à la retraite. Il s'est attaché à l'Egypte, il en aime à tel point les habitants, le climat, et, par dessus tout, il est si heureux d'en servir les Souverains, qu'il refuse obstinément de s'éloigner de la Vallée du Nil. Il faut, en quelque sorte, un ordre d'expulsion signé par ses médecins pour le renvoyer en France. Il est toujours célibataire, et il n'a plus au monde qu'une vieille sœur retirée près de Marseille. C'est là qu'il va passer ses derniers jours.

A la veille de son départ, tous les hauts fonctionnaires du gouvernement égyptien et tous les



L'état actuel de quelques-unes des fortifications élevées par Gallice Bey autour d'Alexandrie : en haut, le fort de Kaït bey ; au centre, la forteresse de Kom El-Dick ; en bas, le Fort Napoléon.

militaires groupés autour de Soliman Pacha, dans son palais du Vieux-Caire, lui font une émouvante fête des adieux. Soliman Pacha lui remet la Cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur, dernier témoignage de satisfaction du gouvernement français au vieux soldat qui prend sa retraite. Et c'est de l'Inspecteur général des Armées égyptiennes, entouré de tous les officiers supérieurs de l'Armée, que Gallice Bey a voulu recevoir cette décoration.

Sur ses dernières années à Marseille, la correspondance de Gallice Bey fournit peu de détails. Mais, ils sont profondément révélateurs. Gallice Bey, avec l'aide de Clot Bey, cet autre grand serviteur de l'Égypte, dirige les « Oeuvres de Charité » pour l'éducation des enfants pauvres. Avec Pascal Coste, devenu architecte en chef de la ville de Marseille et du département des Bouches-du-Rhône, il organise les « Sociétés de Jeunes Ouvriers ».

Clot, Coste, Gallice, sont des enfants du peuple. Ils savent, par toute l'expérience de leur vie, quelle est l'importance d'une solide formation professionnelle. Marseille, grâce à ces trois hommes, tous trois anciens d'Égypte, Clot Bey, Pascal Coste et Gallice Bey, est dotée d'institutions sociales très en avance sur leur temps.

Et c'est dans ces paisibles occupations que la

mort vint surprendre Gallice Bey, en 1862. Il avait quarante-trois ans de service, nous dit son livret militaire, dont quinze en Égypte, cinq campagnes et une action d'éclat.

Lorsque l'on ouvrit son testament, chez Maître Delanglade, on eut la surprise d'y trouver la clause suivante :

« *Je lègue mes biens au village du Lauzet, mon pays natal, pour être convertis en une inscription de rente sur l'État, dont le revenu annuel sera employé en faveur des pauvres, de l'Église, des écoles, du moulin et du four du dit village du Lauzet.* »

C'est ainsi que le vieux Colonel Gallice termina sa vie par un dernier souvenir au petit village des Alpes qui l'avait vu naître.

Vous comprenez maintenant, pourquoi, dans l'école du Lauzet, une dizaine de petits Français préparent encore aujourd'hui leur Certificat d'Études devant le portrait de Gallice Bey.

Il ne fut pas, comme on le croit au village, *Vice-roi d'Égypte*, mais il donna la meilleure partie de sa vie au premier Souverain de la Dynastie égyptienne. Et c'est pourquoi, il convenait peut-être de ne pas laisser tomber complètement sa mémoire dans l'oubli, sur cette terre dont il disait : « *En servant l'Égypte, c'est aussi la France que je sers* ».

GABRIEL DARDAUD.

Le génie du Rhin

Conférence de

M. Jean Charles-Roux

Secrétaire d'Ambassade

Donnée à Athènes, le 28 janvier 1947, à la salle des conférences du « Parnasse »,
sous les auspices de la Ligue Franco-Hellénique.

Mesdames,
Messieurs,

C'est une curieuse idée, penseront peut-être certains d'entre vous, que de parler, en Grèce, de ce fleuve qui va de quelque part en Suisse à quelque part en Hollande, et qu'on appelle le Rhin. Mais vous qui fréquentez les diplomates, « ces membres de la dernière tribu nomade qui se promène à travers l'Europe avec des plumes sur la tête », vous savez que ceux-ci ont la fastidieuse manie de parler de leur dernier poste. Or, celui que j'occupais avant d'être nommé à Athènes était au 7ème Régiment de Spahis Algériens, qui cantonnait alors dans la vallée du Rhin.

Je le dis en passant, ce sera toujours ma fierté d'avoir appartenu pendant près de sept ans à cette armée française qui ne dut ses revers de 40 qu'à un défaut d'équipement et non à un défaut moral. Sans quoi comment expliquerait-on que, pendant les trois semaines que dura la campagne de France, elle ait eu plus de morts que jamais aucun de ses alliés occidentaux n'en eut par la suite, que ces mêmes troupes, encadrées par ces mêmes officiers, aient accompli, quelques mois plus tard, tant de hauts faits dans le désert de Libye et lors de la reconquête de la Tunisie ? Comment expliquer qu'il ait fallu attendre leur arrivée en Italie pour voir un front, qui stagnait jusque là aux alentours de Naples, se porter soudain par delà Rome et par delà Sienna ? Comment expliquer enfin cette



M. JEAN CHARLES-ROUX

rapide reconquête de la France, cette dure et brillante campagne d'Alsace, et cette traversée de l'Allemagne au cours de laquelle les troupes françaises furent les premières à aller planter leurs couleurs sur ce Walhalla du nazisme que fut Berchtesgaden ?

Mais j'ai aussi d'autres raisons moins personnelles et plus perpétuelles pour vous parler du Rhin. C'est que le Rhin n'est pas un fleuve comme les autres. Comme le Nil, il sort de son lit à intervalles réguliers. Seulement, au lieu que ce soit des crues fécondantes, les phénomènes qui ont surgi de ses bords, en 1840, en 1870, en 1914 et en 1940, ont plongé l'Europe dans des crises,

dont, deux fois les conséquences se sont fait sentir jusqu'en Grèce et bien plus loin encore. Il semble donc que, depuis le milieu du siècle dernier, on n'ait pas traité le Rhin selon les convenances de ses génies et de ses nymphes. Je crois, par conséquent, qu'il serait temps que, non pas les Français seulement, mais tous les Européens s'efforcent de prendre en commun une attitude de l'esprit devant le problème rhénan. C'est une modeste contribution à cet effort que je voudrais tenter avec vous, ce soir.

* * *

Pour cela, jetons d'abord un coup d'œil aux sources non pas géographiques mais historiques du Rhin.

Le Rhin entre dans l'histoire avec les Romains. Or quelle population ces derniers ont-ils trouvée en cette région ? Ils y ont trouvé des Francs, comme nous le prouve actuellement encore le nom de la ville de Francfort, qui signifie passage des Francs. Et ces Francs occupaient aussi, comme vous le savez, une grande partie de la Gaule. Je me plais donc à remarquer qu'il y a là un premier lien, originel et par conséquent essentiel, entre ce fleuve et les territoires qui s'étendent à son occident.

D'autre part, le fait que cette vallée soit située dans le prolongement direct de l'Italie, vers le nord, a incité les Romains à s'y installer d'une façon plus complète et plus extensive que dans leurs autres colonies de l'Europe extraméditerranéenne. C'est ainsi que la plupart des villes de cette contrée portent encore dans leurs noms un témoignage de leur fondation romaine. Pour Trèves et Aix-la-Chapelle, cela est évident. Mais savez-vous que Cologne s'est appelée Colonia Agrippina, et Coblence Confluentia. Quant à des bourgs aussi charmants que Trarbach et Bacharach, qui nous paraissent être maintenant les plus purs décors de la poésie rhénane, ils furent, eux aussi, fondés par les Romains, puisque l'un était Tronus Bacchi et l'autre Bacchiara.

Mais, à côté des noms, il y a aussi les pierres pour nous rappeler que, dans cette vallée, Rome a été grande. Car, à part les environs de la ville éternelle, je ne connais pas de région en Europe où l'on rencontre autant de portes, d'arcs de triomphe, d'aqueducs et d'autres vestiges de la civilisation romaine, qu'aux abords du Rhin. Aussi n'est-il pas étonnant qu'après l'effondrement de l'empire romain les barbares, lorsqu'ils commencèrent à se civiliser et à vouloir organiser une Europe comparable à celle qu'ils avaient détruite, aient décidé de le faire autour de cette région dont ils étaient les autochtones, mais qui était aussi la plus pénétrée de latinité.

Charlemagne établissant sa capitale à Aix-la-Chapelle obéit aux mêmes mobiles.

Au temps de ce souverain, le Rhin était la colonne vertébrale de l'Europe. Elle l'était politiquement, Charlemagne centralisant en sa personne les pouvoirs d'un roi de France, d'un empereur allemand et d'une sorte de condottiere du Saint-Siège. Vous m'avouerez que d'avoir réussi à concilier, sous un même sceptre, le pays qui devait donner Voltaire, celui qui devait produire le nazisme et la chaire de saint Pierre, c'est là un miracle qui vaut bien une auréole. Car Charlemagne est un saint, sinon tout à fait pour les docteurs de l'Eglise, du moins aux yeux des bonnes gens des régions sur lesquelles il a régné. Ceux-ci ont gardé son souvenir précieusement, merveilleusement même, puisqu'ils en ont fait, comme je vous le montrerai tout à l'heure, un personnage de légende.

Et, tout comme il était le centre politique de l'Europe, le Rhin a aussi été, pendant le Moyen Age, l'un des centres artistiques du continent. Il l'est resté longtemps encore après la mort de l'empereur à la barbe fleurie. Quels sont, en effet, les plus beaux vestiges de l'art de cette époque ? Ce sont les cathédrales qu'on nomme gothiques en France, peut-être parce qu'on en rencontre tant sur les rives du Rhin. Depuis Strasbourg jusqu'à Cologne, on en trouve tout le long des berges de ce fleuve, dont elles semblent être les fleurs naturelles. On remarque que ce style de monument, qui est né au cœur même de la France, s'est étendu sur toute la surface de l'Europe occidentale, depuis les Flandres jusqu'à la limite des terres : c'est-à-dire à Tréguier et à Saint-Jacques de Compostelle, devant l'océan. Mais, au delà du Rhin, l'on n'en trouve qu'une à Ulm, soit à quelque quatre-vingts kilomètres des rives du fleuve. Il est vrai qu'il existe aussi Saint-Etienne de Vienne. Mais celle-ci est un rejet de l'art gothique de Lombardie et n'est pas, par conséquent, une descendante directe de nos cathédrales du Rhin ou de l'Île-de-France. Ces dernières sont véritablement sœurs, et vous ne trouverez rien qui leur soit apparenté, même de loin, ni en Saxe, ni en Silésie, ni en Prusse, ni ailleurs dans l'est de l'Allemagne. Aussi me paraît-il étrange, à moi qui crois aux parentés par l'esprit, qu'on puisse considérer comme allemand un fleuve dont les plus belles créations artistiques le rattachent à l'Île-de-France, tandis qu'elles n'ont pas suscité le moindre écho dans ces marches de Brandebourg, qui sont devenues le cœur de l'Allemagne moderne.

Mais le temps des cathédrales est passé, et Charlemagne est mort il y a longtemps. Avec lui, son empire a disparu. Et il faudra attendre des siècles pour voir un autre grand empereur organiser le Rhin. Celui-ci tombera à son tour en 1814, exactement mille ans après la mort de Charlemagne. Il y a, dans l'Histoire, de ces dates qui font penser que nos destins, pour inconséquents qu'ils puissent paraître, n'en sont pas pour cela livrés au seul hasard.

Loin de vouloir vous faire l'historique du Rhin de Charlemagne à Napoléon, ce qui serait vraiment bien long, je tiens seulement à vous faire remarquer qu'il n'y eut pas de question franco-allemande tant que le Rhin fut accessible aux deux nations qu'il sépare. Car si vous pensez que cet état de choses exista seulement parce que la Prusse ne compta pas comme puissance de premier plan jusqu'au XIX^{ème} siècle, je vous répondrai que cette question aurait pu surgir entre les couronnes de France et d'Autriche. Or, il n'en fut rien. Les raisons de guerre entre Vienne, d'une part, et Paris ou Versailles, de l'autre, ne surgirent point des territoires se trouvant géogra-

piquement entre ces capitales, mais d'Italie, d'Espagne, des Pays-Bas, voire même de Bohême.

C'est qu'en ce temps-là les Etats du Rhin disposaient d'une certaine force par eux-mêmes. L'Électeur de Cologne, le comte Palatin, le prince-archevêque de Mayence, lui surtout qui couronnait l'empereur, n'étaient pas des seigneurs négligeables. Ils s'affirmaient chez eux et pouvaient créer et maintenir autour d'eux un climat pénétrable à la fois à ce qui venait de France et à ce qui venait de l'est. D'où cette vie sociale, si semblable à celle de la France et fondée, du reste, sur les mêmes bases juridiques, héritées des Romains. D'où également cette production de philosophes et de mystiques dont la semence, elle, vient de l'est.

Pendant tout l'ancien régime, le seul interlude tragique et brutal dans cette sorte de duo de la France et de l'Allemagne sur le Rhin fut l'invasion du Palatinat par les armées de Louis XIV, que commandait le maréchal de Turenne. Elles s'y conduisirent d'une façon cruelle, je dois le reconnaître. Et un douloureux souvenir s'en est conservé dans la région. Mais, malgré les efforts ultérieurs de la Prusse pour le généraliser, il ne s'est pas transformé en une haine systématique de tout ce qui est français.

On peut donc dire que pendant mille ans il n'y eut pas de question du Rhin, et que celle-ci est née des traités de 1815.

Si vous vous reportez au livre que Victor Hugo a consacré au Rhin, vous verrez que, dans sa conclusion, le poète accuse Lord Castlereagh et le comte de Nesselrode d'avoir voulu pertinemment brouiller à jamais la France et l'Allemagne, en donnant le Rhin uniquement à celle-ci et non pas à n'importe lequel des Etats de la Confédération germanique, mais au plus teutonique d'entre eux : à la Prusse ! Pour ma part, je crois que Hugo porte là un jugement téméraire et qu'il prête aux cabinets de Saint-James et de Saint-Pétersbourg plus de machiavélisme qu'ils n'en avaient réellement. Le vrai responsable de la situation qui a découlé des décisions du Congrès de Vienne me paraît être le prince de Talleyrand.

Celui-ci voyait le danger prussien. Et c'est cette crainte qui l'amena à s'opposer à l'annexion, par la Prusse, des Etats du roi de Saxe. Car cela eût fait une Prusse d'un seul tenant et double de ce qu'elle était auparavant. Talleyrand invoqua donc le principe de légitimité, en vertu duquel il avait obtenu le respect de l'intégrité territoriale de la France de 1789, en faveur du roi de Saxe. Il s'offrit ainsi, lui, le ministre le plus infidèle de Napoléon, le malin plaisir de faire rendre son pays au seul souverain allemand qui soit resté, jusqu'au dernier jour, fidèle à l'empereur. Mais, en compensation, il dut laisser adjuger à la Prusse les quatre départements français que Napoléon avait constitués sur le Rhin. L'ex-évêque d'Autun

croyait jouer là un bon tour à Berlin. Il considérait, en effet, qu'en raison de leur passé et de leur situation géographique ces territoires demeureraient à jamais inassimilables par la Prusse. Ceux-ci étaient, il est vrai, séparés de leur métropole par les domaines du grand-duc de Hesse et par le royaume de Hanovre entre autres ; tandis qu'ils étaient mitoyens de la France. Il semblait donc que ce fût là une raison naturelle et permanente pour que celle-ci y maintînt et y développât son influence. Ça aurait dû être chose bien facile. Car, si l'on se reporte au voyage que Victor Hugo fit sur le Rhin en 1839, c'est-à-dire plus de vingt ans après l'installation de la Prusse dans cette région du Rhin, on s'aperçoit que partout la semence française était encore vivace et que l'on y parlait beaucoup notre langue.

Seulement, le prince de Talleyrand n'avait pas compté avec la légèreté française, d'une part, ni avec la violence prussienne, de l'autre. Il vivait à une époque où l'étiquette des cours et le bon ton français mettaient dans les relations des nations une courtoisie qui imposait de la retenue à leurs défauts. Et puis, en ces années du Congrès de Vienne, il était difficile de prévoir l'accession au pouvoir, dans la deuxième moitié du siècle, d'un homme de la trempe du prince de Bismarck. C'est grâce à celui-ci que Berlin réussit à teutoniser le Rhin, par la force beaucoup plus que par le charme ou par la persuasion. Et c'est de cette contrainte que la question rhénane est née. Car la France n'a jamais pu tolérer d'être écartée de ce fleuve et d'entendre les nymphes et les génies de la vallée gémir dans la captivité. Tout comme ceux-ci n'ont jamais accepté de détourner leurs yeux de la lumière qui vient de l'ouest.

* * *

En dépit des cheminées d'usine qui ont surgi sur ses bords, le Rhin demeure un fleuve où naviguent des cygnes et des ombres.

Maintenant, comme autrefois, ce fleuve et ses affluents apparaissent aux yeux des touristes et des voyageurs comme de longs couloirs entre des sites hantés. De toutes les ruines, en effet, qui furent des tombeaux de Romains, des châteaux de burgraves ou des abbayes fondées par Dagobert ou par Charlemagne pour abriter sa couronne et la couronne d'épines, son sceptre et la sainte lance, de toutes ces vieilles pierres surgissent des personnages pâles, mystérieux et errants.

Ceux-ci cependant ne sont point, comme les héros des légendes teutoniques, des envoyés de puissances jalouses et terribles, contre lesquels les pauvres hommes ont toujours à lutter. Ils sont au contraire des petits êtres sentimentaux, compatissants, parfois même un peu moralisateurs. Je veux vous en donner pour exemple l'histoire des nains d'Ohlenbourg.

Ohlenbourg était un village de la rive gauche du Rhin, dont le vin était particulièrement bon. Or il était de notoriété publique que ce privilège était dû à l'aide que certains petits génies prêtaient à la population au moment des vendanges. Ces derniers, en récompense de leur peine, recevaient en offrande un tonneau de la cuvée. Mais voici que, une année où la récolte fut d'une qualité exceptionnellement suave, les habitants d'Ohlenbourg, ne songeant qu'à leur profit, trichèrent sur la quantité de vin qui devait revenir aux nains. Parmi eux, un seul homme se conduisit honnêtement et remit, pour la part des génies, tout ce qu'il devait. C'était le vieux passeur. Or ce vieux passeur, un soir qu'il attendait, au bord de la rivière, des clients qui ne venaient pas, entendit, tout à coup, des pas sur la berge. Puis il sentit sa barque s'alourdir, comme si elle s'emplissait de monde. Et, pourtant, il ne voyait personne. Il se demandait ce qui se produisait et en était quelque peu inquiet, quand une voix lui dit : « Prends tes rames et passe-nous. Nous sommes les nains d'Ohlenbourg, qui avons décidé de quitter cette terre d'ingratitude et de nous rendre sur l'autre rive. Prends tes rames et passe-nous. Tu en seras récompensé à l'arrivée, sur l'autre berge ! »

Et, en effet, à peine celle-ci atteinte, la même voix enjoignit au vieux batelier de tendre ses deux mains. Quelle ne fut pas sa surprise d'y recevoir alors un grand casque d'or plein de gemmes et de pierreries qui lui permirent de vivre dans l'aisance et le loisir le reste de ses jours.

A Maria Loach, où j'ai cantonné à la fin de la campagne d'Allemagne, lieu qui est célèbre pour son abbaye bénédictine, l'on m'a conté que les elfes de la forêt voisine avaient été charmés par les cantiques des moines et qu'ils avaient proposé aux bons pères de les aider à soigner leurs vergers, à condition qu'ils puissent prélever un panier de cerises, dont ils aimaient à se parer pour danser, la nuit, sur les prairies. Comme vous pouvez le constater, ces gnomes et ces génies divers n'ont rien des lutins grossiers et pervers de Walpurgis. Ce sont plutôt des sortes d'alliés des hommes, tout pareils à eux et n'ayant de féérique que leur évanescence et leur aisance à faire en un clin d'œil ce qui serait pour nous un long et pénible travail. A en juger d'après leur activité, on serait porté à se demander s'il ne faudrait voir en eux les descendants des dieux lares.

Mais les nains ne sont pas seuls à animer la vie mystérieuse du Rhin. Car, à côté d'eux, l'on trouve aussi tous ceux qui sont mêlés à l'histoire du fleuve et qui paraissent, malgré la mort, n'avoir pu s'en détacher. Or là encore, dans les reflets légendaires de leur propre histoire, vous allez pouvoir juger à quel point les Rhénans ont l'esprit européen.

C'est ainsi que, si vous passez la nuit dans une certaine auberge de Boppard, vous aurez des chances d'y rencontrer l'empereur Constantin. Il revient, en effet, là où il serait venu jeune homme et où il aurait rencontré cette servante qu'il aime et qui serait devenue l'impératrice Hélène. Ailleurs, mais toujours pendant les heures obscures, on vous montrera des filles de patriciens romains venant se pencher sur le fleuve et ramasser les reflets de la lune afin de s'en faire des toges. Et puis, par les nuits de la fin de l'été, on vous fera lever pour vous faire assister au cortège de Charlemagne, remontant le fleuve en bénissant les raisins des deux rives, tandis que le précède l'évêque d'Orléans. Car ces pays du Rhin, remarquez-le bien, ne sont pas des pays de bière, comme la Thuringe ou la Bavière, mais des pays de vin, comme la Bourgogne ou les côteaux de la Loire. Et ce serait justement du diocèse d'Orléans que Charlemagne aurait fait venir, il y a bien longtemps, les plans de vigne qui produisent maintenant ces vins auxquels la région doit sa célébrité. Enfin, par les temps d'orage, quand la foudre étincelle et que la pluie et la grêle frappent les toits et les vitres, on vous dira : « Écoutez, écoutez ! C'est Napoléon qui sculpte les monts à son image ! »

Car cet empereur, relativement récent, est lui aussi, sur le Rhin, un personnage de légende. Il l'était même de son vivant. Car l'on prétendait qu'il jetait des sortilèges sur les jeunes ouvriers de Coblenze ou de Cologne, comme le prouvent les deux histoires que voici.

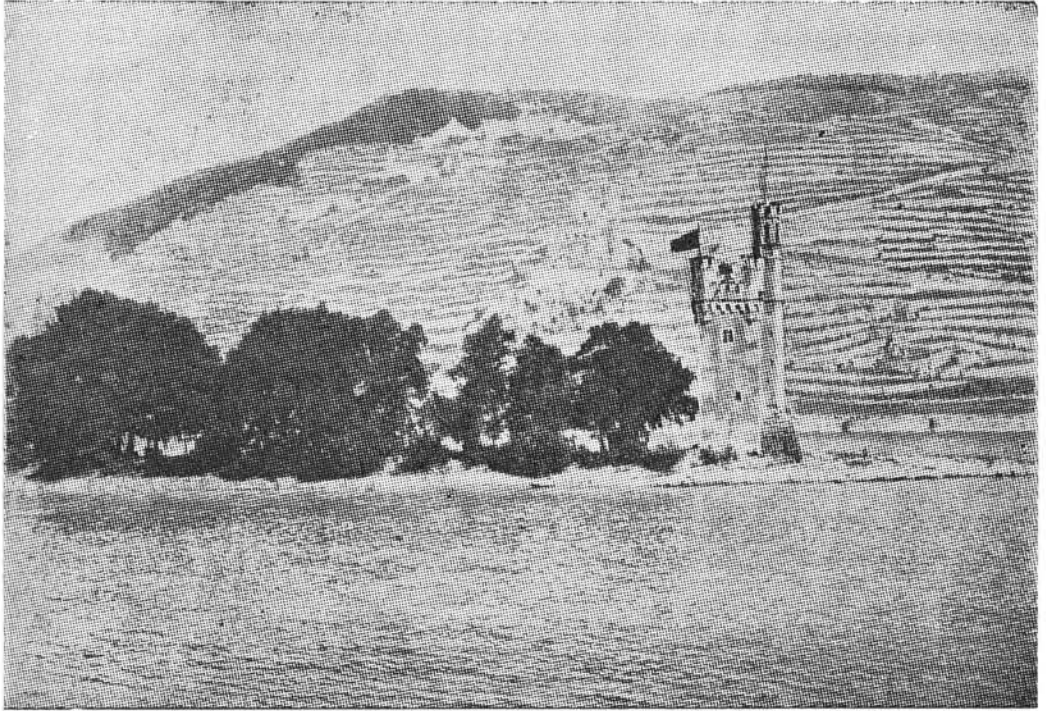
Spohn était un petit menuisier des faubourgs de Coblenze, qui rêvait, au temps de l'empire, de devenir un grenadier de la Garde. Or, un soir qu'il songeait à ce désir avec une intensité particulière, voici que survint un tourbillon qui le transporta, en un clin d'œil, aux avants-postes du 36ème de ligne. C'était pendant la bataille d'Austerlitz. Et il se trouva que l'empereur s'aventura par là, juste au moment où la cavalerie autrichienne chargeait ce point. La situation devint très menacée et Napoléon eût, sans doute, été ou pris ou tué, si Spohn ne lui avait tendu son shako et sa capote de soldat, pour permettre à l'empereur, ainsi déguisé, de fuir les lieux de ce combat. Je ne puis dire que je trouve cette anecdote bien élogieuse pour le courage de Napoléon, mais elle illustre en tout cas l'esprit d'initiative des Rhénans et leur dévouement à la cause impériale française.

L'autre histoire que je vous ai annoncée fait ressortir que la fameuse phrase : « On ne passe pas », qui fut pour ainsi dire la devise de nos armées de 1914 à 1918, nous est venue d'une bouche allemande. On raconte qu'un certain Hermann Schwartz, qui fut lui aussi embrigadé d'une façon plus ou moins féérique dans les armées napoléoniennes, se trouvait un jour de

garde à l'entrée d'un chemin creux, quand survint l'empereur. Il voulut passer. Mais, faisant respecter la consigne, la sentinelle s'y opposa. Napoléon lui aurait dit alors : « Mais je suis le Petit Caporal ! » Et l'autre lui aurait répondu : « Quand bien même tu serais le Petit Caporal, on ne passe pas ! » Napoléon, impressionné par le sens du devoir qu'avait cet homme, en aurait fait un colonel qui, plus tard, aurait été tué à la Moskowa.

Napoléon en fut la première cause, et c'est là une preuve de plus que cet homme, par ailleurs si génial, n'avait vraiment pas le talent de créer la paix.

Cette lutte des légendes est venue de ce que les préfets napoléoniens furent les premiers personnages officiels à s'occuper de ces mythes, à les étudier, à en faire faire des recueils, à tenter de les situer et à restaurer les ruines auxquelles



Le Rhin des génies, des elfes, des fées.

Telles sont les véritables légendes du Rhin. Or si vous considérez, comme moi, que les légendes ne sont pas de vains songes, mais des traits persistants du caractère naturel d'un peuple, qui ne prennent les ailes du rêve que pour mieux voler de siècle en siècle, ne verrez-vous pas, comme moi aussi, dans celles que je viens de vous conter, un séduisant témoignage de la communauté de sentiments qui existe entre le Rhin et les pays placés à son occident ?

— Mais, me direz-vous, que faites-vous de Siegfried, de Wotan, d'Odin et de tous les personnages wagnériens ?

Eh bien ! j'en fais les premiers envahisseurs teutons. En effet, nul n'avait jamais entendu parler d'eux sur les bords du Rhin avant l'arrivée des Prussiens. Et vous allez voir qu'avant la guerre des hommes il se déroula sur les bords de ce fleuve une véritable guerre de génies.

ces contes étaient attachés. Mais, en 1815, quand aux fonctionnaires français succédèrent des Prussiens, ceux-ci se piquèrent à ce jeu et voulurent agir de même. Seulement, ils le firent avec un esprit nationaliste et hégémonique. Ce fut alors que Grimm publia ses *Contes folkloriques*, dans lesquels il essaya de fondre la mythologie rhénane dans celle du Walhalla. Rien ne l'arrêtait dans cette tentative, puisqu'il alla jusqu'à prétendre que Charlemagne et Napoléon n'étaient rien d'autre que des nouvelles incarnations d'Odin.

Une activité aussi partisane et aussi peu scrupuleuse ne manqua pas de provoquer de vives réactions, non pas en France où l'on avait la tête à autre chose, mais sur les bords mêmes du Rhin. Et, pour vous mettre clairement sous les yeux ce que fut cette guerre de légendes, prenons en exemple la bataille de la *Lorelei*.

L'histoire de la Lorelei était une légende locale, dont les origines remontaient à l'époque romaine. Les Romains avaient laissé leur imagination placer autour du dangereux écueil qui se trouve dans le lit du fleuve, au large de Bacharach, des pans, des sylvaïns et des oréades. Au début du XIX^{ème} siècle, Clemens Brentano, qui était un Rhénan, rattacha à ces mythes antiques un autre conte qui parlait d'une jeune fille blonde, aux yeux bleus, qu'à tort ou à raison l'on avait accusée de sorcellerie et qui s'était jetée dans le Rhin pour se soustraire aux flammes du bûcher. L'histoire ainsi arrangée eut un succès immense et contribua à mettre la vallée rhénane à la mode parmi la jeunesse littéraire d'alors. Brentano avait conservé à son conte toute la gentillesse, toute l'humanité sensible et un peu triste que l'on respire dans les sites qu'il lui avait donnés pour décor.

Mais voici qu'à quelque temps de là un Saxon, le baron von Eichendorf, et un Silésien, le comte de Loeben, repriront cette légende et, sous l'influence de Grimm, voulurent prouver que la Lorelei n'était qu'une nouvelle incarnation de la déesse germanique Holda. Les caractéristiques de celle-ci étaient d'être une énorme femme brutale et vorace qui ne prouvait son amour pour les hommes qu'en les dévorant. Pour ces Allemands de l'est, il était impossible d'imaginer, comme l'ont fait les Rhénans, que de jeunes hommes puissent être attirés jusque dans la mort par une créature qui n'était que grâce, tendresse et musique. A leur sens, si l'on mourrait pour une femme, c'est qu'on avait affaire à une ogresse. Et voilà ce qu'ils firent de la Lorelei.

Leur interprétation ne réussit pas cependant à conquérir l'opinion. Car apparut alors un bel enfant du Rhin, un jeune homme né à Dusseldorf et qui, tant par ses beaux cheveux que par ses clairs regards, paraissait apparenté à cette fille charmante qui, depuis tant de siècles, chante avec la même fraîcheur et le même attrait sur le petit écueil en face de Bacharach. Or, lui aussi savait chanter et voici que, en un ravissant poème qui connut aussitôt une popularité immense, il réussit à reconquérir la Lorelei sur la Prusse et à lui rendre son pur visage de sirène latine-rhénaïne, de petite-cousine de la fée Mélusine, d'arrière-petite-fille de la Circée d'Ulysse.

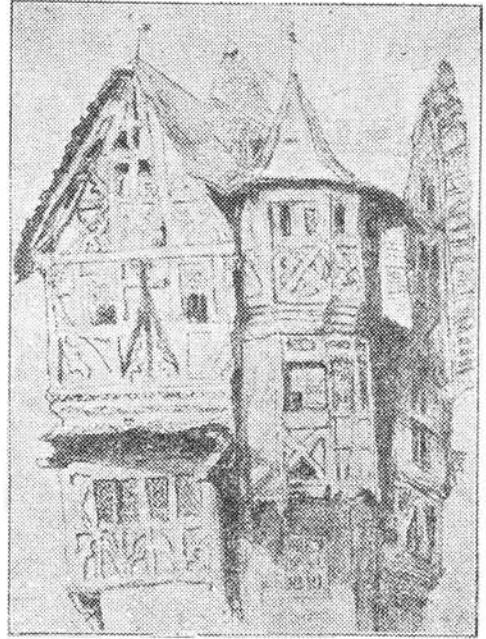
Ce poète était Henri Heine.

Hélas, cette charmante victoire fut bientôt suivie d'une grande défaite. Celle-ci date du jour où Wagner jeta l'anneau des *Nibelungen* dans les flôts du Rhin.

Wagner, natif de Leipzig et homme de l'est par conséquent, grand génie s'il en fut mais génie barbare, a été, en poésie, un effroyable pangermaniste. C'est ainsi que, donnant le titre « *l'Or du Rhin* » à la première pièce de sa tétralogie, il savait fort bien ce qu'il faisait. Car il savait

que dans la fougue enchantée, tyrannique et violente de son inspiration il réussirait à arracher tous les aimables, tous les charmants génies du Rhin à leurs berges occidentales et à les emmener en captivité dans le Walhalla de Wotan et d'Odin. L'ouverture de Bayreuth fut un Sedan parmi les fées : et le monde a accepté cela.

Voilà comment les elfes et les filles du Rhin, qui n'avaient d'autre mission que d'apprendre



Vu à Bacharach sur le Rhin médiéval.

(Dessin de V. Hugo)

aux hommes une sagesse ressemblant à celle enseignée par Phèdre, Esope et La Fontaine, ont été enrégimentés parmi les choryphées d'une mystique de la violence et parmi les sorcières des troubles cauchemars qui hantent les marches de Brandebourg.

Il y a là une libération à laquelle nul ne pense. Je la recommande à quelque jeune professeur qui aurait le souci de la Justice, non seulement pour les hommes, mais aussi pour les divinités.

Puisque c'est par là qu'ont commencé les violences de la Prusse dont nous avons eu tous tant à souffrir, n'est-ce point par là qu'il faut commencer aussi l'œuvre de vérité et de paix à laquelle les destins semblent avoir convié notre génération ?

* * *

Si j'ai insisté sur les légendes du Rhin, c'est que j'ai voulu vous montrer les dispositions occidentales de l'esprit rhénan, que révèle leur

valeur épique et morale. Maintenant, je voudrais faire ressortir que des dispositions analogues existent dans le cœur rhénan. Pour cela, examinons, si vous le voulez bien, l'histoire religieuse des habitants du Rhin.

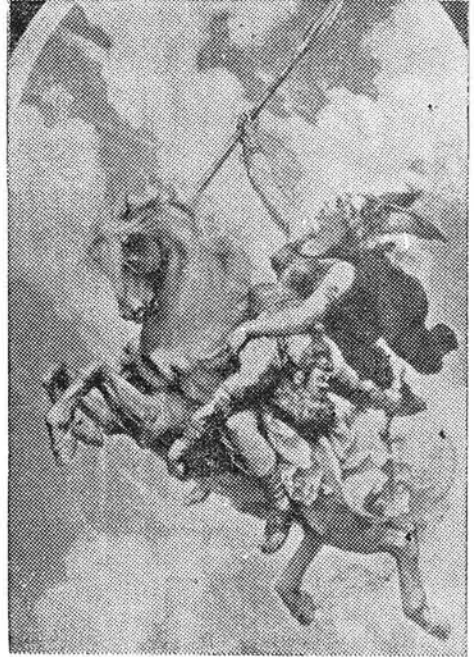
Le Rhin est un fleuve catholique. Pendant tout l'ancien régime, c'est-à-dire jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, ce fleuve a coulé entre des États ecclésiastiques. Il passait du domaine de l'abbé de Saint-Gall dans ceux des princes-évêques de Constance, de Bâle, de Strasbourg, de Spire, et de Worms, et dans ceux aussi des archevêques-électeurs de Mayence, de Trèves et de Cologne. On en avait pris l'habitude d'appeler cette vallée « la rue aux prêtres ». Cette configuration politique eut pour première conséquence de maintenir un lien permanent et solide entre cette région et l'ancienne capitale d'où lui était venue sa civilisation, je veux dire Rome. Par l'intermédiaire de ces souverains ecclésiastiques, l'influence de Rome s'est, en effet, fait sentir sur le Rhin d'une façon beaucoup plus durable et beaucoup plus profonde que dans le reste de l'empire germanique. Aussi, arriva-t-il souvent que l'archevêque de Mayence, qui était le premier des électeurs de l'empire, tant qu'il eut une certaine puissance, mît celle-ci au service des vues du Saint-Siège dans les questions allemandes. Or, plusieurs des initiatives qu'il prit dans cet esprit, soit à l'occasion des difficultés de successions à la couronne impériale, soit lors des frictions entre les divers vassaux de l'empire, prouvent que, dans sa haute tutelle des nations et des rois, l'action du successeur de saint Pierre, tantôt publique, tantôt occulte, fut presque toujours bienfaisante. Une telle constatation porte à regretter qu'en nos temps on n'y ait pas un peu plus fréquemment recours. Car, à en juger par l'expérience, il semble que le ciel ait condamné à l'impuissance d'abord, puis à une disparition précoce, tout organisme international qui n'aurait pas son siège à l'ombre de la coupole du Michel-Ange.

Cependant, avec l'arrivée des armées de la Révolution française, la constitution politique de la chrétienté rhénane vola tout entière en éclats. Il ne resta plus, dès lors, que le fait religieux à l'état pur, que la foi dans le cœur du peuple. Qu'en ont fait les Français ?

Eh bien, loin de tenter de la supprimer, elle aussi, ils se sont occupés de la restaurer sur des assises nouvelles. Ils le firent de telle sorte qu'on peut affirmer sans crainte que la religion catholique et la charité sans laquelle elle ne vas pas, ainsi qu'elles existent encore aujourd'hui sur le Rhin, sont l'œuvre commune de la population locale, de religieux venus de France et du gouvernement impérial français.

De ce que j'avance là, les preuves sont multiples. Entrez, par exemple, lors de votre prochain passage

à Trèves, dans l'hôpital Saint-Pirmin. Le portrait que vous y trouverez dans la salle d'honneur n'est point celui d'un souverain allemand, mais celui de Napoléon. C'est que cet établissement fut fondé par lui, en 1804, et confié par lui à des religieuses qu'il avait demandées à l'évêque de Nancy et dont les sœurs continuent, de nos temps, à promener leurs hautes cornettes blanches à travers les couloirs et les salles. Cette expérience, vous pourrez la refaire à Coblenz, à Sarrelouis,



Une Valkyrie
(Tableau de Dielitz)

à Aix-la-Chapelle, où l'hospice s'appelle encore Institution Joséphine, en souvenir de l'impératrice.

Cette impulsion donnée par les Français, pendant leur occupation, à la religion sous ses formes nouvelles, fut si vigoureuse et si bien adaptée aux vœux du cœur rhénan que, même après la chute de l'empire, toute la vie religieuse du pays demeura axée sur la France. C'était là une tendance si marquée que les autorités locales, quoique prussiennes à partir de 1815, furent obligées d'en tenir compte. Et l'on vit à plusieurs reprises un fait étrange, mais qui vaut les plus beaux éloges : des représentants du roi de Prusse faisant appel à des congrégations françaises afin d'en obtenir l'envoi sur le Rhin de sœurs de Charité ou de religieux d'ordres enseignants. A ce sujet, il faut relire dans les archives de la municipalité de Cologne avec quelle pompe et quelle joie furent accueillies, en 1825, des religieuses françaises venues de Nancy pour se char-

ger de l'hospice de la ville. Elles s'étaient embarquées à Strasbourg et étaient arrivées par le fleuve. Quand leur long bateau blanc accosta les quais de la ville, elles furent reçues par toutes les autorités locales et conduites entre des haies de troupes qui leur présentaient les armes jusqu'aux bâtiments qui leur étaient destinés. Voilà des scènes auxquelles nous ne sommes plus habitués à notre époque et qui, pourtant, n'ont pas été isolées au XIX^e siècle. Car elles se sont reproduites à Aix-la-Chapelle en 1819, à Bonn et à Dusseldorf en 1849, à Mayence en 1853.

Dans toutes ces villes, s'installèrent successivement des filles de la Charité, des frères Maristes et des frères des Ecoles Chrétiennes. D'abord ces Français ne constituèrent que d'assez modestes colonies spirituelles qui ne s'occupaient que d'enfants, d'orphelins et de malades. Mais celles-ci ne tardèrent pas à devenir des centres rayonnants de culture et de charité, qui réussirent à harmoniser dans une même ferveur chrétienne les claires vertus de la France et les rêveuses vertus de l'Allemagne.

De ces œuvres, le meilleur éloge que l'on puisse trouver est dans un livre que leur a consacré Clemens Brentano, dont je vous ai parlé tout à l'heure à l'occasion de la *Lorélei*. La conclusion de cet ouvrage d'un homme qui n'aimait pas la France est la suivante : « Toute la vie religieuse et charitable du Rhin est l'œuvre de la France, et cette nation peut la revendiquer avec une légitime fierté. »

Je ne veux pas manquer de signaler, en passant, que cette activité de la France n'est pas spéciale aux rives du Rhin, mais qu'elle l'a exercée et développée aussi dans bien d'autres pays et, notamment, dans celui-ci, où filles de la Charité, sœurs de Saint-Joseph, frères des Ecoles Chrétiennes et Maristes apportent, non seulement dans Athènes, mais jusque dans les Cyclades et dans les provinces nordiques du royaume des Hellènes, le reflet de cette France qui a donné au monde les belles figures d'un saint Vincent de Paul, d'une sœur Thérèse de Lisieux, de Jeanne d'Arc et d'un souverain tel que saint Louis.

Mais, du haut de ces clartés françaises, replongeons dans les brumes du Rhin pour constater que l'âme rhénane ne s'est jamais tournée vers l'est pour y trouver des disciplines religieuses. Elle savait, en effet, que de ce côté-là elle n'en pouvait obtenir. Car, là-bas, toute religion entraîne volontiers vers les songes nébuleux et vers les inquiétudes. Rien ne peut mieux faire ressortir cette différence entre les influences de l'est et de l'ouest sur des âmes pieuses, que de comparer les figures de trois personnages qui se sont convertis à peu près au même moment et qui sont, d'une part, un Rhénan, le baron de Ketteler, et, d'autre part, deux Prussiennes, Louise de

Hensel et la comtesse Ida de Hahn-Hahn. Eh bien, monsieur de Ketteler, sous le choc de sa conversion, ouvrit tout naturellement son âme et son esprit aux influences venant de France et, devenu évêque de Mayence, il devint aussi l'un des principaux organisateurs de cette vie charitable et spirituelle des catholiques rhénans, que je vous ai décrite il y a quelques instants. Mais, en regard, que firent nos deux Prussiennes ? Eh bien, elles commenceront par écrire chacune un roman, dans lequel elles racontaient leurs vies et leur conversion. Puis elles en rédigèrent un second où leur héroïne prenait le voile. Et elles partirent ensuite pour Rome où l'on s'attendait à ce qu'elles en fissent autant. Il n'en fut rien. Car, de la ville éternelle, elles partirent pour le bords du Rhin où elles édifièrent un monastère dans lequel elles n'entrèrent pas. Et elles continuèrent ainsi à errer et à écrire, pour mourir finalement l'une chez une amie et l'autre dans une auberge, après avoir gaspillé les ferveurs et les grâces qui leur avaient été départies.

Or, voilà deux vies qui n'avaient rien pour séduire des âmes rhénanes, qui ont le goût de la méthode, de l'ordre et des réalisations efficaces. Mais, quoiqu'elles aient ces aspirations, elles sont cependant trop rêveuses et trop dépourvues de logique pour pouvoir y atteindre d'elles-mêmes. C'est donc pour combler cette lacune qu'elles se tournent vers l'ouest, et c'est pour cette raison que le catholicisme rhénan s'est toujours enrichi quand il a demandé ses directives à la France.

Il y a là, me semble-t-il, un sujet de méditation importante pour les bons esprits de l'Europe et pour les Français : non pas l'idée seulement, mais la responsabilité d'un rôle à reprendre.

* * *

Descendons maintenant des hauteurs du rêve et de l'âme pour nous promener un peu sur la terre rhénane.

Là, ce que nous voyons à présent, ce ne sont pas surtout des ruines hantées et de belles cathédrales, mais un bien plus grand nombre d'usines, de mines, d'entrepôts, de jetées avançant sur le fleuve avec des grues et des cabestans et tout le grand appareil des puissantes régions industrielles.

— Voilà, me direz-vous, l'œuvre de la Prusse sur le Rhin, et voilà aussi le véritable Rhin de nos temps !

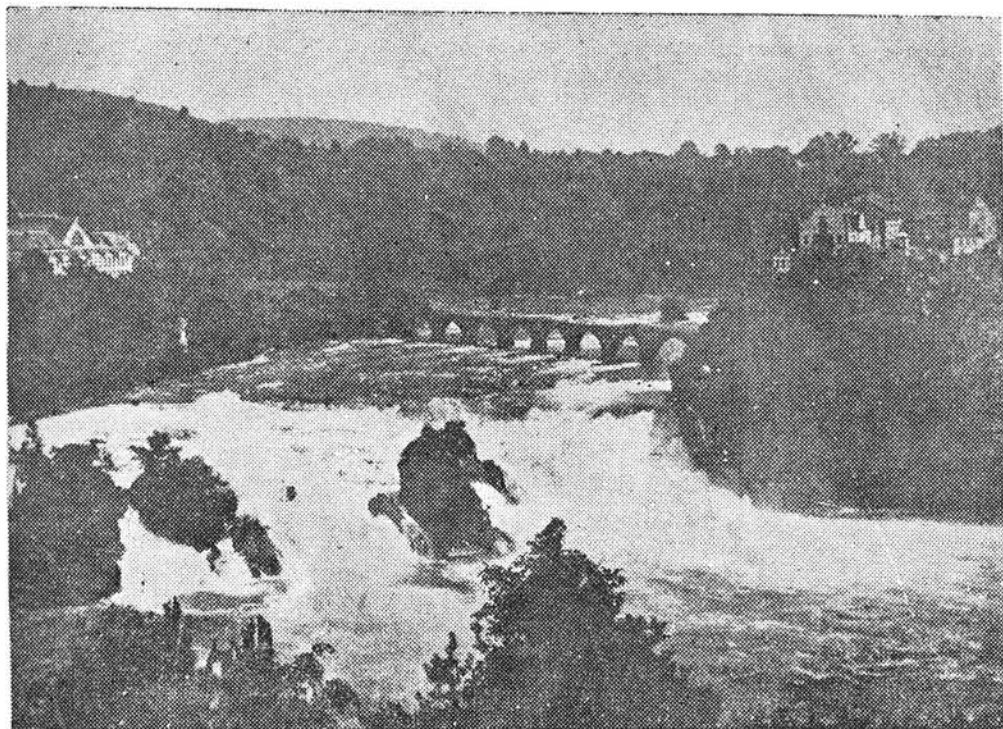
Eh bien, je vous le concède, c'est bien là le Rhin de notre âge, mais ce n'est pas uniquement l'œuvre de la Prusse. Car, cette puissante industrie allemande n'aurait peut-être jamais surgi du sol rhénan si les Français n'avaient, avant les Prussiens, occupé cette région.

Pour vérifier cela, il suffit de se reporter aux dates d'apparition des premières industries sur

le Rhin. L'on constate alors qu'elles remontent au temps des préfets napoléoniens. Ces préfets, qui étaient quatre, restèrent à la tête de chacun des quatre départements du Rhin pendant toute la durée de la domination française. Ils s'appelaient Jeanbon Saint-André, Lezay-Marnesia, Ladoucette et Keppler. Et leurs noms sont encore célèbres dans la région. Car leur gloire consiste à avoir su créer le calme après la révolution, à avoir compris

remarquer que l'étincelle créatrice à laquelle est due toute la richesse et la puissance moderne du Rhin a été apportée par les Français. J'y veux voir encore une preuve, et dans le domaine matériel cette fois, des affinités du génie de la France avec celui de ce fleuve.

D'autre part, il convient de souligner que cette éclosion industrielle a été de pair avec toute une réorganisation sociale de la Rhénanie. La



Les chutes du Rhin, à Neuhausen.

le caractère appliqué, ingénieux et travailleur du Rhénan, à avoir réussi, enfin, à canaliser les énergies dans la voie où elles pouvaient produire le plus grand profit. Celle-ci était l'industrie. Aussi, n'est-il pas étonnant que leurs rapports soient pleins de comptes rendus relatifs à des forages de mines, à des constructions d'ateliers de métallurgie ou de textile, à des inaugurations de ponts et de ports, à des établissements de Syndicats, de Chambres de commerce, et de Conseils de Prud'hommes. Et savez-vous comment l'on fêtait, sur le Rhin, les victoires de l'empereur ? Par des foires, qui prouvaient à tous la richesse du pays et les heureuses conséquences du régime français.

Je suis incapable de vous décrire les réalisations techniques de cette activité. Cela du reste n'est pas dans mon sujet. Mais je tiens à vous faire

révolution avait balayé tous les anciens statuts qui régissaient la vie des corporations, les droits des négociants et les relations des seigneurs avec les paysans. A partir de l'installation des préfets français, les paysans, libérés des droits seigneuriaux, les commerçants, libérés des douanes intérieures, et les ouvriers, libérés des droits corporatifs, se trouvèrent tous soumis au Code Napoléon. Or ce dernier était si bien adapté aux goûts des Rhénans que lorsque les Prussiens arrivèrent en 1815 ils n'osèrent l'abroger, et il resta en vigueur jusqu'aux années qui précéderent la guerre de 1870.

Ainsi, cette activité juridique et cette compréhensive gestion de la France impériale firent-elles surgir sur les rives du Rhin, non seulement des cheminées et des entrepôts d'usines, mais aussi toute une nouvelle catégorie de notables rhénans,

qui firent souche et constituèrent très rapidement les nouvelles bonnes familles de la région. C'est-à-dire celles qui ont non seulement de bonnes demeures, mais aussi de bonnes traditions de culture, du sens de la responsabilité et de celui de la charité, sans lesquels il n'y a pas de civilisation.

Or cette société, née d'une initiative occidentale, demeura longtemps attachée et sensible à tout ce qui venait d'Alsace, de Lorraine ou de plus loin en France. Voilà pourquoi la Prusse, à son arrivée sur le Rhin, combattit d'abord ces classes commerçantes et industrielles et pourquoi elle tenta de les ruiner en entravant le développement de leurs entreprises. En agissant ainsi, elle ne réussit pas à détacher ces gens de leurs inclinations pour l'occident, mais elle mena le pays à une effroyable crise économique, dont le seul résultat fut d'aviver chez les Rhénans leur nostalgie du régime français.

Pour faire comprendre à Berlin que les Prussiens ne réussiraient sur le Rhin que s'ils y créaient une prospérité plus grande encore que celle apportée par les Français, il fallut l'arrivée au pouvoir, et toute l'intelligence, et toute la brutale énergie du prince de Bismarck. Mais, une fois qu'ils eurent saisi cela, les Prussiens se mirent à la tâche avec leur méthode habituelle et, l'époque étant favorable, ils réussirent.

Mais le Rhin, le Rhin est un fleuve qui se souvient. Et l'on connaît encore sur ses bords les noms des Français qui sont à l'origine de la fortune et de la valeur de cette région.

Il me semble qu'en ce moment, où il y a sur le Rhin une désorganisation et un désarroi bien plus grands encore qu'après les troubles de la Révolution ou après la chute de Napoléon, il nous faudrait méditer les exemples des bons préfets napoléoniens et du prince de Bismarck. Alors on serait, je crois, amené à conclure que nous devrions nous attacher à créer sur les rives du Rhin une prospérité et une ambiance telles que ces populations, si sensibles aux biens matériels et aux agréments d'une vie policée, ne soient pas portées à regretter la période du nazisme, mais incitées, au contraire, à s'éprendre des avantages qui s'attachent à notre présence, et à tourner de nouveau les regards vers l'occident.

Dans les trois dernières parties de cette causerie, j'ai tenté de vous décrire, à travers les légendes, ce qu'est l'esprit du Rhin ; à travers un aperçu de sa vie religieuse, ce qu'est le cœur du Rhin ; à travers cette lueur jetée sur sa vie industrielle, ce que sont les mœurs du Rhin. Et si vous souhaitez maintenant vous le représenter tout entier par une allégorie, je voudrais que vous le fissiez selon l'image qu'en a tracée Gustave Doré : un dieu

fluvial romain, ayant entre ses lèvres une longue pipe allemande !

Cet étrange bonhomme, comme vous vous en êtes aperçu, a beaucoup flirté avec la France, et il a reçu d'elle de merveilleux présents. Elle aussi en a reçu de lui. Dire tout ce que la France doit au Rhin serait le sujet d'une autre conférence qui serait, du reste, à faire pour l'entière compréhension de celle-ci.

Dans de telles conditions, vous saisissez facilement que la Gaule, qui a tenu ce fleuve dans ses bras, ne puisse jamais se résigner à le laisser à la seule étreinte de la Germanie, de « cette blonde gardeuse d'ours » comme l'appelait Henri Heine. Deux fois, en 1815 et en 1918, on a marié le Rhin à l'Allemagne. On sait les malheurs que cela a valu au monde. On aurait pu les prévoir, puisqu'il est des vieilles légendes pour nous apprendre que ce fleuve uni à l'orient n'engendre que des Walkyries qui font verser aux hommes des torrents de larmes et de sang, alors qu'il peut, dans d'autres conditions, donner naissance à ces Lorelei qui ne nous font pleurer que par tendresse, en nous apprenant à nous méfier de certains cheveux trop lumineux, de certains sourires trop suaves, de certains chants trop attirants.

C'est donc la poésie et avec elle la civilisation qui exigent que le Rhin redevienne le lieu de rencontre de la raison française et de la passion allemande. Car c'est sur les berges de ce fleuve que l'Allemagne vient chercher ses clartés, comme le prouve la naissance en ces régions de ses génies les plus équilibrés, dont je ne vous citerai qu'un exemple : *Goethe*, cet enfant de Francfort.

Et c'est sur ces mêmes rives que la France vient, elle aussi, chercher son rêve et son lyrisme, comme en témoignent les œuvres de Hugo, de Nerval, de Romain Rolland, de Giraudoux, pour ne citer que ceux qui me viennent à l'esprit, et qu'elle est venue aussi chercher le souffle de son hymne national qui, pour s'appeler *la Marseillaise*, n'en est pas moins né à Strasbourg.

Ainsi, si je vous ai parlé si longuement, moi qui ai horreur des conférences et qui compatis à votre ennui, c'est que je voudrais que le monde recommençât à penser au Rhin, non pas en fonction d'un impérialisme allemand ou d'une hégémonie française, mais d'une façon plus objective, d'une façon plus équitable envers ce que le génie de ce fleuve a donné à la France et à l'Allemagne, d'une façon plus compréhensive envers la double contribution de ces deux nations à la formation de cette région si particulière.

C'est à ce prix seulement, me semble-t-il, que la civilisation occidentale connaîtra, je ne dis pas la paix, mais la vie.

JEAN CHARLES-ROUX.

La Pensée de Voltaire dans ses "Lettres Philosophiques"

Conférence de

M. François Talva

Lecteur à l'Université Fouad 1er du Caire

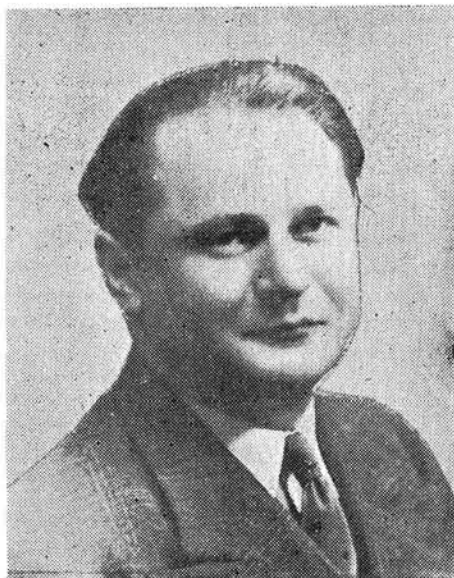
Donnée au Caire, le 28 avril 1947, à la salle des conférences de la Maison de France.

Mesdames,
Messieurs,

Après avoir écrit divers pamphlets, odes et satires qui ont fait quelque bruit, lui ont valu certains désagréments, mais aussi une assez précoce notoriété, le jeune François-Marie Arouet, à l'âge de vingt-quatre ans, met en scène sa tragédie d'*Oedipe*, laisse tomber son nom qui sent le bourgeois et se fait appeler M. de Voltaire. Il est dans le feu de la jeunesse, il déborde de talent et il fréquente les grands; en se revêtant de ce nom, il entend simplement consacrer le privilège de l'esprit; ils entendent montrer que le titre, le rang ne sauraient reposer uniquement sur

la naissance et le sang. Du reste, il n'agit pas autrement que les bourgeois de son temps qui, contestant les privilèges de la naissance, s'introduisent peu à peu au sein de l'aristocratie...

Plusieurs années plus tard, en 1725, un jour de décembre, on le trouve, à la Comédie, aux prises avec un grand seigneur peu recommandable qui s'appelle le chevalier de Rohan. Ce n'est encore, si l'on peut dire, qu'une prise de bec! Ce chevalier, qui, comme ses pairs, tolérait plutôt qu'il n'approuvait l'intrusion des écrivains dans son monde frivole et dénaturé, saisit l'occasion d'une remarque assez caustique de Voltaire pour lui rappeler son insuffisante origine. « *Il est vrai*, lui aurait répondu Voltaire, *que je ne traîne pas un grand nom, mais je sais honorer celui que je porte.* » Le chevalier de Rohan brandissait déjà sa canne, mais il retint son geste en même



M. FRANÇOIS TALVA

temps que son courroux, en se jurant, toutefois, que l'outrage ne demeurerait pas impuni. A quelques jours de là, en effet, alors que Voltaire dînait chez le duc de Sully, un valet s'en vint lui dire qu'on le demandait à la porte de l'hôtel. Voltaire sort, mais, à peine a-t-il franchi le seuil, que deux hommes l'assaillent à coups de bâton. Non loin de là, et fort courageusement à l'écart, le brave chevalier observait la scène de sa voiture. Quand il eut jugé que la bastonnade avait assez duré, il ordonna, dit-on, aux exécuteurs de ses ordres, de s'en tenir là, et, la bile apaisée, il se fit reconduire à son logis.

Or, les bastonnades étant interdites, il nous semblerait assez naturel aujourd'hui que l'on eût saisi et condamné le chevalier. C'est Voltaire qui le fut à sa place. Dans la nuit du 17 avril 1726, on le conduisit à la Bastille. Il avait trente-deux ans; c'était la deuxième fois déjà qu'il pénétrait dans la trop fameuse prison. On le remit en liberté une quinzaine de jours après, mais à condition qu'il ne demeurât pas en France. Un géolier l'accompagna jusqu'à Calais, et Voltaire, entre le 8 et le 10 mai, abordait en Angleterre.

Son emprisonnement avait eu beau être court et d'une nature relativement douce, Voltaire n'en était pas moins très affecté. Il y avait de quoi. Personne, pas même le duc de Sully, n'avait osé prendre sa défense. Personne, dans cette haute société où il fréquentait, n'avait protesté ni ne l'avait plaint. Toute une solidarité de classe

s'exerçait contre lui. On lui donnait à entendre que l'esprit et le talent auraient beau faire, ils ne sauraient jamais prétendre à l'immunité dont jouissaient les grands. Plus grave encore, on l'avait empêché de se venger ; on lui avait refusé la justice. Pire, c'était la victime qu'on châtiât : Voltaire se sentait tellement outragé, tellement atteint dans sa fierté que, à peine sur le sol anglais, il fit demi-tour pour revenir en France dépister le chevalier de Rohan et administrer lui-même sa justice, la justice. Mais, craignant d'être découvert, il reprit sagement le chemin de l'Angleterre, ce pays voisin où les hommes étaient libres.

Depuis quelque temps, l'Angleterre jouissait en France d'un renom solidement établi de terre de liberté. Ce pays s'était donné une Constitution, il avait un Parlement de deux Chambres, et la Chambre des Communes, qui incarnait l'esprit national, freinait victorieusement l'autorité de la Chambre des Lords. Aux austérités et aux excès du puritanisme du siècle précédent avait d'abord succédé une crise de licence qui n'était au fond qu'une explosion de franchise et d'indépendance, puis cette licence s'était commuée en une sorte d'atonie religieuse qui reposait, si l'on peut dire, les esprits. En 1689, Guillaume III avait promulgué un « Acte de Tolérance » dont étaient exclus, il est vrai, catholiques et sociniens. Locke publiait, presque coup sur coup, sa « Lettre sur la Tolérance » et son traité du « Christianisme raisonnable ». Shaftesbury enchaînait et rédigeait à son tour un « Essai sur la Tolérance ». En 1730, Mathieu Tindal devait aller plus loin, et, refusant à une religion le droit d'être religion d'Etat, il proclama l'indépendance à l'égard de toutes les religions. Dans tous ces écrits, librement publiés, Voltaire voyait des exemples de cette sagesse qui recherche autant la paix des nations que le bonheur des hommes, qui dénonce les abus d'autorité et rend à l'homme sa dignité.

Du reste, avant de quitter la France, Voltaire était informé. Un protestant de Berne, Muralt, avait publié en 1725 ses « Lettres sur les Anglais et les Français », dans lesquelles il remontait aux origines du peuple anglais, dissertait sur ses mœurs et son activité, et comparait le sang-froid, la solidité et la précision de ce peuple à l'inconstance, au maniérisme et à la frivolité des Français. Un Bénédictin en rupture de ban, l'abbé Prévôt, évoquait dans ses « Mémoires d'un Homme de Qualité » le triomphe remporté dans l'île voisine par la liberté sur les tentatives de tyrannie, soulignait l'intérêt qu'on portait au bien public grâce au développement des institutions d'enseignement et d'hygiène, et la liberté dont jouissait l'individu en matière de religion. A Paris même, dès 1724, des théoriciens se réunissaient dans un immeuble de la place Vendôme, au Club

de l'Entresol. On y discutait des mémoires politiques, on lisait des « papiers » anglais, on y correspondait avec l'étranger, on y recevait l'Écossais Ramsay, les Anglais Bolingbroke et Walpole. Ce club tenait encore portes ouvertes lorsque Voltaire dut s'enfuir en Angleterre, mais, en 1731, le ministre Fleury le ferma. Ces débats sur des idées nouvelles, ou subversives — comme on dit aujourd'hui — sait-on jamais où cela peut mener ?

On savait encore, en France, que les Anglais étaient aussi fort occupés, fort curieux des secrets de la nature et de ses origines et qu'ils concevaient ces recherches sous le signe d'une complète objectivité. Dans « le Renard anglais », La Fontaine avait ouvert une parenthèse :

Les Anglais pensent profondément :
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;
Creusant tous les sujets et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.

Dès le début du XVII^e siècle, en effet, le chancelier Bacon avait formulé des méthodes d'observation et d'expérimentation qui n'avaient besoin que d'être appliquées et développées. A l'hypothèse, qui naît de l'imagination qu'on appelle parfois la folle du logis, il substituait l'observation ; au syllogisme du Moyen Age, il substituait l'induction. Il conseillait d'observer, ensuite de contrôler les données de l'observation par l'expérimentation, puis de raisonner, afin de remonter des faits à ce qui les produit, d'énoncer enfin, une fois les causes trouvées, et par voie d'induction, des lois générales. Plus tard, vers la fin du XVII^e siècle anglais, Locke appliquait cette méthode expérimentale aux idées, afin d'en rechercher l'origine et la nature, et il arrivait à démontrer que les idées, loin d'être innées comme le prétendait Malebranche, provenaient uniquement de nos sens. Il professait que, à la naissance de l'individu, l'esprit est vide de tout contenu, qu'il ressemble à une page blanche où rien n'est écrit, qu'il est un simple appareil enregistreur où l'expérience vient graver ses enseignements. Enfin, la renommée de Newton, par ses découvertes sur l'optique, la gravitation, le calcul intégral et la chronologie, avait audacieusement franchi, elle aussi, les limites de l'île. Rejetant toute hypothèse, tout produit fallacieux de l'imagination et du sentiment, — trop communs chez Descartes lui-même, malgré la nouveauté indiscutable de sa pensée, — Newton appliqua à la physique la rigueur du géomètre et de l'expérimentateur.

Ces méthodes, purement rationnelles et empiriques, n'étaient pas faites pour tranquilliser ceux qui, jusqu'alors, avaient assis leur autorité sur d'incontrôlables postulats. Elles étaient des actes d'indépendance et de liberté. Elles savaient les valeurs traditionnelles. Elles mi-

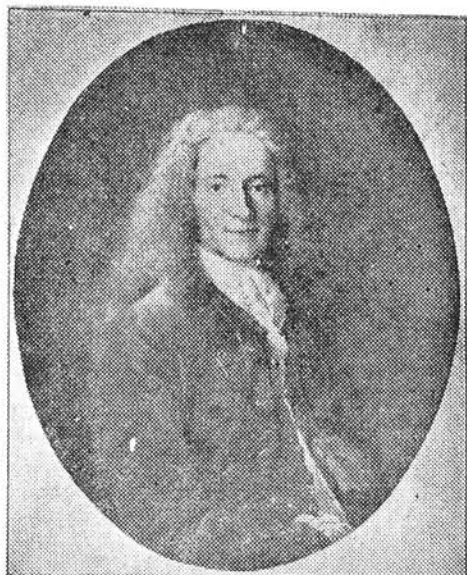
naient le pouvoir de ceux qui en profitaient. Si certains aristocrates, férus de sciences positives ou simplement amateurs d'idées neuves par snobisme ou désir d'originalité, cultivaient ces enseignements, d'autres — magistrats, prélats ou princes — pressentaient, prévoyaient le danger qui allait menacer leurs privilèges. Sur le sol, ferme sous leurs pieds tant qu'on avait accepté, les yeux fermés, leurs ancestrales doctrines, commençait à courir de légères fissures. Aussi ne tarda-t-on pas, en France, à déclarer la guerre aux pensées politiques, scientifiques ou philosophiques qui venaient impudiquement de l'étranger et qui entendaient donner du monde une nouvelle explication. N'avait-on pas remarqué dans cette tragédie d'*Oedipe* des vers qui méritaient le fagot ? Dans le poème de *la Ligue*, qui allait s'appeler plus tard *la Henriade*, des traits impertinents n'étaient-ils pas décochés contre les guerres et les conquêtes, les mauvais princes et les intrigants, l'inégalité des charges fiscales et les abus de la haute société, les persécutions et l'intolérance religieuse ? A son départ, Voltaire était plus qu'un esprit prévenu. Il était déjà entré dans la lice. Aussi n'est-il pas exact de prétendre que, «*en allant en Angleterre, Voltaire était un poète*» et que, «*en revenant, c'était un sage.*» Il faut dire, d'une manière plus exacte, qu'avant son départ la pensée de Voltaire était négative : elle critiquait, sapaait, démolissait ; l'Angleterre de son temps lui a alors fourni des exemples de bon sens politique et religieux, de solides éléments de comparaison, un riche fonds d'idées positives sur lesquelles il serait possible de construire.

Il est demeuré en Angleterre deux ans et huit mois, de mai 1726 à mars 1729. Mais c'est seulement en 1733, et d'abord en Angleterre, que parurent les *Lettres Philosophiques* ; c'est seulement en 1734 qu'elles furent publiées en France. Voltaire entendait en effet ne les répandre en France que lorsqu'il aurait jugé le climat favorable. Mais une édition clandestine circula avant l'heure. Or, si les esprits étaient prêts à la recevoir favorablement, le Parlement de Paris était loin de manifester la même hâte. A peine l'ouvrage eut-il vu le jour qu'il fut saisi et brûlé au pied de l'escalier du Palais, et Voltaire aurait été une fois de plus arrêté et jeté à la Bastille s'il n'avait, à temps, pris la fuite. Dix-huit ans plus tard, l'hostilité contre l'ouvrage était toujours aussi vive, et, à leur tour, les autorités ecclésiastiques mettaient le livre à l'index.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, ce ne sont pas les précautions prises par l'auteur pour faire imprimer son ouvrage, ni les ennuis auxquels furent exposés les éditeurs, mais plutôt l'esprit même du livre. Il se compose de vingt-cinq

lettres : sept se rapportent à des questions religieuses ; quatre, aux questions politiques, économiques et sociales ; cinq, aux idées philosophiques et scientifiques ; six, à diverses considérations littéraires ; dans la dernière, ajoutée après coup et sans rapport direct avec l'Angleterre, il réfute un certain nombre des «*Pensées*» de Pascal.

Dans toutes ces lettres, il y a incontestablement une idée maîtresse qu'il importe, si l'on veut



Portrait de Voltaire jeune.

(Musée Carnavalet)

apprécier l'ouvrage impartialement, de ne pas oublier. Cette idée maîtresse, c'est le bonheur, le bien de l'homme. On a tellement fait injure à Voltaire en détachant de son œuvre diverses maximes audacieuses et censées offensantes, sans vouloir montrer ce qui les unissait à l'esprit qui les avait engendrées, qu'il est sans cesse nécessaire de rappeler qu'il n'a pas recherché le scandale pour le scandale, l'offense pour l'offense, mais qu'il a poursuivi au contraire un but défini, louable entre tous les buts, qui n'est autre que la libération de l'esprit. Si l'on a montré moins de hargne pour Diderot ou Montesquieu, bien que le premier ait exprimé, ne serait-ce qu'en affaires religieuses, des idées plus hardies que les siennes, c'est peut-être qu'on les lit moins, parce qu'ils offrent moins d'attraits, c'est aussi qu'ils y ont mis plus de formes peut-être, c'est encore qu'ils ne disposaient pas de cette arme incisive que Voltaire a maniée en maître et qui s'appelle l'ironie, laquelle laisse des blessures sur lesquelles la peau ne se replie jamais. Anatole France a pu, lui aussi, user de la même arme, mais il l'a ornée d'enjo-

livements et de grâces et, pendant que l'on s'en délecte, on oublie la pointe qui s'enfoncé. Stendhal et Mérimée s'expriment avec une audace que rien n'atténue, mais leurs paroles se dissolvent dans leur œuvre romanesque, et, même dans les lettres pourtant si spirituelles et si mordantes de Mérimée, critiques et moqueries ne semblent être que des parenthèses, des coups de patte isolés qui ne supposent point de vaste entreprise. Chez Voltaire, la limpidité d'une langue dépouillée rend plus évidentes encore les pointes de son ironie.

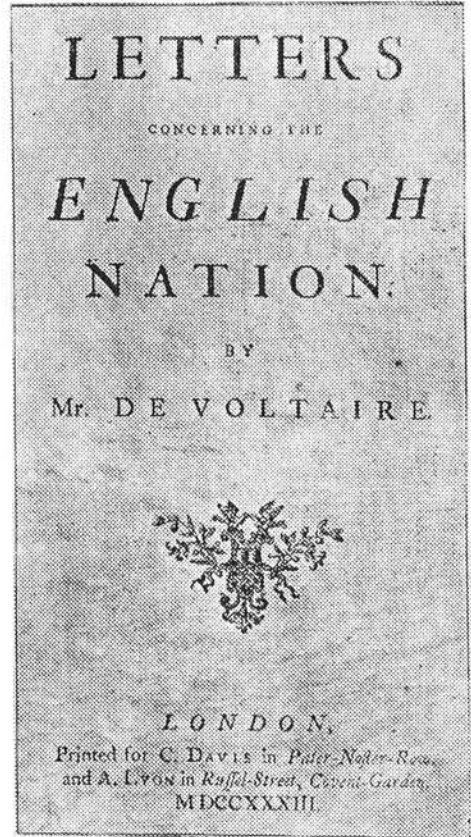
C'est une ironie qui tantôt se donne librement et ouvertement carrière, et tantôt s'insinue sous des apparences de conformisme. L'obligation dans laquelle il se trouvait de ne pouvoir s'exprimer à son gré favorisait, avivait, le penchant naturel qui l'y portait. Tous les subterfuges auxquels il dut recourir sont imputables à son temps, où la pensée libre était interdite. Enfin, toute son œuvre philosophique, dramatique et romanesque s'inspire peu ou prou des idées qu'il désirait répandre ou combattre ; des maximes formulées avec une netteté de proverbe et disséminées à foison dans son œuvre rappellent à tout instant son dessein et son refus d'abdiquer ; c'est pourquoi, dans cet adversaire indomptable du fanatisme, on a reconnu l'ennemi par excellence, habile, dangereux, intraitable, et on l'a souvent présenté aux yeux du monde comme un personnage diabolique au « sourire hideux » dont il était séant de se détourner.

Il faut dire une fois encore à ses détracteurs : à qui la faute ? Qui sont les premiers coupables ? Certains d'entre nous se rappellent une époque très récente où les libertés, en France, étaient bannies, et le conformisme durement exigé. Ils savent très bien, ceux-là, ceux qui en ont souffert, que la révolte longtemps contenue et sévèrement réprimée finit, quand elle éclate, par d'incontrôlables explosions ; ils savent très bien aussi qu'alors le maître de la veille, l'heure de la colère passée, camoufle astucieusement ses traits pour se transformer en agneau indignement persécuté ! Or, si Voltaire, souvent poursuivi, souvent traqué, a porté le glaive contre les ennemis du bonheur humain, convient-il que nous nous associions aujourd'hui à ceux qui ont subi ses coups et qui, se faisant agneaux et montrant les coups qu'ils ont reçus, oublient de montrer ceux qu'ils ont d'abord donnés ?

* * *

Pour comprendre Voltaire, nous devons sans cesse rester en éveil. Et nous devons aussi nous rappeler qu'il n'a pas recherché autre chose que la création d'un monde heureux. Lorsqu'il débarque en Angleterre, « dans le milieu du printemps », au beau milieu de réjouissances, et qu'il

voit toute une jeunesse se divertir librement et des jeunes filles caracoler avec, « dans leurs personnes, une vivacité et une satisfaction qui les rendent toutes jolies », il s'enthousiasme et se dit : voilà un peuple heureux ; heureux parce qu'il est libre, et voyez comme le bonheur transforme, voyez comme la vie éclate ! Impression fragile sans doute, comme toutes les impressions, mais qui n'en révèle pas moins le souci qui accaparait son esprit. On ne sera



Première page de l'édition originale des «Lettres philosophiques», Londres 1733.

donc pas surpris de l'entendre parler en maintes occasions, dans ses *Lettres*, de *félicité publique*, du devoir qui incombe au souverain de « faire du bien », et, lorsque dans sa lettre dix il développera l'idée du commerce, il laissera très clairement entendre qu'à un marquis poudré il préfère le négociant qui « enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde. »

Ce terme de bonheur a besoin, naturellement, d'être défini. On pourrait dire, sans attendre, qu'il l'assimile au terme de liberté, et, pourtant, il semble, si l'on désire aller plus au fond de sa

pensée et ne pas prendre le moyen pour le but à atteindre, qu'il l'associe au mot de «paix». En son temps de guerres et de discordes, il fut un pacifiste. On se rappelle que sa première lettre contient le récit d'une visite qu'il fit, écrit-il, « à l'un des plus célèbres Quakers d'Angleterre qui, après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses désirs, et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. » Ce Quaker n'est pas un être inventé par Voltaire pour servir les besoins de sa cause, nous savons qu'il s'appelait Andrew Pitt. Après lui avoir exposé les sentiments qui inspirent sa religion toute récente, il lui dit : « *Nous n'allons jamais à la guerre : ce n'est pas que nous craignons la mort, au contraire nous bénissons le moment qui nous unit à l'Être des êtres ; mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais chrétiens.* » Il continue : « *Notre Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis et de souffrir sans murmure, ne veut pas sans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers vêtus de rouge, avec un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendre.* »

Disons en passant, à ceux qui pourraient penser que Voltaire a donné de l'Angleterre une image trop pure, qu'il n'a point omis cependant d'en révéler, comme il le fait ici à propos des enrôleurs vêtus de rouge, certaines des principales faiblesses. Mais le sentiment, qui, au nom de l'humanité et des commandements divins, incitait les Quakers non seulement à protester contre la guerre mais à refuser de la faire, rencontrait l'adhésion profonde de Voltaire. On avait trop souvent représenté la guerre comme l'effet de la colère et du châtement de Dieu. On avait trop souvent dissimulé les raisons d'une guerre sous des motifs d'essence supérieure. Qui ne voit que là, précisément, et si étrange que cela puisse paraître aux esprits prévenus contre lui, c'est Voltaire qui, en s'aidant du témoignage des Quakers, défend la cause de Dieu ? Il ira beaucoup plus loin, il révélera, il portera au grand jour les calculs intéressés qui aboutissent à la guerre.

Dans sa lettre dix, consacrée au Parlement anglais, il va se servir, à des fins générales, de l'exemple du Sénat romain ; en véritable historien, à qui ne suffisent pas les explications communément transmises par les âges, il va donner les raisons qui amenaient les sénateurs hostiles à la plèbe à occuper le peuple dans les guerres étrangères : « *Ils regardaient le peuple comme une bête féroce, écrit-il, qu'il fallait lâcher sur leurs voisins de peur qu'elle ne dévorât ses maîtres.* » Nous voici donc éclairés sur les intentions, sur les desseins secrets des gouvernements qui, pour rétablir leur autorité ou pour se maintenir dans l'étendue de leurs prérogatives, provoquent des

guerres qui éloignent le peuple du gouvernement, le déciment en partie, et leur valent un surcroît de prestige, si, d'aventure, ces guerres se couronnent d'une victoire. Ainsi, Voltaire dénonce les méfaits des gouvernements impopulaires réduits à la recherche d'un mauvais prestige. Ainsi encore il dénonce, au sein d'une nation, les moyens inhumains dont on se sert pour subjuguier un peuple. Comment, dès lors, s'étonner qu'il n'ait eu aucune admiration pour la race des conquérants, quand il les voit créer le malheur de tout un peuple pour assurer la sécurité de leur personne et de leurs privilèges ? Aucun conquérant, en effet, n'a trouvé grâce devant lui, et, s'il considère Newton comme le grand homme par excellence, c'est qu'il s'est servi de son génie « *pour s'éclairer soi-même et les autres* », alors que les conquérants, écrit-il, « *ne sont d'ordinaire que d'illustres méchants* ».

Mais, il ne suffit pas de dénoncer les causes des guerres. Il faut empêcher qu'elles ne se présentent. L'exemple de l'Angleterre lui apprend donc qu'il faut réformer les institutions. Il faut donner à la nation tout entière la responsabilité de son destin. Voltaire, que l'on prendra cette fois peut-être en faute pour avoir surestimé le pays où il avait trouvé refuge, montre du doigt ce qu'il a sous les yeux : « *Le gouvernement d'Angleterre* », dit-il, n'a point « *la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent... Les Anglais étaient acharnés contre Louis XIV, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition. Ils lui ont fait la guerre de gaieté de coeur, assurément sans aucun intérêt.* » Il semble exact, en effet, que les Anglais aient été souvent amenés à faire des guerres seulement défensives dans les temps modernes, que ce fût contre Philippe II, Louis XIV et plus tard Napoléon, mais Voltaire se fait un peu trop l'écho des tories qui, pour se justifier d'avoir provoqué la paix d'Utrecht en 1713, prétendaient que l'Angleterre n'avait aucun intérêt à la guerre. Comment pourrions-nous admettre qu'on se dit totalement désintéressé alors qu'on saisit l'occasion d'une guerre, appelée défensive, pour se faire donner Gibraltar, Terre-Neuve et l'Acadie ? Et comment ne pas reconnaître que si l'Angleterre a bien empêché la France de conquérir les Indes et le Canada, c'était pour mettre à sa place quelqu'un qui lui ressemblait comme un frère ?

Disons tout de suite que Voltaire ne pouvait prévoir ces développements, d'autant moins, nous le verrons, qu'il se leurrera un peu sur les bienfaits que procure le commerce, mais, ces réserves faites, admettons qu'en Angleterre l'attachement à la paix était beaucoup plus sérieux qu'en maints autres pays. Admettons surtout que, grâce aux institutions parlementaires qu'elle s'était peu à peu données, le roi ne pouvait plus partir en guerre pour des raisons de prestige personnel, comme le souverain de France le faisait

encore. Les Anglais avaient l'impression très nette que, s'ils prenaient les armes, ce n'était pas pour protéger la personne du roi, mais pour garantir les intérêts de la nation tout entière, que ce n'était pas pour défendre une dynastie, mais pour défendre le pays. Ils disposaient à leur tête d'un gouvernement dans lequel la Chambre des Lords, la Chambre des Communes et le Roi formaient, dit Voltaire, un « *mélange heureux* ». Ce mélange heureux, au sein du Parlement anglais, qui nous semble encore aujourd'hui plus une juxtaposition qu'un mélange, plus une dualité traditionnelle qu'un ensemble homogène, le peuple d'Angleterre l'acceptait parce que les Lords de son temps n'étaient en majorité que des hommes pourvus d'un titre qui n'était qu'un honneur : « *L'un est duc de Dorset, écrit-il, et n'a pas un pouce de terre en Dorsetshire ; l'autre est comte d'un village, qui sait à peine où ce village est situé.* » Mais il y avait surtout, en face de la Chambre des Lords, la Chambre des Communes qui était élue et qui avait pris une importance considérable. En France, il y avait bien les États-Généraux, mais, d'abord, ils étaient très hiérarchisés, le clergé avait droit de préséance sur la noblesse et celle-ci sur le tiers-état, et puis le roi ne les avait pas réunis depuis le début du règne de Louis XIII, en 1614. Il y avait bien aussi le Parlement qui ne craignait pas de créer des difficultés au roi, mais d'abord ce parlement était constitué de membres héréditaires, et puis ce qu'il défendait, c'étaient ses prérogatives et non pas les intérêts du pays.

En Angleterre, le Parlement siégeait en permanence, et seule la Chambre des Communes avait l'initiative de la loi de finances ; on l'avait vue, en 1678, voter une résolution qui refusait aux Lords tout droit d'amendement. C'était elle aussi qui réglait les impôts, et personne, fût-il noble ou prêtre, n'en était exempt. Chacun, nous dit Voltaire, donne « *non selon sa qualité (ce qui est absurde), mais selon son revenu* ». La taxe sur la terre est loin d'être une illusion, elle est réelle et rigoureusement perçue. C'est grâce à cette égalité dans la répartition des devoirs que l'Anglais a acquis ce qu'on lui reconnaît presque unanimement aujourd'hui, son sens civique. A l'arbitraire, substituez la loi commune, substituez la justice, et vous faites flotter sur un pays un air de satisfaction et de prospérité. Vous faites revivre du même coup le sentiment de la patrie. Mais, si La Bruyère pouvait écrire qu'au XVII^{ème} siècle, en France, « *il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur* », Voltaire pouvait remarquer qu'au début du XVIII^{ème} siècle le paysan anglais n'avait point « *les pieds meurtris par des sabots* » et qu'il mangeait du pain blanc. Muralt et de Saussure faisaient eux-mêmes, à peu près vers la même époque, les mêmes observations.

Voilà donc, d'après l'image qu'on nous en donne, un pays où le peuple, à une certaine époque, paraît heureux : les révoltes n'y couvent pas parce qu'on s'y sent protégé par un parlement qui veille aux intérêts du pays, et les discordes, souvent étouffées ou seulement évitées par la mystérieuse coïncidence d'une guerre étrangère, n'y semblent plus à craindre.

Est-ce à dire que la forme, disons heureuse, d'un gouvernement suffit à elle seule pour assurer cette paix intérieure qui est le gage de la paix internationale ? Assurément non. Si la paix intérieure est garantie en partie par la distribution de la justice, elle dépend aussi du repos des consciences, de la liberté de l'esprit, de l'assurance que l'on reçoit de penser comme il plaît. A ce moment de l'histoire, se pose à proprement le problème de la liberté des croyances. Or Voltaire est arrivé dans un pays qui naguère encore avait été ensanglanté par de cruelles guerres civiles, qui naguère encore avait dû se dresser contre l'autorité d'un roi qui entendait imposer sa foi, ou plutôt sa religion, à certaine secte particulière, celle des presbytériens. Et, aujourd'hui, dans ce même pays, il constate une pullulation extraordinaire de sectes religieuses diverses, ce qui l'amène à dire : « *Un Anglais, comme homme libre, va au ciel par le chemin qui lui plaît.* »

A vrai dire, la liberté n'est pas absolue en Angleterre. L'une des religions, la plus répandue, y jouit de certains privilèges : c'est l'Eglise anglicane, qui est l'Eglise officielle. Les évêques anglicans sont encore des barons qui, de droit, siègent à la Chambre des Lords. Voltaire le note, comme un abus qu'il regrette. Cette Eglise reçoit une subvention de l'Etat, et prélève une dime sur tous les habitants, y compris catholiques et dissidents. On ne vous délègue de fonction officielle que si vous êtes anglican. C'est pourquoi, ajoute-t-il avec malice, se produisent tant de conversions. Mais il n'en est pas moins vrai que les édits de tolérance promulgués par Guillaume III sont allés loin dans le respect des croyances ; assez loin, par exemple, pour exempter les Quakers, hostiles à la guerre, du port des armes. Déjà, en 1660, ils avaient reçu du roi Charles II l'engagement que serait respectée leur liberté de conscience et d'opinion dans les choses religieuses. Seulement, il restait une ombre au tableau : l'Edit de tolérance dont nous avons parlé faisait la part plus belle aux uns qu'aux autres. Les catholiques se disaient lésés. On peut se demander pourquoi. C'est Locke qui, dans sa fameuse « *Lettre sur la Tolérance* », nous donne la clef de cette inégalité de traitement. N'écrit-il pas en effet qu'on ne peut tolérer

les papistes «*parce qu'ils n'admettent pas qu'on n'a pas de devoirs envers les hérétiques.*» A cette époque il est vrai, et Bossuet le rapporte lui-même dans sa «*Politique tirée de l'Écriture Sainte*», le roi de France, en recevant son épée au moment du sacre, jurait «*d'exterminer de bonne foi, selon son pouvoir, tous les hérétiques notés et condamnés par l'Église.*» Locke ne faisait donc que répondre à un geste d'intolérance par un autre geste d'intolérance. Tout

non athée, nous comprendrons pourquoi il s'est si souvent, et dès les *Lettres Philosophiques*, attaqué à l'Église catholique. Il ne s'est point attaqué à la doctrine du Christ, il ne s'est point attaqué à la doctrine de l'Évangile, il n'a jamais combattu un enseignement qui, dans son originelle pureté, lui paraissait noble et digne d'être mieux écouté qu'il ne l'avait été, il s'est attaqué à l'Église catholique parce que, au nom de certains principes, elle se proclamait elle-même into-



«Coacres et Coacresses dans leurs Assemblées», gravure de 1698 témoignant de l'intérêt que la France portait aux moeurs des Quakers.

simplement, il rendait coup pour coup. Certains peuvent regretter qu'il ne se soit pas élevé jusqu'au pardon des offenses, jusqu'à l'exemple d'une tolérance absolue, jusqu'au mépris de tels serments, mais d'autres penseront aussi peut-être qu'une excessive générosité, une trop grande magnanimité risquent trop souvent de compromettre la cause que l'on soutient, et cette cause, reconnaissons-le, était certainement dans son essence, dans ses principes, une cause pure, digne d'être ardemment défendue.

Pour en revenir à Voltaire, si nous nous rappelons qu'il fut l'un des plus fervents disciples de Locke, qu'il fut déiste comme Locke et

lérante et, aussi, parce qu'elle avait condamné, au nom de l'État auquel elle était liée, ceux qui lui refusaient leur adhésion. Locke lui-même avait été persécuté par les rois catholiques de la Restauration anglaise, il avait dû se réfugier en Hollande. Le philosophe italien Campanella fut condamné à vingt-sept ans de prison pour avoir combattu la scolastique. L'astronome Képler avait été chassé de Styrie parce qu'il était protestant, Galilée avait été poursuivi par l'Inquisition pour avoir professé des idées qu'on disait hérétiques. Le souvenir des Guerres de religion n'était pas encore dissipé, il s'en fallait de beaucoup, puisque vers la fin

du XVII^{ème} siècle, à la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes, les protestants de France avaient été sommés de quitter leur pays.

Nous savons bien qu'aujourd'hui de nombreux catholiques condamnent ces excès, mais il s'agit du temps de Voltaire et de l'esprit qui prévalait encore, et il s'agit aussi de défendre la mémoire un peu trop accablée de notre philosophe.

Ce sentiment de tolérance qu'a donc répandu Voltaire et qui, je pense, nous est commun à tous, serait encore d'une vertu inefficace s'il ne s'élevait sur des arguments positifs. La tolérance suppose toujours une certaine bonne volonté, une certaine condescendance même à l'égard de ceux que l'on croit dans l'erreur. On pourrait dire encore qu'elle traduit de la commiseration. En Angleterre même on se tolère, dit Voltaire en quelque endroit de ses lettres, mais au fond de soi, mutuellement, on se déteste. L'amour, hélas, n'y est pas ! Il est vrai que tous les cultes se célèbrent de l'autre côté de la Manche, l'anglican, le presbytérien, le catholique, et aussi le wesleyen qui n'existait pas encore à l'époque dont nous parlons, mais il n'empêche qu'on s'épie, qu'on observe la façon dont vous sanctifiez le dimanche, qu'on lève les yeux au ciel si l'on apprend que, ce jour-là, vous avez joué à cœur, trèfle, pic et carreau ! Comment donc établir une tolérance qui soit sans arrière-pensée, qui soit vraiment le reflet de l'amour du prochain ?

D'abord, semble dire Voltaire, ôtons le superflu. Pourquoi se bat-on ? Pourquoi se chamaille-t-on ? Très souvent on se querelle à mort pour des problèmes tout extérieurs au véritable amour divin, il ne s'agit que de rites, de manières et même de costumes. C'est pourquoi, en Angleterre, parmi tous les cultes qu'il a pu étudier, sa préférence va, une fois de plus, aux Quakers. Certes, ils portent un chapeau à larges bords « *comme nos ecclésiastiques* », mais le Quaker, écrit-il, « *me reçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination du corps, mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête.* » Nous voici tout simplement amenés sur le terrain de l'hypocrisie. Il n'est aucun domaine où Voltaire n'ait davantage exercé sa verve. Outre ce que l'hypocrisie représente de tricherie et de mensonge, elle prend encore cet aspect hors nature qui la rend tout bonnement ridicule. Il n'y voit à bon droit qu'une affaire de pure forme qui dissimule le vide du cœur et de l'esprit, témoin ces discours de réception de l'Académie où, « *ne pouvant trouver des pensées nouvelles* », on cherche des « *tours nouveaux* », on parle sans penser « *comme des gens qui mâcheraient à vide, et feraient semblant de manger en périssant d'inanition.* »

Ce sont les formes qui répugnent à Voltaire,

formes inventées par l'homme et qui, selon lui, ne signifient rien, sont pures inutilités. L'obsession des formes a envahi le monde et le beau-monde qui ne connaissent que le « *goût des riens, la passion des intrigues* » dont ils ont fait des divinités nouvelles. Divinités peu dangereuses quand elles ne s'ornent que de ces frivolités, mais qui peuvent devenir très vite redoutables dès qu'elles s'introduisent dans la religion ; car, en vérité, elles se substituent à l'objet même du véritable culte, et ce sont elles qui tournent la tête des gens et la font aussi tomber ! Se référant une fois encore à l'histoire romaine, il découvre qu'« *on n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion* ». Les Romains en effet admettaient tous les dieux dans leur Panthéon. Et, dit-il encore, avec cet irrespect qui s'allie à son ironie et qui ne peut manquer, évidemment, de blesser ceux qu'il touche, « *Marius et Sylla, Pompée et César, Antoine et Auguste ne se battaient point pour décider si le flamen devait porter sa chemise par-dessus sa robe ou sa robe par-dessus sa chemise...* » Il serait inconvenant d'insister outre mesure en public sur un problème qui reste toujours d'une extrême délicatesse, mais on est bien obligé de reconnaître qu'au fond Voltaire a perçu nettement la nature du différend et que, lorsqu'on condamnait des hérétiques, c'était non pas au nom de l'amour divin mais au nom de formes, ou de dogmes, pour être plus précis, et que, dans chacun des camps adverses, on tenait malheureusement peu de compte de ce qui aurait dû les unir et leur faire entendre raison, et qui s'appelle l'esprit de charité. Il est bien étrange que ce soit chez Voltaire et les philosophes de notre XVIII^{ème} siècle qu'on perçoive l'écho de ce sentiment.

A défaut d'amour, peut-être y a-t-il autre chose qui soit susceptible de faire l'union ou la fraternité des esprits ? Nous allons voir maintenant Voltaire, après avoir dégagé l'esprit du christianisme des formes qui le masquent, après avoir dénoncé l'horreur des massacres commis par le sectarisme et honni sans distinction ceux qui les ordonnent ou les approuvent, nous allons le voir s'attaquer à une autre source d'erreurs et de malentendus, qui est la métaphysique. A ses yeux, la métaphysique n'est pas autre chose qu'un ensemble de « *conclusions ingénieuses qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit* ». Car toute affirmation qui lui paraît être une vue gratuite de l'esprit, toute conclusion qui ne satisfait pas en lui les exigences du raisonnement contrôlé rigoureusement par l'expérience, lui est suspecte. Il rejette le système des tourbillons de Descartes de la même manière qu'il a rejeté les sacrements, où il ne voyait qu'interprétations abusives de symboles. Admirateur de Bacon et, par-dessus tout, de Newton, il ne croit qu'à la vérité de ce qui a subi l'épreuve expérimentale. Il méprise systèmes et hypothèses, ou, plutôt, il déclare que les hypothèses ne sau-

raient avoir force de lois. La spéculation livrée à elle-même lui paraît infructueuse et vaine, il la compare au rêve, à un roman, si elle n'est soutenue par le témoignage. « *Ces vérités ingénieuses et inutiles, écrit-il, ressemblent à des étoiles qui, placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté.* »

Il ne faudrait pas conclure de ces remarques que Voltaire ait été matérialiste, qu'il ait rejeté tout ce qui ne pouvait être méthodiquement prouvé et qu'il ait conclu à la prédominance exclusive de la matière. Non, il ne va pas jusque-là. Tout au plus semble-t-il rejeter la théorie de la spiritualité de l'âme, à la suite des investigations de Locke qui a démontré que les idées n'étaient pas éternelles, qu'elles n'étaient pas innées, mais qu'elles nous venaient par l'intermédiaire des sens et que nous ne saurions être assez vains pour croire comme Descartes que nous pensons toujours. Ce faisant, il semble faire entendre que l'humilité n'est pas toujours là où nous croyions la trouver. Les savants qui cherchent ne sont pas, comme on l'a trop souvent prétendu, animés par un sentiment d'orgueil, mais, loin de tenir l'homme pour un dieu ou un ange déchu qui se souvient des cieux, ils s'en rapportent uniquement à la nature pour leur montrer ce qu'il vaut.

Il attache la plus grande importance à cette phrase qu'il a extraite de l'«*Essai sur l'Entendement Humain*» de Locke : «*Nous ne serons peut-être jamais capables de connaître si un être purement matériel pense ou non.*» Cette phrase est importante en effet ; d'abord elle démontre que, au stade où en était la science à cette époque, certaines questions dépassaient l'entendement humain. Voltaire admettait lui-même que la cause des causes lui échappait. Mais, loin de s'en effrayer comme Pascal, il en prenait simplement son parti et ne s'intéressait qu'à ce qu'il pouvait concevoir clairement. «*Continuons d'examiner, écrit-il, tout ce qui est à notre portée.*» Il semble bien qu'il n'y ait pas d'autre sens à donner à la célèbre phrase qui termine *Candide* : «*Cultivons notre jardin.*» La phrase de Locke est encore importante en ceci : c'est qu'elle révèle une absence de dogmatisme qui contraste visiblement avec la rigidité des théologiens. C'est alors qu'apparaît à Voltaire la supériorité du savant qui, assez courageux pour répandre toute vérité dès qu'il a réussi à l'étayer d'irréfutables preuves, est assez sage, néanmoins, pour confesser ses manques, ses faiblesses, et ne point faire admettre de simples hypothèses pour des vérités. C'est dans cette attitude, au bout du compte, que résident la paix et le bonheur des hommes : se satisfaire de ce que l'on sait, de ce que l'on peut savoir, en s'efforçant cependant de savoir toujours plus encore, mais, par-dessus tout, n'accorder de créance qu'à la vérité éprouvée, accessible à tous par les moyens communs de la raison et de l'expérience, et

l'enseignement des savants. Le reste, qui dépend de la nature de chacun de nous, n'est pas destiné à s'imposer comme une vérité universelle. Seule la certitude peut créer l'accord entre les hommes. Elle est le seul élément de concorde. C'est pourquoi il ne faut pas se lasser de chercher, non par orgueil, encore une fois, mais pour instaurer entre les hommes un esprit de mutuelle compréhension et de fraternité. Aussi, philosophes et savants



John Locke.
(Bibl. Nat. Cabinet des Estampes).

tiennent-ils une place de choix dans son cœur. «*Ce n'est ni Montaigne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinoza, dit Voltaire, qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie.*»

On voit donc que nous sommes loin de la pensée que des esprits mal intentionnés ont attribuée à l'auteur de *Candide* : il ne s'agit point de faire la guerre au christianisme d'où il retire, lui aussi, un enseignement de simplicité, d'humanité et de charité. Mais il n'a en vue que la confusion des auteurs de traités qui révoltent le bon sens, que de mettre un terme aux discussions stériles qui engendrent la haine et la guerre ; discussions stériles sur des sujets infiniment difficiles où personne n'est assuré de connaître la vérité, où l'inspiration que l'un croit avoir reçue ne suffit pas pour que, par quelque phénomène d'osmose, elle pénètre au cœur de l'autre ; discussions stériles et dangereuses parce qu'elles ont trop souvent contribué à exploiter la crédulité des gens ; enfin, discussions importunes parce qu'elles ravissent tout un peuple, toute une nation, au bonheur de vivre dans les joies de la paix.

Il resterait à se demander comment Voltaire conçoit le bonheur de l'homme ou celui d'une nation, par quel moyen la paix qu'il a tant recherchée, avec cette sincérité qui éclate en maints passages de son livre, où, toute ironie cessant, le ton qu'il prend se fait grave et parfois indigné, par quel moyen la paix sera organisée en fonction du bonheur de l'homme. Voltaire n'entend, à ce propos, ni dans ses *Lettres Philosophiques* ni dans ses ouvrages ultérieurs, nous proposer de système parce que, peut-être, il redoute les grandes constructions systématiques. Il n'entend nous suggérer que quelques idées. C'est pourquoi, on ne trouve pas dans ses *Lettres* de chapitre particulier sur l'éducation. Mais il est manifeste qu'il sous-entend, en maints endroits de son ouvrage, le besoin d'éclairer l'homme. Seulement, tel qu'il est déjà, le peuple lui apparaît comme bien supérieur à tous ceux qui l'ont inconsciemment ou sciemment ralavé au rang des animaux. Il le tient pour « *la plus nombreuse, la plus vertueuse et la plus respectable partie des hommes* », car les artisans, les négociants, les paysans qui le composent sont avant tout des travailleurs. Voltaire, par mépris d'abord pour une certaine partie de la nation qui considérerait le travail comme indigne et se complaisait dans des réjouissances frivoles, ensuite par goût de l'activité, ne concevait pas de bonheur sans travail.

Il faut ajouter qu'il voyait aussi dans le travail un moyen de libération, un moyen d'indépendance; le travail enrichit, et, à l'époque où il vivait, la richesse apportait la considération et dénouait les liens qui, dans la société, tenaient l'homme enfermé dans son triste destin. Il concevait donc la richesse en fonction de l'état des mœurs de son siècle, en fonction de l'importance qu'elle commençait alors à prendre et qui en faisait une rivale de la naissance, depuis que la bourgeoisie avait décidé de s'introduire au cœur de la vieille noblesse. Mais, surtout, le travail, il le considérait comme une raison d'être, comme un moyen de se rendre utile, et de se rendre utile à la nation tout entière. Le spectacle de l'Angleterre, une fois encore, lui montrait un exemple à suivre. Dans ce pays, on ne tenait pas le négoce pour une occupation dégradante, et comment serait dégradant ce qui apporte la liberté? Le comte d'Oxford ne rougissait pas d'avoir un cadet négociant, ou « *facteur* » comme il dit, à Alep. Le vicomte Townshend, ministre d'État, ne rougissait pas d'avoir un frère dans la Cité. C'est fort de cette heureuse découverte que Voltaire lui-même dédie sa tragédie de *Zaïre* à M. Falkener, marchand anglais. L'homme qui fait du commerce, et, par voie de conséquence, l'homme qui travaille, est un homme utile. Les petits-maîtres et les marquis de son pays, qui n'ont d'autre souci que de fréquenter les antichambres de Versailles, lui paraissent tellement insignifiants au regard

de ces gens actifs qui savent unir leur prospérité à celle du pays, qui ont conscience qu'en travaillant pour eux-mêmes ils travaillent pour leur pays. Voilà, semble dire Voltaire, un exemple d'intérêt bien compris. Sages ont été les Anglais de comprendre que ce n'est pas une guerre de conquêtes qui enrichit, mais, au contraire, la pratique d'un commerce paisible. Ils ont pu provoquer des guerres autrefois, mais l'esprit, à la longue, leur est venu. Ils n'en portent pas moins à travers le monde, en vendant du blé ou de beaux draps, le renom de leur île. Ainsi donc, pour Voltaire, le commerce c'est non seulement le résultat de la paix, mais c'est aussi un facteur d'indépendance et de paix.

Aujourd'hui, l'histoire se chargerait sans doute de lui infliger un pénible démenti. L'appât des richesses économiques paraît maintenant tout aussi dangereux que l'appât des territoires; qui plus est, ils se sont alliés, ils se sont rejoints, et les convoitises sont devenues aussi âpres et aussi inquiétantes. Certes on ne fait plus la guerre au nom de Dieu, mais on la fait au nom du prétendu bonheur de l'humanité, et, pas plus que Dieu autrefois, le bonheur universel n'y gagne. Une autre forme, d'autres « *slogans* » ont recouvert les appétits des hommes. Et, de ces appétits, sont issues de redoutables et vastes entreprises qui gouvernent le monde. Le goût du négoce et des richesses a engendré une caste nouvelle, que Voltaire n'avait pas prévue et qu'il condamnerait, s'il revenait parmi nous, au nom de cette liberté commune, de cette indépendance nationale et individuelle, et de cette paix bienfaisante qu'il a sincèrement aimées.

Il y aurait peut-être, aux yeux de certains, une sorte de naïveté à conclure sur les paroles d'espoir que Voltaire prononçait voici plus de deux siècles, puisqu'en ces deux siècles le monde semble avoir acquis peu de sagesse. Voltaire exprimait sa foi dans la nature humaine, il la croyait convertible et capable d'amendements. « *J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime* », s'écriait-il, en s'adressant à Pascal. Et, cependant, comme il a raison ! Il faut toujours et sans lassitude prendre le parti de l'humanité. Il faut toujours exalter dans l'homme ce qu'il a de meilleur, son cœur et sa raison, parce qu'au moment des épreuves, au moment où la nature de l'homme se dépouille et reparaît dans sa pure nudité, c'est toujours, en fin de compte, le cœur et la raison qui le dominant. Il n'est pas besoin de remonter haut dans l'histoire pour en recueillir les preuves les plus exaltantes. Et il faut aussi prendre le parti de l'humanité, parce que, malgré nos alternatives d'avance et de recul, l'humanité cependant fait son chemin et qu'il est naturel que, sur ce chemin, elle aille sans cesse, chaque jour, un peu plus loin encore.

FRANÇOIS TALVA.

Discours de réception de M. Maurice Genevoix à l'Académie française

M. Maurice Genevoix, ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de Joseph de Pesquidoux, y est venu prendre séance le jeudi 13 novembre, et y a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

L'apparat des séances où vous accueillez vos nouveaux élus, s'il a fait, de leur propre aveu, trembler des hommes bronzés au feu des assemblées, comment ne frapperait-il point d'une timidité anxieuse un romancier un peu sauvage, plus habitué aux solitudes campagnardes qu'aux fastes des solennités publiques ?

Si j'éprouve en cet instant cette crainte révérencielle, votre présence, qui me l'inspire, dans le même temps me vient en aide et m'en délivre. J'évoque tant d'accueils si amènes, si bienveillants, dont l'exquise courtoisie eût apaisé déjà l'inquiétude d'ambitionner trop ; dont l'amitié souvent illuminait comme à l'avance le souvenir que j'en devais garder. A ces rencontres je dois un autre enrichissement : certaines, qui se situèrent en des temps oppressants, devaient me mettre en présence d'hommes très simplement courageux, fermes dans leur âme et leur cœur, libres hier comme ils le demeureront — je l'ai vu et n'ai rien oublié — quelle que puisse être la circonstance. Auprès d'eux j'ai respiré mieux : c'est là vraiment un grand souvenir.

Messieurs, une tradition, qui n'est peut-être qu'une légende, vouerait les candidats qui espèrent obtenir vos suffrages à une sorte particulière de maladie. Ai-je été si atteint que je n'aie même pu mesurer l'acuité de la fièvre à laquelle j'aurais été en proie ? Je sais du moins que ma température n'a point changé depuis que vous m'avez fait le grand honneur de m'appeler auprès de vous. Pénétré de cet honneur, je continue de me sentir obligé envers chacun de vous, qui prééminiez à tant de titres et si divers, envers votre Compagnie, son rayonnement, ses traditions, sa continuité.

Aussi bien ai-je le sentiment que l'on n'entre ici jamais seul : il y a, je l'ai dit, les mains qui ont ouvert le seuil et dont la chaleur amicale ne fera point défaut demain. Il y a, soudain plus proches, mais d'autant plus exaltantes et vives, les admirations qui ont soutenu l'effort et, d'année en

année, guidé et comme porté l'œuvre qu'on ambitionnait de construire. Et il y a enfin — comment n'y pas songer en une heure si émouvante, et pourquoi se défendre contre cette houle du cœur — les familiers, les maîtres, les compagnons, ceux de l'enfance, de la jeunesse, ceux de la guerre faite en commun, ceux de la petite patrie. Et les proches, à qui la vie s'appuie...

Il en est qui sont là et que j'associe à ma joie. Il en est d'autres, lointains ou disparus, dont l'image se lève sous cette voûte, un peu tremblante devant le regard intérieur, mais si réelle, si vivante toujours ! La joie même retourne vers eux comme une offrande tendre et fidèle.

Messieurs, pour les hommes de mon âge, il est parmi ces disparus des ombres qui ont gardé et qui garderont à jamais le visage de la jeunesse. De tous ces jeunes morts de la guerre, notre jeunesse à nous, et notre âge mûr, ont été douloureusement privés. De tous : des condisciples pleins d'enthousiasme, avides de connaître, de servir, de se vouer, tout rayonnants déjà de promesses qui ne furent point tenues ; et des autres, tous les autres qui tombèrent à nos côtés, si vite fauchés, en de telles hécatombes qu'à peine souvent avions-nous eu le temps de reconnaître pour chacun d'eux ce qui était parmi les hommes son visage irremplaçable. Le capitaine de Pesquidoux, dans la Woëvre, sur les Hauts-de-Meuse, les a vus tomber comme nous.

Je ne l'ai point connu. Quelques lettres échangées seulement du coteau ligérien des Vernelles aux collines de l'Armagnac noir. Elles m'ont été précieuses par l'affabilité compréhensive qu'il voulait bien m'y exprimer, tout inclinée vers une sympathie qu'expliquent des goûts, des attachements et même des ferveurs communs. Mais l'heureuse fortune d'une rencontre ne m'a jamais été donnée. Je l'ai beaucoup regretté. Je le regrette plus encore au moment de parler de lui devant des hommes qui eurent le privilège d'approcher l'homme qu'il était. Est-ce donc de ma part présomptueuse illusion s'il me semble possible encore de ne point trahir mon objet, d'élever quand même ma voix pour tenter un instant de le faire présent parmi nous ? J'ai ses livres, qu'il nous a légués. Et avec eux des souvenirs qui réellement sont des rencontres. C'est ainsi que mon premier propos l'a fait surgir sur mon chemin.

Il a guidé des reconnaissances dans la Woëvre, des Jumelles d'Ornes à la hauteur de Combrès. Peut-être, fantassin montant de Belrupt aux E-parges, l'ai-je vu avec ses cavaliers «à l'abri d'une de ces hautes sapinières à l'aspect pyramidal qui escaladent là-bas les Côtes.» Peut-être, au carrefour de Mouilly, alors que la civière roulant m'emportait vers l'ambulance, cet officier au dolman bleu d'azur qui se pencha un moment sur moi, jeune gisant ensanglanté, et dont les yeux disaient la pitié d'ainé fraternel, peut-être était-ce lui encore. La dolman était couvert de fange, comme nos capotes de fantassins. Déjà cette guerre, âpre et boueuse, avait dépouillé son panache. Pour ce cavalier, ce Gascon, cela avait dû être dur.

«C'était un homme dru de muscles, énergique, infatigable, avec des traits mats, aquilins, animés d'yeux ardents gris-bleu qui regardaient en face... Au moral, instruit, lettré, lecteur impénitent d'Horace, et se piquant d'art, de musique surtout... Il avait souci d'élégance sans affectation. Il passait pour courtois avec les hommes quoique distant, et, bien que revenu des choses de la chair, sinon du cœur, pour galant avec les femmes... D'avoir traversé tant de pays, abordé tant de peuples jaloux ou hostiles, il portait au coin de terre où il était né, où il mourrait, où tous les siens se succédaient, un amour passionné comme pour une créature. A l'époque des grands travaux, quand les heures sont trop courtes pour vaquer aux soins du domaine, il ne s'accordait ni retard ni repos, il ne se délassait qu'un moment, le soir, avec son violon que l'on entendait frémir dans l'ombre...»

Ainsi, au seuil de son *Livre de raison*, Joseph de Pesquidoux campet-il la figure d'un arrière-grand-parent, d'un cadet de Gascogne, voltigeur de Napoléon, revenu dans son âge mûr à la vieille maison paternelle pour y prendre «son dernier billet de logement». Mais comment ne pas reconnaître, sous les traits de ce Jean de Heugarolles, le descendant qui un siècle plus tard devait reprendre à son dernier feuillet le *Livre de raison* interrompu? Jusqu'au physique, la ressemblance saisit. Cette vigueur des muscles, cette matité du visage aquilin, cette franchise du regard, ce souci d'une élégance dépouillée d'affectation, cet amour passionné de la terre, cette ardeur laborieuse qui ne souffre point de retard, tout cela est bien de lui; comme ce goût de lecture qui s'attache aux humanités, à la grâce, à la force, à la précision classiques. Au lieu d'Horace ou en même temps que lui, dites Homère, Tite-Live et Tacite; dites Bossuet, Chateaubriand, Lamartine; et le trait aussitôt porte vie, laisse imaginer le lecteur, à un siècle d'intervalle, non plus fumant de buée au retour de la chasse, sous le manteau de la cheminée, tandis que les poussins premiers-nés de l'année, ravis par la chaleur des flammes, se blottissent sur ses genoux «en pépiant doucement de plaisir», mais dans le coin du paisible cabinet de travail, au bout de la maison où nul bruit ne parvient, «où rien d'insolite ne pénètre», sous les

toiles dévotieusement choisies, le Corot, le Géricault, le Philippe de Champaigne, où la flambée de l'âtre encore fait courir de brusques lueurs au pétitement d'un feu de bois d'aulne à flamme bleue. Et ce violon qui frémit dans l'ombre! Ainsi des pages du *Livre de raison* «repris après plus de cent ans», pages sérieuses, attentives, où se marque le constant souci de recueillir et de transmettre, un chant soudain s'élève et frémit, chargé d'âme, chaleureux et pur...

Jalonner le chemin parcouru «pour indiquer le sens de la marche depuis l'origine, pour inculquer l'instinct de prévoyance et l'idée de suite, aiguiller la race vers l'avenir», voilà le but commun de l'aïeul et de l'arrière-neveu. «En ajoutant des feuillets au livre de Jean de Heugarolles, écrit Joseph de Pesquidoux, je n'ai d'autre ambition que de poursuivre et de planter un jalon.»

Il est né en Bourgogne, à Savigny-lès-Beaune, trente et un ans avant la fin du dernier siècle. Bourguignon par sa mère, née Beuverand de la Loyère. Gascon du côté paternel, fils de deux terroirs porte-ceps, c'est l'hérédité gasconne qui va prédominer en lui. C'est naturel: toutes ses enfances furent d'Armagnac. Après Condé (mais était-ce bien Condé?), il présentera les armes au royal Clos Vougeot. Mais on sent qu'au fond de lui il préférera toujours la folle-blanche, le pique-poult, ce pique-lèvres qui «émoustille la bouche» et dont l'âme distillée se mue en l'or de l'Armagnac, «rosée ardente, sucre et flamme à la fois».

Ces enfances il les a dites lui-même, toutes campagnardes, libres sous le ciel libre, avec pour compagnons les fils des métayers voisins et des artisans de village. Quel enfant des provinces n'a comme lui trotté en sabots vers l'école, passé la haie, pêché des grenouilles dans les joncs, taillé des «canons» de sureau? C'était un enfant comme les autres, sociable, plein d'ardeur à vivre, offert au monde de toutes parts. Il a monté à cru, dans les enclos, les bidets des métairies. Avec ses camarades, à l'instar des écarteurs fameux, il a feinté devant les charges des béliers. Quels chocs! Quelles chutes! Quelle fougue rieuse et vaillante! Mais il était déjà aussi épris de solitude et de rêve. Dans le grand parc familial, «comme la fleur, l'oiseau, la bête, il s'enivre de lumière et d'air... Il y suit les allées, attentif au bruit des feuilles et des ailes. Il attend le renouveau où ses plaisirs se multiplient avec le pullulement de la vie.» Il dit encore, et nous l'en croyons: «Je n'ai jamais jeté un caillou à un oiseau, jamais capturé un papillon pour le piquer, tué, au fond d'une boîte», jamais brisé la tige d'une fleur. L'oiseau, il le regarde tresser les brindilles de son nid. Le papillon, il le contemple, posé, les ailes battantes, sur un calice. Ainsi vit-il, comme eux, dans l'ivresse: les oiseaux ivres d'amour, les papillons de suc, et lui «d'azur et de rayons, de couleurs et d'arômes». «Je restais en extase, dit-il, devant le sourire de la nature. Ce ravissement ne m'a point quitté.»

C'est vrai. Il est de ces privilégiés qui gardent en eux toute leur vie l'avidité et la fraîcheur en-

fantines. Jamais, je crois, si l'on désire accéder plus intimement à la connaissance d'un artiste, si je puis dire effleurer son âme, on ne s'attachera trop à la vie de ses premières années, à l'atmosphère qui les baigna, aux impressions qui les marquèrent d'une empreinte ineffaçable. Je ne sais plus lequel a dit qu'à douze ans tout était joué. Delacroix, déjà presque un vieillard, a noté dans son *Journal*: «J'éprouve toujours cet appétit de la nature, cette fraîcheur d'impressions qui n'est ordinaire que dans la jeunesse. Je crois que la plupart des hommes ne la connaissent pas. Ils disent: «Voilà du beau temps, voilà de grands arbres», mais tout cela ne les pénètre pas d'un contentement particulier, qui est une *poésie en actions*». Une poésie en action: ce sont les mots mêmes qui conviennent, d'une pertinence ici admirable. Mais comment s'étonner qu'un grand artiste, d'avance et comme dans l'absolu, en définisse ainsi un autre? Ce sont de ces mots-là, Messieurs, qui rendent vains les gloses et les discours, ceux-ci fussent-ils académiques.

La nature donc, le ciel et les arbres, et les bêtes. Mais aussi et non moins les hommes. Au foyer familial, un père lettré, longtemps critique d'art à l'Union de Laurentie, lié à Veuillot, à Lasserre de Monzie. Une mère, grande dame, qui se pare d'un élégant brin de plume. D'une ascendance apparentée au président Jeannin, à la marquise de Sévigné, à Bossuet, elle publiera sous un pseudonyme des essais, des nouvelles, deux romans. Mais qui saura ce que pèsent ces prestiges dans le secret d'une âme d'enfant? Plus tard peut-être, quand l'heure sera venue... A cet âge elle s'imprègne d'autre chose, d'une ambiance, d'un air respiré.

Ambiance aimable, air vif et léger... En ces temps que le recul des ans et tant de remous traversés font paraître faciles et heureux, «les châtelains d'Armagnac ne regardaient pas à leur fortune. Ils vivaient avec une insouciance joyeuse.» L'abondance était telle, la sécurité si parfaite qu'on pouvait croire et qu'on croyait «à la pérennité de cet âge d'or». Chacun avait sa meute, des chiens bleus de Gascogne, et les femmes, «de leurs belles mains, allaient flatter toutes ces têtes hurlantes qui aidaient à dévorer l'héritage.» Plus coûteusement encore on élevait des chevaux, d'aucuns «toute une cavalerie». Et surtout, surtout, on mangeait. Que l'on mangeait! Et comme l'on mangeait! Que de venaisons, de croustades, de bouillis, de rôtis, que de chair! Pas même la fraîcheur d'un légume, la douceur fondante d'un fruit. Jusqu'aux gâteaux, aux pâtés plutôt de blanc-manger, «aussi lourds à la main que la chair elle-même où la fourchette se fichait comme un pieu!» On croirait lire quelque chronique du XVI^{ème} siècle, un menu de Noël du Fail, une galimafrée de Pantagruel, quand Rabelais se souvient d'Homère. Parmi le domestique, un serviteur à part, chasseur et pêcheur à la fois, était chargé d'approvisionner la maison en cailles, en bécasses, en palombes, en barbeaux, anguilles et brochets. Il vivait seul, dans un local encombré de pièges, de cages, de filets et d'appeaux. Les volières pleines, les viviers garnis, on les vidait au long des jours.

Sur toute chose on voulait faire figure. C'est un pays — j'en crois toujours mon auteur — où l'on aime «à être vu de loin», où les pigeonniers montent tout seuls. A pareil train on s'émerveille qu'il fallut, comme il arriva aux d'Arblade, deux générations pleines pour effondrer le patrimoine. «Ils sont morts, dit-on alentour, d'une indigestion de panache.» Décidément, nous sommes bien en Gascogne, sur un terroir où la race est fine, élégante, amie du rire et du sourire. Elle est «avenante», elle est «jolie». Elle garde «l'empreinte sarrasine» dans l'arc du profil, dans le pied mince et cambré des femmes. Le soleil ici sent l'Espagne. Le goût de l'air est plus capiteux, le bleu du ciel plus profond, l'horizon plus lointain et plus transparent qu'ailleurs. Les vallonnements, où luisent des eaux vives, «sont assez amples pour réjouir le regard, pas assez rudes pour fatiguer le pas.» L'hiver ne dure que deux mois, si tant est que ce soit un hiver. On n'y voit «jamais d'herbe morte sans couleur»; le froid n'y est «qu'une fraîcheur vive». Que d'aventure la neige tombe, notre Gascon de s'écrier: «Ce temps déshonore le pays!» C'est un autre, mais presque le même, ce paysan qui s'expatrie en Côte-d'Ivoire pour sauver le bien en péril. Il débarque, il aborde le chef d'une exploitation forestière. «Avez-vous une recommandation? — Aucune, Monsieur. Je pensais qu'il suffisait d'être Gascon.» Et Pesquidoux, à ce trait qu'il relate, ne se tient plus d'une joie complice: «Admirable Peyrot! Moi, je vous aurais pris rien que pour ce mot.»

Le bel et doux pays! Et les aimables gens! Ils bordent leurs chemins d'aubépine, mais ils prendront soin de la mélanger, rose et blanche, afin qu'à la prime saison ces tendres couleurs alternées fassent «frais et joli aux yeux». Ils ne manquent point aux fêtes de mettre la nappe blanche à la table. Ainsi qu'au XVI^{ème} siècle encore ils sont tout près de leurs châtelains. Comme eux ils possèdent leur vivier contre le mur de leur maison. Comme eux ils présentent un beau cheval «presque autant» qu'une jolie femme. Ils ont du trait, de l'esprit, de la langue. Et «par les champs, le long des routes, au travail, au repos, pour les autres, pour soi, dans la joie, la douleur, l'angoisse ou l'espérance», ils chantent. Ils ne deviennent silencieux que quand la passion les étreint, l'amour, le jeu, le billard de quilles, la pelote basque ou la course de vaches landaises. Les belles enfances, en vérité, pour un petit garçon sensible, avide de «faire courir l'œil», d'emplir sa mémoire et son cœur d'images, de voix, de rumeurs et d'échos!

Mais déjà des impressions plus graves, moins édeniques et patriarcales, l'entourent, le pressent et l'émeuvent. Il n'en ressent point, j'imagine, le caractère bouleversant ou tragique. Mais une angoisse les accompagne, vague et forte, qui s'insinue en lui et demeure. Il a entendu son père, un soir, annoncer d'une voix sombre à la table familiale que «la bête» était dans le pays. La bête, c'était le phylloxera. Il a vu les «cercles de mort» s'élargir par le vignoble, les ceps se flétrir et mourir, les puissantes souches noires, sque-

lettiques, arrachées par tombereaux que l'on rentrait le soir venu, dans l'ombre: et les vieux paysans devant ces tombereaux entraînés au pas lent des bœufs se découvraient comme au passage d'un convoi. Au fond de la maison silencieuse il a écouté, la nuit, les pas du père allant et venant dans sa chambre, plus pressés quand l'assaut des soucis se faisait plus harcelant, plus calmes quand ils faisaient trêve.

Et il a vu la fin d'un âge, d'un très long âge, la machine remplaçant les bras, la méfiance hostile des ruraux devant les mécaniques inconnues, les faucheurs en cercle autour du père qui se détachait, à cheval, «sur un vieux châtaignier tout tassé». Silencieux et fermés ils l'écoutaient, leurs grandes lances flamboyant sur leur épaule. Alors cette vision rappelle à l'enfant imaginatif le souvenir des *Faucheurs de la mort*: «toute la Pologne», avec ses faux brandies, lui apparaît dans un éclair. Mais plus tard l'homme mûr, méditatif, se souviendra différemment pour réfléchir et pour comprendre. Ainsi, le temps venu, trouvera-t-il dans son propre passé tout un trésor de références vivantes, aptes non seulement à nourrir et animer le rêve, mais encore et surtout cette méditation active, vigilante, qui s'inspire de la tradition pour innover et maintenir à la fois.

Il y a onze ans et il s'en va vers le collège des pères dominicains, à Arcachon. Il laisse le pays pour la première fois. Il ne connaît que lui. C'est son premier voyage odysseïen, celui qui longtemps à l'avance prélude déjà au retour et à la sagesse d'Ulysse. Il emporte tout avec soi: la longue maison de briques roses, le pigeonnier cerné de vols, le parc et le croissant des bois qui embrassent l'étang mystérieux, les chênes sombres dans l'ardente lumière, — les vieux chênes de l'Armagnac noir, — les clochers sur les quatre horizons, leurs voix tintantes dont chacune a son âme, et le plus haut de tous, élevant sa tour de briques octogonale sur un bandeau blanc fleuroné, celui du Houga d'Armagnac, «que voient tous ceux qui n'y sont pas». Mais les charmes d'un monde inconnu, du vaste monde, le sollicitent, l'envoûtent de leurs magies. Du faite de la dune, enveloppé par le vent de la crête, il regarde les houles qui s'enflent et s'écroutent sur la côte retentissante. Muet, perdu dans ce fracas, il contemple «la mer ruée sur la plage déserte, on ne savait comment contenue.» Il s'enchant, au retour, du spectacle de la ville déployée sous le soleil du soir comme au long d'une autre Corne d'Or, abandonnée à l'embrasement de l'astre. Ces mirages, avoue-t-il, le suivront jusqu'au bout: l'immensité des plages qu'il retrouve sur la lande pluvieuse, et le bruit de la mer qu'il entend dans ses pins parasols. «Les images, les sons s'appellent et s'élargissent les uns les autres.»

Romantisme? Assurément. Plus hugolien d'ailleurs que bandelairien. Mais ces transports, ces effusions de l'âme eussent manqué à sa jeunesse. L'âme des jeunes de ce temps-là n'y a pas amolli sa trempe.

Et c'est ensuite Paris, où son père a voulu qu'il vécût quelque temps. Paris qui le fascine, qui l'éblouit. Ses jardins, on pouvait s'y attendre, ses fontaines, ses ciels exquisement nuancés; mais aussi ses musées, ses théâtres. Il ne peut plus faire taire en lui des cris d'Oedipe-Roi se lamentant, les yeux crevés et roulant de marche en marche dans une ombre sanglante. Un peu plus tard il retrouvera Paris. Il entendra de nouveau la grande lamentation tragique. La scène même l'attirera de son miroitement tentateur, si puissant sur les jeunes ambitions qui ne souffrent que le génie: une *Salomé*, un *Ramsès*, une suite à *Athalie*, *Joas* ou *le Sang fatal*... Mais ni cette griserie, ni les feux éclatants de la rampe, ni la voix de Max et les roulements de son tonnerre ne sauraient tant faire qu'il demeure. Ni la bienveillante sympathie du bon Coppée, préfaçant ses *Premiers Vers*. Ni les succès mondains que Paris prodigue à ce jeune cavalier mince et délié comme une anguille, «capable de passer comme elle à travers une touffe de joncs», à cet irrésistible escrimeur qui tire à l'épée comme d'Artagnan et dont les feuilles sportives célèbrent les élégantes victoires sur les chevronnés du plastron.

C'est que déjà un autre appel l'avait touché, moins étincelant et sonore, mais plus fort dans sa douceur secrète, dans sa tranquille et silencieuse insistance. Une première fois il est revenu au pays. Il est conscrit, cavalier de deuxième classe. Cette fois aussi des prestiges le tenteront. Il songera à Saumur, au Cadre noir. Comme au sortir du Théâtre-Français il ne pourra faire taire en lui la sonnerie du trompette Bonnefemme, martiale, éclatante et perlée; ni éteindre la vision splendide dans le ravonnement matinal d'un officier sanglé dans un dolman de drap satiné, chatoyant «comme un arc-en-ciel attardé», chevauchant une bête tout en lignes, de la plus belle couleur de robe d'animal, alezan doré, toute frissonnante de reflets et de moires à l'allure du galop rassemblé. «Deux fois, dit-il, j'ai failli m'en aller. En mon adolescence, à Paris; en ma verte jeunesse, au régiment.» Quinquagénaire lorsqu'il écrit ce mot: m'en aller, il pense: trahir. Mais la fougue de la vingtième année ne formule pas encore avec cette rigueur lucide les leçons mêmes qu'elle reçoit. Toute proche encore de l'enfance, perméable et ductile jusqu'en ses plus roides élans, elle subit tout entière, sans contrôle, sans marchandage, avec une générosité magnifique. Elle s'est donnée, et elle ne le sait pas encore. Elle est toute prise, et d'autres rêves l'entraînent cependant. Mais c'est fait, elle est prise, elle s'est vouée. Vingt ans, c'est l'âge des oblations.

Songez seulement, Messieurs, que le cavalier de Pesquidoux a été incorporé à Auch, en Armagnac. Quand il arrive c'est l'été de la Saint-Martin. Jamais le ciel n'est plus limpide. L'horizon plus profond: Dès ce premier soir, il le sent, il a repris pied sur son sol, sur sa terre, dans le coin du monde où il a commencé de respirer. Accoudé à la fenêtre de sa chambrière il regarde ce quartier, ces cours, ces bâtiments à triple étage élevés sur les écuries, le cercle des collines qui se massent sur l'horizon. Et tandis que descend

une nuit où la lune pleine s'avance rayonnante, il sent que cette nature «inerte et vive» veut l'envelopper et le garder, «comme un enclos paternel se referme sur le fils revenu.» Connaissions à ce trait, avec lui, la puissance de cette terre maternelle sur son fils un moment prodigue, si souverainement assurée de reconnaître sa fibre et son sang qu'elle délègue comme intercesseurs les bâtiments d'un quartier militaire!

Je le dis sans ironie. Mes propres souvenirs me persuadent que la discipline des casernes était légère au jeune soldat qui, comme le fit celui-là, servait «avec alacrité»: pas plus lourde que le poids du sac à la robustesse de ses épaules. Le collègue des pères ou le lycéen d'Etat n'étaient pas tellement loin de lui qu'il ne pût utilement comparer. Chaque jour on pouvait être à soi, pour des loisirs exaltants que personne ne dirigeait: maître de soi, des pas, des rêves, des lectures, des rencontres, des promenades solitaires, des audaces, des imprudences même. A l'est d'Auch, sur la rive opposée du Gers, s'élève une colline pierreuse, érodée par le vent et la pluie, brûlée, roussie par le soleil. Sur cette colline le maréchal des logis de Pesquidoux a loué une petite maison, «quatre murs blancs sous tuiles rouges». Une étable s'y adosse, où il lâche son cheval Chalumeau. Et là, tantôt avec des camarades, tantôt seul, il passe des heures «sans but aucun, pour se donner de l'air, être à soi, muses», jouir de l'instant «dans cette insouciance du temps qui fuit particulière aux jeunes gens.» Du temps perdu? Je m'assure qu'il n'en est rien. Qu'il s'enivre de lectures, qu'il «s'abîme», comme il le dit, dans le lyrisme des grands romantiques, ou suive des yeux un aigle noir des Pyrénées qui chancelant à l'atteinte du plomb se raidit pour reprendre l'essor, monter à grandes ailes vers le ciel, monter encore vers la lumière pour guérir ou pour mourir, ces heures «perdues» se retrouveront toutes. Il s'est trompé quand il a cru, pensif, «tourner cette page de sa vie».

En 1900 son père meurt. Il a deux sœurs, toutes deux mariées. Seul fils responsable du patrimoine héréditaire, il quitte Paris, revient à la longue maison rose où les siens vivent depuis plus de deux siècles, près de ce Houga d'Armagnac dont ses aïeux furent onze fois consuls. Il ne les quitte plus jamais.

Sans regrets? Comment le croirions-nous? Il dit seulement en son automne: «Deux fois j'ai failli m'en aller.» C'est un homme qui n'élève plus la voix, moins encore lorsqu'il s'agit de lui. Cette réserve, cette dignité chez les hommes de cette sorte s'appellent quelquefois fierté, quelquefois aussi stoïcisme. «J'ai failli m'en aller...» Et la voix a frémi un peu. Il dit encore, comme impersonnellement: «On ne s'attache bien que si l'on quitte quelque chose.» Mais le même frémissement a passé. Quelque chose: une vie brillante, les premiers succès prometteurs dont s'exalte et s'irise l'espoir, un élan qui soulève les jeunes puissances de la vie et qu'il faut refréner, mater en soi courageusement en attendant le

temps, — lointain encore et peut-être incertain, — où la résignation difficile sera devenue consentement, harmonie; où l'on trouvera dans cette harmonie une exaltation différée, plus sévère et plus grise sans doute, mais plus profonde, plus stable et qui, d'accord enfin avec l'exemple des vivants et le souvenir des morts, assurera l'être dans son destin et dans sa paix.

Il y a aux derniers feuillets de *la Harde* une page qui m'apparaît révélatrice. Elle n'a point le ton de la confiance, si l'on entend par là un son de voix comme chuchoté de près, avec des inflexions calculées dont l'abandon même est une feinte. Mais elle est si pleine de mémoire que l'émotion en sourd de toutes parts. Cette page, on la pourrait intituler celle des trois vocations. Trois enfants, dont le premier a l'instinct de la terre: et le parc, aux vacances, lui devient un champ d'expériences; il y compare la richesse et la saveur des sucres, observe la densité de l'herbe, le jet de l'arbre dans la futaie. Le second veut être soldat colonial pour pacifier, baur, fertiliser, soigner les corps, gagner les coeurs. Et le dernier enfin, «subjugué par l'image et le mot», s'y égare en rythmant ses songes. Trois enfants? Ou le même enfant? Réverie attendrie sur les fils grandissants? Ou retour sur son propre passé? C'est tout cela, soulevé et confondu dans la même vague du souvenir. Quel homme mûr en effet, de son adolescence, ne sentira au fond de lui se ranimer obscurément ce frémissement de sève folle, cette surabondance bourgeonnante où aspirent à se réaliser tant de virtualités dont la confusion même exalte encore, s'il se peut, la force? Celui-là connaîtra le bonheur de répondre au triple appel. Mais au temps où nous sommes peut-être ne sait-il pas encore que le sacrifice qu'il consent, bien loin de le mutiler, tout au contraire va le rendre à lui-même, à la plénitude de lui-même, à ses trois vocations confondues.

Pendant plus de dix ans c'est la première qui commandera. Il sera un chef de terre avec une conscience scrupuleuse, une assiduité exemplaire. Marié avec sa cousine, fille du diplomate d'Acher de Montgascon, il voit auprès de lui leurs enfants naître et grandir. Il plante des ceps, choisit les greffes, les hybrides, reconstruit opiniâtrement le vignoble ravagé. Qu'il s'agisse des assolements, du choix judicieux des espèces, de la sélection des races, il observe, réfléchit et décide. Déjà il peut avoir le sentiment de mener une vie juste et belle près d'une compagne qui partage ses soucis et ses joies, entouré de beaux enfants, parmi des paysans qu'il connaît depuis toujours: une vie pleine, utile, qui s'insère dans une lignée, qui dépend et qui engage.

Il ne quitte que rarement Pesquidoux. On le voit en 1907 aux fêtes félibréennes d'Eauze. A l'Institut catholique de Toulouse il entretient son auditoire de Musset, dilection de sa jeunesse. Il envoie quelques vers, de loin en loin, à *l'Ame latine*. Mais parfois, le soir venu, après une journée laborieuse il écrit pour lui-même dans le silence de la maison endormie.

En 1912 il est à Arcachon. Son fils aîné y poursuit ses études dans le même collège des pères dominicains où lui-même a fait ses classes. Un ami est venu l'y voir. Il est entré dans le bureau momentanément vide. Quelques feuilles manuscrites restent éparpillées sur la table. Il y jette distraitement les yeux, s'étonne, lit avec une attention accrue. Et comme de Pesquidoux apparaît, il s'enquiert, il insiste, il presse. Il veut emporter ces feuillets, les faire lire, forcer affectueusement cette retraite et ce silence. En pareil cas on parle d'heureuse fortune, de hasard providentiel. Je n'en crois rien, si l'on ne m'accorde que ces hasards surgissent toujours pour peu que l'homme dont ils recourent la route ait vraiment quelque chose à dire, ils portent un nom, un visage. Le hasard, cette fois-là, s'appelait Calary de Lamazière. C'est lui qui introduit Joseph de Pesquidoux à l'*Opinion* de Maurice Colrat.

La conjonction était heureuse. On peut être directeur de revue, ministre et revendiquer à bon droit la qualité de vieux paysan. Ce lettré, ce terrien du Lot devait tout de suite mettre à son juste rang le grand écrivain d'Armagnac. Dès la semaine qui suivit leur rencontre une première chronique magistrale paraissait à l'*Opinion*. C'était cette *Course landaise* où Marin l'écarteur affronte la vache Caracola. Vers le même temps je voyais l'un et l'autre aux arènes bordelaises de la Benatte: ainsi puis-je témoigner de la justesse d'accent, de la force émouvante de ces pages par ailleurs si brillantes. Les envois se suivront, de la même pulpe succulente, jusqu'en 1914. La dernière chronique porte la date du 18 juillet. Quinze jours plus tard Joseph de Pesquidoux, âgé de quarante-cinq ans, père de cinq enfants, partait au feu à la tête d'un escadron.

C'était la vocation du soldat, une autre façon de servir, de conduire et d'entraîner. Le même peuple l'entoure, qu'il connaît et qu'il aime. Du chef de terre à l'officier de troupe le passage s'est fait comme de lui-même. L'un a préparé l'autre. Il n'y a point métamorphose; seulement la même conscience, la même simplicité exemplaires. Deux fois cité, meurtri d'infirmités dont il souffrira toute sa vie, le même tocsin qui lui a fait prendre les armes le rend aux besognes de la paix. Il retrouve son pays et sa terre. Mais cette fois l'épreuve traversée prêterait à ce retour un caractère poignant, qui atteint et bouleverse l'être dans son tréfonds le plus secret. Écoutons-le, Messieurs, célébrer ces retrouvailles: cette terre, quittée «sans savoir si je la reverrais jamais, je la possède de nouveau. Je l'ai humée, respirée, bue bien longtemps avant de l'atteindre... Et nous sommes réunis. Et j'ai rompu son pain, savouré son vin, empli mes poumons de son air et refait d'elle et par elle ma chair, mon cœur et mon souffle. Et comme je l'embrasse vivant, à présent elle m'enveloppera mort.»

Quel frémissement profond, cette fois! Quel recueillement dans la ferveur et dans la joie! Pareil au voyageur du beau récit qu'il intitule *le Goût du pays*, il a été «chanté d'images». Com-

me lui, il a connu ces bouleversants rappels de la mémoire, «à la frontière, au feu...» Il le dit; et pour moi, de nouveau, c'est vraiment l'une de ces rencontres où il me semble rejoindre l'homme. S'il n'a plus besoin désormais «de changer d'alentour pour trouver des magies», c'est qu'il a fait un très lointain voyage, entraîné par l'un de ces départs où le vivant qui se retourne, une dernière fois, emporte dans ses yeux les mêmes visions que l'homme qui meurt.

Permettez-moi ici, Messieurs, d'évoquer un souvenir personnel. Non pour ce qu'il aurait de singulier; tout au contraire parce qu'il est commun à des milliers de survivants. Un soir de 1915, sur la colline des Eparges, après quatre jours et quatre nuits d'un bombardement impitoyable, un obus de rupture énorme, éclatant sur le paradoss de la tranchée, avait tué ou blessé mes derniers hommes autour de moi. Je revois tout, j'y suis encore. Gémissant ou hurlant, les blessés étaient descendus. Le soir tombait. Une pluie opiniâtre et glacée diluait la glaise, faisait glisser contre mes reins la paroi visqueuse et molle à laquelle je m'appuyais. Dans la dernière clarté du jour, terne et lugubre, une flaque d'eau luisait vaguement entre mes jambes, verdie par l'ypérite et frissonnant aux éclatements qui continuaient de tonner sur nous. Deux hommes, deux morts, abandonnés, pesaient contre mes deux flancs: l'un presque coupé en deux, dont le sang achevait de couler avec un gouttellement de source; l'autre, indemne en apparence, mais tué par le souffle de l'explosion, très pâle, un filet de sang aux narines. Brûlé moi-même par le même souffle, un moment privé de sens, j'avais dû secouer sur la boue une langue, un fragment de trachée qui s'étaient plaqués sur ma main. Je regardais frissonner cette flaque verte, s'allumer de luisants blafards les éclats d'acier vif qui jonchaient de toutes parts la tranchée. Une heure auparavant, j'avais appris la mort de mon compagnon d'armes le plus cher, tué près de moi, comme dans un autre monde, au fond d'un entonnoir de mine. Contre ces morts de nos frères d'armes, nous avions dû nous durcir le cœur. Trop offerts à ces chocs renouvelés, nous n'y aurions point tenu. Mais ce soir-là je ne m'étais point défendu. J'avais aimé, j'aimais ce garçon. Je me laissais songer à sa mort et j'avais simplement de la peine. Il était Orléanais comme moi, des lièvres de la forêt et des lentes plaines de la Beauce. Est-ce à cause de cela? Je n'avais rien appelé, rien provoqué. Mais je vis... est-ce voir qu'il faut dire? L'instant d'avant, il n'y avait rien, que l'horreur. Et maintenant c'était là, sur moi, en moi, né de moi ou venant à moi, m'enveloppant et me ravissant: l'immense plaine blonde sous un soleil couchant d'été, avec ses rangs de javelles alignées; les deux tours de Sainte-Croix d'Orléans se haussant sur un ciel de lumière, d'un bleu merveilleusement frais et pur, avec ce rien de voilé, de fluide qui doit monter du grand fleuve proche; et entre elles ces vols de corneilles qui tournent sur nos cathédrales. Je les suivais des yeux; elles tournaient, avec ces croisements rauques et doux qui semblent tomber de si haut sur les toits d'une ville de province... Et moins encore: un chuchotement léger,

léger, deux feuilles d'osiers, de *verdiaux* de Loire bougeant au vent de la vallée, s'entrefrôlant l'une l'autre au gré de cette brise voyageuse... Comme je les écoutais! Comme je les entendais, vivantes; elles seules, petites, à la mesure du monde, dans le fracas monstrueux des obus! Quand j'ai revu la Beauce et les tours de Sainte-Croix, et les touffes argentées des *verdiaux* penchées sur les courants de Loire, les aurais-je ainsi reconnues si, un soir de là-bas, «au feu», comme dit Joseph de Pesquidoux, leur âme ne m'avait pas visité?

S'il a eu naguère à choisir, désormais ce n'est plus la peine. Il a compris, avec sa chair même. Il résidera, il affermira ses racines. Paysan, il fit siens les mots du paysan: «La terre est jalouse. Elle ne pardonne pas.» Écoutons-le, comme parlant pour lui-même: «Elle réclame l'attention, la surveillance, les soins continus, une sorte de tendresse qui ne souffre ni tiédeur ni absence.» Et il conclut: «C'est une union à vie; aussi douce à ceux qui la contractent avec leur cœur que pesante à ceux qui ne font que la subir.» Cette union, il la contracte avec son cœur. Il en est à ce point où l'amour ne distingue plus ce qu'il reçoit de ce qu'il donne. Si la terre est jalouse, si elle ne pardonne pas, elle est fidèle, elle ne trompe pas. Pour s'être voué d'abord à elle, Joseph de Pesquidoux reçoit d'elle l'inspiration. Il pourra désormais, sans choisir, «subjugué par l'image et le mot», s'y appuyer pour rythmer ses songes.

C'en est fini, une fois pour toutes, des hésitations, des regrets; comme des tentatives incertaines où tâtonne et se cherche encore le besoin de s'exprimer. Fini aussi des contagions nées des voisinages fortuits du brouhaha des succès faciles, d'une actualité versatile qui risque de tromper l'ardeur, de fourvoyer le courage et l'effort. Ce Gascon s'engasconne à jamais. Si d'aventure il «fait une fugue», il s'en accuse en souriant de soi, il plaide la circonstance atténuante: il n'a point dépassé la Bigorre, qui est le point où la Gascogne s'adosse aux montagnes Pyrénées. Il est à soi, pleinement à soi. C'est la chose la plus difficile du monde, à en croire cet autre Gascon, Montaigne, qui savait ce dont il parlait. Ainsi s'exprimera-t-il pleinement, en harmonie avec lui-même, dans sa sensibilité, sa pensée, sa richesse authentique et loyale. Et ce seront ces livres denses, les deux *Chez nous*, *Sur la glèbe*, les trois volumes du *Livre de raison*, *la Harde*, cœur de son oeuvre, serré de fibre comme le cœur d'un chêne d'Armagnac.

Paris, qui est si bon juge, si fin et si généreux, qui n'est jamais tout à fait dupe de ses propres engouements, Paris ne s'y est pas trompé. Il le loue, l'accueille et l'honore. *La Revue des Deux Mondes*, *la Revue universelle*, *la Revue de France*, *le Temps*, *l'Époque* s'honorent de sa collaboration régulière. Bientôt vous l'appellerez à vous... Comble de chance ou prodige d'équité, il est prophète en son pays. Cela n'est point si commun. Lorsque le sociologue Tarde fut appelé au Collège de France, élu membre de l'Institut, on conte que le bruit en parvint jusqu'en sa pro-

vince natale. On conte aussi que les notables s'étonnèrent. Et l'un d'eux, vénérable, traduisant cet étonnement, se serait alors écrié: «Le petit Tarde, membre de l'Institut? Voyons, voyons, ce n'est pas possible... Je l'ai très bien connu quand il était juge d'instruction à Sarlat.» Pour Joseph de Pesquidoux, rien de tel. D'Agen à Dax, de Bordeaux à Toulouse, on le convie, on lui fait fête. Toute la Gascogne s'est reconnue en lui.

Tenterai-je à présent, Messieurs, un commentaire, une manière d'exégèse de son oeuvre? En parlant de sa vie, par avance j'ai parlé de ses livres. Ce qu'il y fait vivre en effet, c'est ce qu'il a vécu lui-même, depuis sa petite enfance, plus lointainement encore, dans les profondeurs d'un temps que lui livre la tradition. Vous y trouverez la longue et belle histoire de la paysannerie française. Sur la moisson à la faucille, le battage au est vrai qu'il a pu connaître des mœurs et des formes de vie plus proches des moissonneurs de Booz que des usines à blé du Middle-West américain. Sur la moisson à la faucille, le battage au fléau, le vannage du grain dans le vent, il a écrit des pages chantantes où palpitent dans leur vérité la peine et la joie de l'homme. Il est admirablement informé. S'il en était besoin, il me rappellerait à cette heure la duperie des interprétations téméraires, des systématisations trop faciles dont la désinvolture affecte une gravité gourmée. Il me soufflerait à l'oreille qu'il y a un batelage de la culture.

André Bellessort, ce grand lettré, cet homme de culture forte et discrète, disait, l'accueillant ici même: «Qu'est-ce que la tradition? Ce que j'aime dans le passé. La tradition, que chacun de nous invoque, n'est souvent qu'un choix individuel.» Sage et salutaire remarque! Plus pertinente et opportune encore de s'appliquer à un artiste. Assurément, Joseph de Pesquidoux a dit d'abord ce qu'il aimait; ou mieux, ce qu'il préférerait: choses et gens. Son art, dans ce qu'il a justement de personnel, est un choix attentif et constant. Mais le dire, c'est dire un truisme. D'aucuns, surpris de ne point retrouver dans ses livres l'âpreté, la brutalité, la rapacité paysannes dont ils avaient puisé l'image chez des informateurs moins sûrs, ont parlé de convention, de parti pris. Un parti pris? S'en défend-il seulement? Il le revendique, au contraire. Aussi bien que quiconque il sait l'égoïsme des ruraux, leur main fermée à la misère, leur dureté trop habituelle à l'égard des bouches inutiles. Il a fait allusion à des drames «brefs et sauvages, au fond d'une grange, sans écho dans ces terres reculées.» Mais il a cru qu'il pouvait s'en tenir à la peinture d'une «élite rurale»; que «ce qui est sale, — selon un mot de Jacques Bainville qu'il eut fierté à remplacer ici, — n'est pas plus vrai que ce qui est propre.» La gentillesse, la constance, l'opiniâtreté laborieuse, la patience devant le sort, la sagesse lucide et volontiers railleuse, la sûreté tranquille du jugement, la fidélité dans l'estime lorsque l'estime est méritée, voilà des traits de l'âme rurale qui sont vrais, que Pesquidoux re-

tient et saisit dans leur train vivant, parce qu'il les sait vrais en effet

Chef de terre ou écrivain, plus justement les deux ensemble, il a un souci émouvant de ses responsabilités. Le chef de terre, pour l'homme des champs, c'est celui qui est «en tête», qui «va devant». S'il préside à la vie domaniale, c'est par l'honnêteté de la sienne, «par l'exemple d'un foyer sain, d'un ménage uni, religieux, assujéti à ses devoirs de justice et de charité, irréprochable dans ses mœurs. C'est là le sommet de l'âme rurale.»

Un sommet qu'il ne perd point de vue, «l'âpre cime» dont parle le poète, vers laquelle tendent l'effort quotidien et l'ascension d'une vie entière. Attentif à tous les problèmes de la terre, anxieux d'avoir compris avant de décider, libre de préventions, préoccupé d'informations directes, il ne cessera jamais de méditer, de tenter et d'éprouver, de réfléchir, d'apprendre encore: «Il faudrait tout savoir, dit-il, pour entretenir ou féconder son bien, d'un mot gascon que je traduis: pour le *gouverner*». Un mot gascon? C'est un mot paysan, sur les rives du Saint-Laurent ou de la rivière Saguenay. Là-bas, à Roberval, à Jonquières, à Joliette, ils disent: un règne. N'est-ce pas le même mot, *Messieurs*? la même grandeur rustique et royale?

Tout savoir... Pour «apprendre ce qu'est l'arbre». Il visite les stations forestières des Pyrénées. Il s'informe auprès des savants, des chimistes agronomes, des maîtres artisans qu'une longue pratique a formés et grandis. Il écoute, il observe avec une attention toujours vive, une acuité merveilleusement pénétrante. S'il n'est pas un savant il est intuitif et sagace au point que les savants mêmes pourraient lire ses livres avec fruit: j'en puis croire d'autres chefs de terre, bons observateurs comme lui. Sur les problèmes ardu de la chimie agricole il a des vues singulièrement perspicaces. Il ne les résout pas, mais les pose de telle sorte, avec une justesse si avertie, que c'est les incliner déjà vers une solution valable. S'il s'avère que les labours profonds, tels qu'ils furent naguère pratiqués, contrarient le libre jeu de la biologie bactérienne, les élaborations mystérieuses de la nature, il les abandonnera pour revenir à des façons moins brutales. Tout cela le passionne et le passionne deux fois puisque, cultivateur et poète, il s'émeut deux fois de créer. Sur ces phénomènes de la vie, sur les fécondations végétales, sur la consommation du fumier, il projette des clartés si vives que le mystère même s'illumine. Cela rejoint les élans du lyrisme. Il le dit avec cette exactitude, cette justesse de ton qui est l'une de ses vertus: c'est «comme une source qui s'est ouverte» en lui. Une source, une transparence fraîche. Rien de fumeux, de délitant. Apollonien plus que dionysiaque, son lyrisme n'emprunte rien aux transports de la bacchanale.

Socialement traditionaliste parce qu'il sait qu'on ne force point la nature, considérant le droit de propriété comme sacré, parce qu'il sait qu'il fon-

de et légitime l'autorité nécessaire au «gouvernement» du bien, il ne se fixe point pour autant dans une attitude immobile, une sclérose de l'âme et du cœur. Comme dans le domaine cultural il donne son attention au devenir, au mouvement de la vie. Il veut que l'ouvrier du sol participe aux bénéfices du sol. Il prône les syndicats, les coopératives, les mutuelles qui soutiennent et secourent, tout ce qui peut pallier la routine, l'insouciance, l'infortune. Et de même que sur le plan agricole il monte à un lyrisme qui rejoint le sentiment profond, quasi physiologique de la vie universelle, de même sur le plan social il accède naturellement à une générosité chaleureuse, à une fraternité qui n'est autre que le respect de l'homme. Pour lui pas de justice qui ne tiennne compte de l'intention, pas d'autorité vraie qui ne respecte chez autrui la pudeur et la dignité. Il dit: «Plus d'un humble front qui porte des rides, avec celle de la fatigue, montre la trace de vertus quotidiennes. Mauvais maître qui ne sait pas l'estimer et la manifester. Mauvais maître qui n'a pas ces scrupules, cette sollicitude, cette générosité, qui ne pense pas qu'être chef c'est commander à une famille agrandie...» Voilà l'accent Messieurs, égal à la simplicité et à la noblesse de l'homme.

Cette montée, ce progressif élargissement, ce sont eux qui donnent à chacune de ses chroniques, à chacun de ses récits leur rythme et comme leur respiration. Ses départs se ressemblent. Il définit avec une précision minutieuse, une sorte d'impassibilité. Il va, revient, attentif et soigneux, pareil au laboureur qui prépare et façonne sa terre, qui tire droit son sillon, les yeux fixés sur le rejet de peuplier qu'il voit là-bas, au bout du champ: «Le sanglier est un mammifère. Il appartient à l'ordre des pachydermes, à la famille des suliens.»

Qu'il s'agisse de l'isard, du goujon ou de la lamproie, du blé, du lin ou du soja, du couteau catalan ou du billard de quilles, sa démarche est la même, égale, constamment contrôlée. Après quoi il décrit, il explique avec des précisions pareillement minutieuses, la même impassibilité volontaire et surveillée. Tout cela si objectif, si loyal et si clair qu'on pourrait trouver dans ses livres comme des manuels de perfection: du parfait tailleur de cercles, de la parfaite gauseuse d'oies, du parfait distillateur, résinier, sabotier, chasseur de palombes ou d'abeilles; et même du parfait braconnier, ou du parfait contrebandier en eau-de-vie: car il a, et c'est à son honneur, toutes les relations normales.

Quand il est à cette tâche rien ne l'en ferait dévier. Si quelque mouvement de l'âme se soulève en lui et l'entraîne il le surprend, il se gourmande: «Le lotier appartient à la famille des papilionacées. Parce que ses fleurs, innombrables et *palpitantes*, ont l'air de papillons un moment posés, butinant au souffle chaud de juin... Mais je m'égaré...» Et il poursuit, reprend le pas. Ainsi assure-t-il ses assises. Il fonde sur un terrain solide, pareil au *terrebouc* de là-bas, «épais, serré comme du marbre», qui offre au cep un aliment capable de fortifier un chêne, à la maison

un socle inébranlable. Quelquefois cette minutie ne va pas sans lui peser. Lorsque, précisément à propos de la maison rustique, il a choisi, énuméré les matériaux, accumulé les détails techniques concernant l'orientation, les murs, la charpente, la toiture, la distribution des aîtres, il s'écrie : j'ai envie de dire ouf ! comme si j'avais monté ces pierres ou ces briques moi-même, ou ces poutres, ou ces tuiles. Pourtant il le fallait.»

Il le fallait : il achèvera donc, il ne transigera pas avec lui-même. Enfin, c'est fait, il a achevé. Alors seulement il se libère. Avec quelle aisance, quelle sûreté ! Il s'émeut, il cède aux souffles qui le soutèvent, accueille la sympathie qui l'unit à tout ce qui vit sous le ciel, à la plante, à la bête, à l'homme. Le blé devient une créature de Dieu : le blé se recueille, le blé voit poindre les feuilles nouvelles, la première fleur s'épanouir, il entend «un bruit séveux gagner de proche en proche comme un ruissellement de vie.» Il frissonne. Il s'éveille. «Avec mal, son amour commence». Fauché, il «gémît en tombant et la faux orlé» au travers : *lou praou blat !* Le pauvre blé !... Et le morceau s'achève sur une image ailée, un cercle d'ondes qui va s'élargissant, amplement et longuement, dans une dilatation illimitée.

Je l'ai beaucoup cité. Assez pour que l'on ait senti les dons admirables de l'artiste. Je crois bien qu'il les a tous : une vue ample et aiguë qui s'accommode avec une souplesse prodigieuse, déroge à l'étamine le secret de son pollen dans le même instant presque où elle embrasse la forêt ; une richesse sensorielle surabondante : formes, couleurs, lignes des horizons, souffles, murmures, odeurs, saveurs, toucher du vent, de l'eau qui dort ou coule, rien qu'il ne perçoive dans sa force, dans sa fleur, sa réalité vierge, sa fraîcheur originelle, avec son duvet, sa praline. Plastique comme un parnassien, — lorsqu'il dresse par exemple la silhouette du berger Arriou Mourt, vêtu de la dépouille sanglante de l'ours qu'il vient d'éventrer, — frémissant comme un romantique, il percevra aussi les symboles et les concordances que lui propose l'univers. Mais tout ce qu'il exprime et traduit demeure comme baigné d'une clarté précise et légère, pareille à celle de ces étés de la Saint-Martin, en son pays d'Armagnac, aux heures tièdes du jour «où l'air a fini de vibrer», alors que l'atmosphère prend une pureté cristalline et tendre «où toute chose fait trait ou rayon».

Cette clarté, c'est celle d'un classique. S'il fait voir et sentir, et avec quelle vivacité ! il fait toujours et en même temps comprendre. Doué d'un sens étonnant de la physiologie, animalier incomparable, il anime des portraits de bêtes qui sont à cet égard des merveilles. On ne saurait oublier, l'ayant lu, ni la «gracilité ronde» de l'isard, ni la robe du bœuf basque, «couleur de pêche blanche avec des plis de peau rosés», ni les longs yeux gris-bleu de l'épervier «couleur d'acier neuf, sous des paupières lourdes, au regard froid, étincelant, avide, aux prunelles in-

cessamment dardées.» Mais surtout de pareille lecture vous emportez un sentiment enrichissant de découverte et de connaissance : vous connaissez l'anguille, dans sa double nature amphibie ; le lièvre, construit pour la course et le bond ; vous n'avez plus le droit de confondre le goujon sédentaire avec le goujon nomade, sauf dans la saveur craquante d'une friture, accompagnée comme il se doit «d'un vin d'or, léger, rien qu'en parfum presque.»

Classique, il l'est aussi par sa langue, nourri qu'il est d'humanité. De race et de tempérament c'est un fils du soleil, un Grec. L'œuvre entière avoue et proclame son amour, son besoin de la lumière. Il salue «de jour éclatant, ivresse du monde». Il se peint cheminant face à l'astre, enveloppé d'effluves rayonnants, et frémissant de joie sous le vivant toucher, tenté d'ouvrir les levres et les bras au fluide pour l'aspirer plus profondément, «le faire ruisseler en lui aussi loin que son sang». Il a lu Homère et s'en souvient. Il a ses propres épithètes homériques, des associations spontanées, indissolubles, qui d'elles-mêmes reviennent sous sa plume : un outil de fil ardent, une haleine inépuisable. De culture et d'éducation, c'est un Latin, de parler d'oc, sonore et nettement frappé. Comme Montaigne, comme Malherbe, ce Normand à demi Provençal, il puise dans le fonds populaire d'autant plus volontiers que la race autour de lui est bien disante, de langue alerte et drue. Il aime les mots qui chantent — l'aubépine, l'osmonde ; ses jeunes filles s'appellent Maïlys, Noëlla, Rosamée ou Rameline, — pas seulement pour leur musique, parce que, comme aux yeux les haies roses et blanches des chemins, cela «fait joli» à l'oreille, mais aussi pour leur vivacité, leur vertu de révélation : un pré «comme un fond de bérêt», des fruits «de quoi mouiller sa bouche» ; et ces dictons, ces proverbes du cru, qui semblent pousser et fleurir sur la chaleur du fonds humain, comme suscités par le train de la vie : «Une bonne paire, c'est le pain gagné et le vin tiré.» Les bœufs, le blé, la vigne, toute la paysannerie d'Armagnac.

Et cette richesse verbale s'ordonne toujours en de justes cadences. Il se souvient d'avoir rythmé des vers. Et d'abord presque trop, tant ce souci de rythme et de sensation transparait à travers ce qu'il écrit. Des pages entières du premier *Chez nous* sont ainsi nombrées et rythmées :

*C'était la maison blanche au tournant du sentier,
Le champ devant le seuil, la vigne sur le coteau,
La lande où sont les pins, le ruisseau qui limite,*

*La terre à soi, la terre aux autres,
Mûrissant toutes deux sous le même soleil,
C'était l'éclat du jour sous le ciel familial...
C'était le bruit du vent dans le chêne voisin...*

Mais il a eu la force d'âme de renoncer très vite à ces reminiscences de lui-même. Il a trouvé son style, une belle prose qui chante encore, savante et sûre dans son ordonnancement, d'une propriété magnifique, et qui retrouve à force d'art le mouvement même, la poussée de l'écllosion, la chaleur vivante du *thumos*.

Messieurs, je vais avoir achevé. Par souci de ne point le trahir, j'ai souvent emprunté sa voix. Je vous disais tout à l'heure mon regret de ne l'avoir point connu et l'illusion, peut-être, de retrouver quand même sa présence. S'il est peu d'œuvres où l'écrivain se montre soucieux davantage de s'effacer derrière son objet, sans doute en est-il peu qui révèlent de sa personne une image plus fidèle et plus proche. Le son d'une voix s'élève de ces pages encore et à jamais vivant. Elles sont toutes pleines en effet d'une présence aussi réelle et d'aussi vive empreinte qu'on la peut retrouver là-bas, sur sa terre, à Pesquidoux.

J'y suis allé, j'ai vu la longue maison rose, et les allées du beau parc accueillant, et le haut clocher du Houga, et les chênes noirs sur les collines dans la pureté des horizons. En vérité c'était le reconnaître. Voici, au mur de la salle à manger, le plat de céramique où se tordent les lamproies: elles semblent en glisser pour ramper contre la tenture, effrayantes à ses yeux d'enfant. Voici dans le cabinet de travail le vase de cuivre qu'entoure une ronde d'amours débordant d'épis secs de maïs. Il y puise pour ranimer le feu, la flamme blanche bondit en crépitant. Les Le Guessan sont là. Dans les yeux bruns de la jeune femme cette lueur a piqué deux étoiles. Il le lui dit, et elle s'empourpre. Voici les chais monumentaux où l'alambic rougeoyait dans l'ombre. Voici la grille au bord de la route, les grands pins parasols où le vent fait le bruit de la mer. Un attelage de bœufs passe là-bas, des bœufs gascons auréolés. La voix du bouvier résonne: «Hâ Bouét! Hâ Marty!» Est-ce Caddéroun? Est-ce l'homme de Tailllemagre? L'angélus tinte à Mormès, à Toujun, à Magnan: le son porte de Mormès, c'est du temps sec pour demain.

Il va, s'arrête, cause avec l'un sous le tauzin, avec l'autre au bord de la vigne. Une rumeur vivante l'entoure. Elle est bornée par les collines, elle monte de ce «petit univers» qui est le sien et qu'il a voulu sien. Mais elle ne meurt pas à ses rives. Il le sait, cette conscience le pé-

nètre. «Provençal ou Normand, Lorrain ou Gascon, le paysan de France est partout le même en ses traits essentiels.» Ainsi dit-il, et il a raison. Il parle de ce qu'il «connaît bien», avec la «certitude» d'atteindre ainsi à l'universel. Dans son travail et dans ses joies, dans son besoin de croire et d'espérer, devant la découverte du monde, devant l'amour, devant la mort, l'homme se retrouve dans sa condition d'homme.

Un soir, causant avec un métayer, Joseph de Pesquidoux prit froid. Il rentra, s'alita, ne se releva plus. Il avait vu mourir aux champs. Il a dit en des pages admirables, parmi les plus parfaitement belles qu'il ait écrites, la mort du métayer Lanneluc. On ne saurait parler de la mort avec plus de simple grandeur.

Lorsque Lanneluc sent que la vie le quitte il rappelle à lui le passé, ses souvenirs, les morts qu'il a aimés. Il a cru toute sa vie: il fait venir le prêtre, reçoit les saintes huiles, communie, s'entretient seul à seul avec son fils aîné. Après quoi il demande qu'on attelle un tombereau, qu'on le garnisse d'un matelas, qu'on l'y porte. Il veut revoir encore une fois sa terre. A demi soulevé, adossé au fond du véhicule, il emplit ses yeux du spectacle des champs, des arbres, de la lumière divine. En passant près de la vigne il dit au fils: «Tu vois, il manque des piquets»; près de la dernière avoine: «Tu n'oublieras pas de la herser...» Il rentre alors, consent à s'aliter, à mourir.

C'est la grande leçon du terrien, de cet homme immortel en qui s'incarnent les lignées, figure aux cent visages, aux cent voix, humble Protée d'un geste éternellement recommencé. Peut-être, à l'heure où l'âme s'exhale et monte pour rejoindre «la lumière incréée», peut-être Joseph de Pesquidoux l'a-t-il revu cheminant par ses champs, «avançant sa route dans le monde, sûr de son pas, comme de son cœur.» Comme le grain du sillon qui ne se défait que pour germer il meurt pour renaître en ses fils, et ses fils sont lui encore. Il meurt, «et son souffle qui tombe prononce encore: «Continuez».

Réponse de M. André Chaumeix

Monsieur,

Vous êtes un auteur de plein air. De vos écrits nous parviennent les puissants effluves de la terre, des champs et des bois, la fraîcheur des eaux vives, le souffle des plaines et des sommets, les cris des animaux, tout le bruissement et tout le tumulte du vieil univers toujours en mouvement. Quand nous sommes avec vous nous nous sentons loin des bibliothèques. Vos ouvrages, pénétrant dans la paisible cité des livres, doivent y faire l'effet d'un coup de vent salubre et véhément.

C'est leur caractère essentiel, d'autant plus frappant qu'il est naturel. Vous ne l'avez pas cherché. Vous ne cherchez jamais. Vous êtes toujours vous-même avec innocence et obstination. Votre destin était d'être à votre manière un poète de la nature.

Ces dispositions vous rendaient particulièrement apte à comprendre et à louer votre prédécesseur, M. de Pesquidoux. Vous venez de le faire avec autant de goût que de profondeur. Notre regretté confrère a laissé parmi nous un souvenir

original et charmant qui se prolonge. Il était très simple, d'une courtoisie parfaite. Il avait l'urbanité de l'honnête homme et la franchise pittoresque d'un rural. Nous le revoyons avec sa mine nerveuse, son visage hâlé et fin, son exubérance contenue. En le regardant on songeait que ses aïeux, au temps où ils gouvernaient le même domaine, avaient dû être tout pareils à lui. Il faisait penser, vous l'avez dit, à d'Artagnan, à un d'Artagnan qui aurait occupé ses moments perdus en écrivant des livres. Sa mémoire était riche d'histoires campagnardes, de légendes, de recettes admirables qui évoquent le temps lointain de l'abondance. Il était surtout fier d'un armagnac auquel il attachait toutes sortes de vertus. Il en avait donné à un grand écrivain qui était malade, afin de favoriser sa convalescence. Le grand écrivain en usa avec modération, mais finit par épuiser la provision. Un jour qu'il se sentait plus faible, il dit avec une mélancolie ou entraînement de l'humour: «Ah! que n'ai-je encore ce merveilleux armagnac de M. de Pesquidoux!» Et son dévoué serviteur, qui le soignait avec un zèle touchant et qui mériterait bien un prix Montyon, lui répondit doucement: «Si Monsieur le désire, je lui en offrirai. M. de Pesquidoux m'en avait donné, et comme je n'ai pas été malade j'en ai encore.» Telle était la gentillesse familière de M. de Pesquidoux, fort bon chef en temps de guerre et en temps de paix, fort bon confrère, fort bon écrivain. Vous l'avez étudié avec cette précision et cette mesure qu'il appréciait, et aussi avec cette sympathie qu'il inspirait spontanément et dont il était digne par son caractère et par son talent.

Entre M. de Pesquidoux et vous il y a des affinités certaines. Et en vous écoutant je songeais que pour vous bien louer il faudrait vous appliquer ce que vous avez dit de lui avec tant de flamme et de poésie. Mais il y a aussi des nuances. Vous êtes de l'Orléanais et il était de la Gascogne. De nos jours les distances de quelques centaines de kilomètres ne sont rien. Elles comptent encore cependant pour le soleil et pour l'accent. Les bords de la Loire ont leur lumière et les habitants ont leur parler qui est bien à eux. Votre fleuve a des nonchalances et de soudains réveils que n'ont pas les eaux de l'Adour, vos paysages ont des proportions qui ne se trouvent ni dans les vallées ni dans les plateaux du Gers. Une autre différence vous distingue. M. de Pesquidoux est né et il a vécu sur sa terre; il a consacré son activité et son intelligence à bien administrer les champs qui étaient ceux de ses ancêtres. Vous, vous aviez près de trente ans quand vous êtes revenu dans votre pays d'Orléans, et quand vous vous y êtes fixé. M. de Pesquidoux était un terrien par destination. Vous avez été un terrien par vocation.

Rien ne semblait annoncer en vous cette préférence. Vous étiez à vingt ans un jeune intellectuel. Vous aviez fait de bonnes études à Orléans, puis à Paris au lycée Lakanal. Vous étiez entré à l'Ecole normale supérieure et vous étiez le premier de votre section. Vos maîtres, qui es-

timaient votre savoir et votre talent, se plaisaient à voir en vous un futur professeur de la Sorbonne. Il n'y a en vérité rien de sylvestre dans ces débuts, et vous ne paraissez même pas avoir eu une prédilection pour les bucoliques de Virgile ou les odyssees de Théocrite.

La première fois que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer, ce fut à la *Revue de métaphysique*. Le directeur, Xavier Léon, qui était un homme très cultivé et très bon, aimait à convier ses amis. On trouvait chez lui des écrivains, des philosophes, des officiers, des savants et des hommes politiques, comme Painlevé. C'étaient des réunions agréables et intéressantes; mais je dois dire qu'on y voyait peu d'agriculteurs. J'ai appris d'ailleurs plus tard que votre présence parmi les philosophes était due à la vertu d'une opérette, tant l'enchaînement des causes et des effets est ici-bas plein de fantaisie. Les élèves de l'Ecole normale avaient coutume en fin d'année de se donner un divertissement en jouant une revue de leur composition ou quelque comédie. Pour être fidèles à la tradition, qui est de maintenir un lien entre les générations, ils ont la bonne grâce d'inviter quelques-uns de leurs anciens. Jadis Francisque Sarcey avait assisté à la brillante revue du centenaire, dont il rendit compte dans les journaux. Xavier Léon, bienveillant et jeune d'esprit, avait lui aussi répondu à l'appel des cadets. Il était venu vous entendre. Vous aviez réussi à beaucoup l'amuser, et pour vous remercier il vous avait reçu chez lui. C'est ainsi que s'accomplit votre premier voyage. Vous avez traversé l'empire quelquefois un peu nuageux des métaphysiciens.

Vous ne vous y êtes pas attardé. Vous aimiez la lumière. A la même époque vous aviez entrepris une étude sur un écrivain français dont le premier mérite est la clarté, Guy de Maupassant. Vous rédigez pour vos maîtres un mémoire sur le réalisme dans son œuvre. Combien il serait tentant de bâtir là-dessus toute une théorie, de discerner dans votre travail d'école votre curiosité naissante pour la campagne et les paysans et de montrer l'influence de vos lectures! Rassurez-vous, Monsieur. Ne craignez pas que, rajeunissant soudain, j'entreprenne de vous présenter à mon tour ici, pour vous honorer et pour vous recevoir, un petit mémoire dont le sujet serait: «L'origine du réalisme dans l'œuvre de Maurice Genevoix.» Il y faudrait une ingéniosité qui me manque, une ingéniosité d'autant plus intrépide et subtile qu'elle serait destinée à défendre une idée fautive. Je ne vois pas beaucoup plus de rapports entre le talent de Maupassant et le vôtre qu'entre les canotages de Chatou et les inondations de la Loire. Les bureaucrates et les paysans dont il a peint des portraits inoubliables n'ont rien de commun avec vos bûcherons, vos chargeurs, vos braconniers et vos trappeurs. Votre travail était un simple exercice littéraire, comme en font chaque année les élèves de l'Ecole normale, et que nous appelions dans notre langage avec une présomption juvénile et ironique des «définitifs».

Mais cette étude sur Maupassant devait être pour vous l'occasion de manifester votre caractère. Bien des mois après l'avoir écrite, vous avez eu

je ne dirai pas le plaisir, mais vous avez eu la surprise de la voir indiscretement utilisée et publiée sous une signature qui n'était pas la vôtre. Vous avez été scandalisé. Vous avez une horreur naturelle et un mépris honnête de tout ce qui est imitation ou contrefaçon. Vous avez marqué votre indignation librement et à voix haute. L'auteur de cette expropriation devait avoir plus de légèreté que de méchanceté et plus de bonne humeur que de scrupule. Il éprouva quelque remords et il eut à l'étourdie l'intention de vous offrir ce qu'on décorait alors du nom médiocre de compensations. Il ne vous connaissait pas. Il s'arrangea pour vous joindre. «Ah! c'est vous M. Genevoix, s'écria-t-il gaiement dès qu'il vous aperçut; je vais enfin voir le coupable.» Et vous avez répliqué froidement par ces mots bien faits pour étonner un homme important: «Monsieur, c'est précisément ce que je me disais en vous voyant.» Ainsi éclataient dès votre jeunesse cette probité, cet attachement à la vérité, cette franchise ingénue et ferme qui sont les traits essentiels de votre personnalité. Vous êtes un indépendant, dont le souci principal est d'être en règle avec soi-même, un esprit rigoureux, au besoin un révolté et un réfractaire. Vous ignorez les conventions, les intrigues et les ambitions. Vous avez de la fierté, mais vous n'avez pas de vanité. Et vous avez du sang dans les veines. Il y a dans *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck une scène où l'on voit sous forme de petits enfants les hommes de l'avenir que le Temps envoie sur la Terre: «On demande un honnête homme, dit le Temps d'une voix bourrue. Où est l'honnête homme? — Un enfant se présente timidement. — C'est toi, lui dit le Temps. Tu m'as l'air bien chétif.» Vous, Monsieur, vous n'étiez pas chétif et vous êtes l'honnête homme. Vous êtes tenace et, étant sans reproche, vous êtes sans peur. Vous alliez prouver avec éclat tout ce qu'il y avait en vous d'énergie et de courage.

En 1914 surgit la guerre. Vous aviez vingt-trois ans. Les hommes de votre génération avaient eu peu de temps pour se préparer à l'événement. Ils étaient nés et ils avaient été élevés dans une époque de facilité, de liberté d'esprit et d'illusions qui ne leur faisait pas entrevoir la rupture brusque de toute une époque. Ceux qui comme vous s'étaient consacrés à de hautes études n'avaient pas eu le loisir de suivre la marche de la politique. D'ailleurs le monde entier ne parlait que de paix. A Londres, à Paris, à Rome, on en parlait en y croyant. On en parlait même à Berlin, mais sans y croire. Vous étiez trop jeune en 1905 pour saisir la portée de la crise diplomatique qui se déchainait soudain et qui révélait les ambitions germaniques déjà vieilles de cinquante ans. Bien des voix graves ont retenti alors en France pour avertir du danger, et elles n'allaient pas sans doute jusqu'au seuil de la classe où vous étiez encore presque un enfant. Il en est une cependant, parmi ces voix, il en était une dont l'écho devait se prolonger pour vous. Elle venait par une prédestination bien émue d'Orléans votre pays, d'Orléans où demeure attaché le souvenir sacré de Jeanne d'Arc, et d'un enfant d'Or-

léans dont vous connaissez bien le nom. C'était celle de Charles Péguy. Au moment de l'affaire de Tanger, Péguy avait écrit en quelques jours dans les *Cahiers de la quinzaine* un petit ouvrage qui avait pour titre *Notre patrie*. C'est une date capitale dans l'histoire de sa pensée. L'homme original et vigoureux, qui s'était engagé toujours avec bonne foi dans des chemins divers, gardait un sens national populaire et sain. Il le laissait déjà paraître quand il faisait à ses camarades d'École normale une conférence où il déclarait que le maintien des humanités et l'étude de l'antiquité étaient nécessaires à la qualité et au prestige de l'esprit français. Il en était pénétré profondément lorsque des Sainte-Barbe il confiait ses idées au précieux manuscrit qui restait secret et qui était l'ébauche de son poème sur Jeanne d'Arc. Devant le danger, Péguy, farouche et généreux, jetait son cri d'alarme. S'il était de ce monde il ferait partie de notre Compagnie et c'est lui, Monsieur, qui aurait le plaisir de vous recevoir et de répéter en votre honneur ces mots qu'il chérissait: Orléans, qui êtes au pays de Loire...

Vous avez été de ces combattants de 1914 qui ont fait avec une sombre et patiente énergie cette guerre qui a exigé tant de sacrifices, qui a suscité tant d'héroïsmes et qui a ramené le grand mot de victoire dans les annales de notre pays. Trente ans ont passé. Depuis trente ans la reconnaissance de la nation n'a pas cessé et ne doit jamais cesser de les environner. Parti comme sous-lieutenant, vous êtes devenu rapidement capitaine. Votre sang-froid, votre caractère et votre vaillance vous faisaient aimer et respecter de tous. Vous saviez commander, et vous saviez aussi, par vos paroles et par vos actes, aider, reconforter et persuader. Vous étiez de ces jeunes chefs qui ont rendu avec simplicité tant de services peu connus. Vous avez reçu trois balles allemandes et c'est par miracle que vous avez échappé aux conséquences mortelles de celle qui a atteint la région du poumon. Mais votre destin n'était pas de périr: c'était, après avoir été un combattant, de donner par vos livres un témoignage pathétique à vos frères d'armes.

Vos ouvrages consacrés à la guerre, *Sous Verdun*, *les Eparges*, *la Boue*, *au Seuil des guitounes*, ne peuvent pas être lus sans émotion. Ils ont la qualité qui vous est le plus cher: ils sont vrais. D'excellents juges les considèrent comme les plus exacts qui aient été écrits. Aucune littérature dans ces volumes; aucun adjectif à effet; aucune enflure; aucune recherche de mots plus grands que les choses. Et, en vérité, quels mots auraient pu être plus grands que les choses dont vous avez été le témoin? Vous avez été naturel, comme toujours. Vous avez fait le récit de ce que vous aviez vu. Vous avez été sincère, brutal même; vous n'avez rien adouci ni rien embelli. Vous avez prêté aux soldats le langage qui était le leur, que vous entendiez tous les jours et qu'ils reconnaissent avec une satisfaction mêlée de joie et de tristesse quand ils vous lisent. Vous avez noté en traits rudes et forts ce qu'avaient été la peine des hommes, leurs souffrances, leur abnégation dans le voisinage constant de la mort, et leur pa-

tient espoir. Les historiens de l'avenir ne pourront pas se passer de vous. Vous leur fournissez un témoignage d'une valeur incomparable.

La paix rétablie, qu'allaient devenir ces anciens combattants, survivants d'une jeunesse héroïque et décimée? Ils ont des droits sur nous, avait dit noblement Clemenceau. Ils en avaient, ils ont attendu. Ils n'ont pas pu tenir dans la nation, parmi les contingences de la politique, la place qui leur revenait. Leur esprit subsiste dans ces associations amicales de régiments, clairsemées sans doute, vivantes encore, où tous connaissent les titres authentiques de chacun. Ce sont elles qui, rassemblées, maintiennent non sans de tristes difficultés matérielles ce Comité de la Flamme qu'a longtemps présidé le général Gouraud et que préside aujourd'hui le général Giraud. Vous leur avez toujours été fidèle; vous avez fréquenté leurs réunions; vous avez partagé leurs espoirs et aussi leurs appréhensions quand elles discernaient l'affaiblissement et l'oubli des notions morales, politiques et diplomatiques qui ont contribué à la victoire de 1918. Le maréchal Foch aimait à dire: «L'histoire est la mémoire des peuples: les peuples ne sont gravement menacés que s'ils perdent la mémoire.» Vous êtes un des gardiens du Souvenir. Vous continuerez, nous n'en doutons pas, cette utile mission qui consiste à ranimer non pas seulement la Flamme qui brûle sous l'Arc de triomphe, mais l'esprit public tout entier.

Lorsque vous avez été démobilisé, vous vous êtes mis à écrire. Vous aviez droit à quelque détente après quatre années d'épreuves, et en raison des soins qu'exigeait votre santé, atteinte pas vos blessures. Vous avez sans doute entendu alors l'aimable parole de l'*Anthologie grecque* qui vous murmurait: «Viens t'asseoir sous ce beau laurier, près de ces eaux limpides, afin de te reposer et de célébrer les dieux immortels.» Mais vous êtes un laborieux: le travail s'imposait à vous. C'est à cette époque que j'ai eu le plaisir de vous retrouver. Le surveillant général de l'École normale, Paul Dupuy, qui a manifesté une amitié vigilante à tant de générations normaliennes et qui a le premier prédit votre avenir littéraire, me dit un jour: «Vous avez un jeune camarade que j'estime tout particulièrement et qui a un caractère très élevé. Il achève un beau livre. Vous devriez le voir.» J'ai suivi ce conseil, je vous ai vu, j'avais lu votre premier ouvrage sur la guerre, je savais que vous aviez du talent. Et vous m'avez apporté, pour que je le donne à une publication dont je m'occupais alors, un de vos plus beaux romans, *Rémy des Rauches*. Dans le métier souvent malaisé qui consiste à faire connaître les écrits de ses contemporains, une des difficultés est de ménager les habitudes des lecteurs et de leur faire accepter les nouveautés qui comptent. Je venais de publier *Suzanne et le Pacifique*, de Jean Giraudoux, et cette œuvre poétique avait bien soulevé quelques critiques. J'en prenais mon parti parce que la fantaisie de ce livre me paraissait ravissante. Je fus tout à fait récompensé par la visite d'un de nos anciens camarades, savant hel-

léniste, qui me dit: «Je viens vous remercier. Depuis l'imagination d'Homère, aucune ne m'a plus amusé que l'imagination de Giraudoux.» Votre *Rémy des Rauches* était aussi, d'une façon très différente, une œuvre poétique. Elle ne m'a valu lorsqu'elle a paru que des compliments qui vous appartiennent et que je vous rends aujourd'hui avec grande satisfaction. Vous avez su peindre avec puissance la Loire, non la Loire paresseuse, mais la Loire capricieuse, déchaînée et parfois terrible, ses inondations, ses pêcheurs, ses bacheliers, le monde vivant des riverains, et vous avez conquis tout de suite les lecteurs de l'Orléanais et de la Touraine par la force de vos descriptions.

Désormais votre parti est pris. Vous vous installez à la campagne, dans votre pays. Vous avez songé sans doute alors à deux lectures que vous aviez faites dans votre jeunesse. Votre père vous avait acheté un Balzac qui vous initiait à la Comédie humaine et un Buffon dont les planches coloriées faisaient vos délices. Aidé par ces deux guides illustres, vous avez jeté les yeux autour de vous. Observer est un bon emploi du temps pour tous les hommes, qu'ils se destinent à agir ou à méditer, un emploi du temps tout à fait recommandable aux poètes et aux romanciers. Vous vous rappelez les propos que nous a rapportés François Victor-Hugo, alors qu'il était avec son père sur le rivage de Guernesey. Qu'allaient-ils faire? «Moi, dit le fils, je traduirai Shakespeare. — Moi, dit magnifiquement Victor Hugo, je regarderai l'océan.» Vous avez regardé le fleuve et la forêt.

Vous avez vécu d'abord un peu en sauvage, fréquentant peu de monde et devenant le familier de la nature. Vous y avez fait des relations charmantes et de tout repos. Depuis l'écureuil jusqu'à la morne et noire taupe, vous avez connu les habitants de vos champs et de vos bois. Vous avez été l'ami du chat et du lapin; vous avez vu vivre le lièvre et la biche, le pivert et le rossignol. Vous avez même eu, ce qui est fort rare, des rapports cordiaux avec un vieux saumon, un bécard qui descendait le fleuve pour la dernière fois. Tout ce peuple animal vous enchantait par ses couleurs et ses mouvements, sa pétulance et son espièglerie, par la variété des caractères sensible dans les individus d'une même famille, par les sautes d'humeur coïncidant avec l'alternance des saisons. Il vous est bien arrivé, comme à tous les auteurs de mythes et de fables, de prêter aux animaux un langage et des sentiments. Dans *l'Hirondelle qui fit le printemps*, vous nous montrez des oiseaux formant une société protectrice des humains et prolongeant le printemps afin de hâter la guérison de la fille d'un bûcheron qui est leur ami. C'est une fantaisie gracieuse, exceptionnelle dans votre œuvre. En général vous considérez les animaux en eux-mêmes et par eux-mêmes. Et vous avez bien raison.

La psychologie animale est encore dans l'enfance. Dans la mesure où elle existe elle est faite d'emprunts à la psychologie humaine. C'est assurément une grande politesse de la part des écri-

vains. Mais si d'aventure il y avait des philosophes parmi les animaux, il serait bien intéressant de savoir comment ils apprécieraient ce cadeau. L'étude des animaux serait beaucoup plus instructive si elle était fondée sur une lente observation directe, et elle nous apprendrait sans doute quelque chose sur les parties instinctives de la nature humaine. Vous avez eu ce sentiment; vous avez regardé sans idée préconçue. Vous avez constaté que dans toutes les espèces il y a des forts qui font la loi, des faibles qui l'acceptent ou la subissent, et des solitaires qui vivent hors de la communauté sans la gêner. Vous avez noté que l'ordre est de temps en temps troublé par la bataille, la jalousie et la fureur, mais que finalement le clan revient à ses disciplines accoutumées parce que la nature reprend toujours ses droits; et que, selon le mot de Kipling, elle règle ses comptes au crayon rouge quand on va contre ses lois. De là, dans cette prodigieuse vitalité du monde animal, une sorte de nécessité qui le préserve à la fois de l'ennui, du désœuvrement et de la confusion. Le dernier en date de ceux qui ont étudié le sujet, M. Henry Thétard, à qui le maréchal Lyautey avait confié l'organisation de ce jardin zoologique qui fut un des grands succès de l'Exposition coloniale, a résumé son expérience en une phrase qui semble bien exprimer aussi votre opinion: «L'observation et l'amour de la nature et des êtres animés sont les sources de la vraie sagesse.»

Cette nature et ces êtres animés vous avez voulu les contempler sous tous les aspects. Vous aviez commencé par ce qui entourait votre maison, et si je puis dire par vos voisins de campagne. Vous avez observé ensuite tout le Loiret, toute votre province, puis toutes les provinces. Vous avez souhaité enfin d'étendre votre expérience. Vous êtes allé au Canada admirer les montagnes Rocheuses, vous avez fait un voyage en Afrique, dont vous parlerez dans votre prochain livre. Vous n'avez cessé de vous renseigner, d'accroître votre science, de recevoir des sensations fortes et nouvelles. C'est le monde extérieur pris dans son ensemble, ce sont les formes, les couleurs, les sons et les odeurs que vous saisissez avec une curiosité passionnée. C'est la vie de la planète entière qui retentit en vous.

De là dans vos livres une profusion d'images éblouissantes. Il en est de paisibles; il en est de splendides; il en est de tragiques. Vous les acceptez toutes. Ici la tiédeur dans l'espace, les mousses spongieuses et les dures écorces devenant nourriture et sang, la joie de vivre faisant briller, matin après matin, les beaux yeux d'un daquet, la tranquillité de l'homme marchant sous les arbres d'une forêt solitaire. Là, les champs largement étalés, le vert doré du blé qui lève, le scintillement du fleuve qui glisse vers la mer, les coteaux modérés, les saules, les peupliers, les ruisseaux de votre province, ses coins intimes, sa grâce accueillante et son sourire qui est le sourire de la terre de France.

Mais ailleurs voici la splendeur d'une aurore boréale. Ou bien voici une nature minérale, une immense dalle immaculée où les arbres et leur

faix de neige ne sont plus qu'un feutrage blanc, où les jeux de la lumière, la vibration des étoiles nocturnes et le lent voyage de la lune tombent sur le sol canadien insensible et soumis à une étroite impitoyable. Ou bien voici le chaos illimité de dômes puissants, de pics aigus, de chaînes dentelées culminant entre dix et douze mille pieds, au-dessous le roc et les failles sans fond; au-dessous encore les rivières bondissantes, aux eaux céruléennes et pures ou écumeuses des lacs, d'admirables lacs, miroirs d'un bleu incandescent où se renverse au fond d'un abîme lumineux le reflet de la forêt, de la roche et des cimes neigeuses.

Partout le monde vit sa vie de soleil, de froidure ou de nuages, selon les saisons, sa vie de bêtes dormantes, de bêtes en amour, de crocs et de becs affamés, sa vie de combat, de danger et de courage, son jeu terrible. Vous avez rapporté avec une sobriété dramatique le récit qui vous a été fait des exploits du tigre rouge, du couguar, bête qui aime le sang et sait le faire couler, forban hardi et muselé, redoutable par ses griffes, sa mâchoire, ses détentes brusques, qui brise d'un coup de patte et d'une secousse brutale les vertèbres du cou, s'attaque à la jugulaire ou à la carotide, et laisse l'ours, le cheval ou le chevreau en bouillie rouge sous un églantier fleuri.

Voir et faire voir! tel est votre don. Votre regard distingue tout de suite et vous retenir avec précision les formes, les proportions, les transparences ou les brumes de l'air, les mouvements, les attitudes, les démarches lentes, les nonchances et les sauts foudroyants, le ton local, le caractère singulier. Et quand vous avez bien vu, quand vous avez la connaissance complète et lucide du sujet, alors il vous faut montrer, montrer avec des mots, et c'est ici que se révèle le talent de l'écrivain. Exprimer, c'est se servir de toutes les ressources du langage, user du vocabulaire courant et des termes de métier, des termes spéciaux, un peu oubliés parfois, du langage des paysans de chez nous ou du vieux français canadien, c'est mesurer leur pouvoir visuel, le sens mystérieux de leurs relations. C'est tantôt rassembler les détails qui donnent de l'authenticité au récit et nous mènent jusqu'au point qui domine, tantôt au contraire trouver du premier coup le trait représentatif, dense, acéré, chargé de signification et enveloppant tous les autres traits qui lui font cortège dans l'inconscient; c'est faire toucher l'impalpable; c'est trouver des couleurs pour peindre l'ombre, et des images pour figurer ce que l'œil devine à peine. Vous êtes maître dans cet art... Vous pouvez nous intéresser pendant des pages (dans *Brou*) au mouvement d'un chat, ou (dans *la Dernière harde*) à la vie de la forêt et des cerfs, ou (dans *la Framboise et Belle Humeur*) aux exploits d'un animal sauvage. Si vive est votre sensibilité, si fort est le jaillissement des mots évocateurs que lorsqu'on vous lit on oublie votre présence. Les poètes et les écrivains nous donnent presque toujours l'impression qu'ils parlent d'eux-mêmes, qu'ils transposent selon leurs dispositions le monde physique et le monde moral, et qu'ils s'intéressent surtout à leur réaction personnelle au spectacle des choses. Vous nous

présentez les choses en elles-mêmes. Vous nous donnez le sentiment que la beauté, la grandeur et la poésie sont dans les choses, non en vous ni en nous. Devant l'univers vous êtes comme un miroir. Le lecteur qui est absorbé par votre livre n'a plus l'impression de lire: il est devant la réalité. Cette magie toute littéraire a cet effet inattendu: elle n'a pas les apparences de la littérature; elle va même plus loin que la peinture; elle nous offre un monde d'images en mouvement.

Ainsi surgit dans vos ouvrages une idée de la nature qui est à vous et qui est bien d'un homme de notre temps. En quelques siècles les écrivains ont beaucoup changé d'opinion sur la nature; ils l'ont considérée tantôt comme un décor, tantôt comme une bienfaitrice, tantôt comme un refuge. Il y a dans Molière une petite phrase que je ne lis jamais sans admirer la franchise simple d'un génie qui ne s'intéressait qu'au cœur humain. En tête du prologue d'une de ses comédies, Molière écrit: «La scène représente un lieu champêtre et néanmoins fort agréable.» Et néanmoins fort agréable! Qu'aurait dit Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre s'ils avaient remarqué ces mots. Eux, ils représentent l'époque de la nature considérée comme la source attendrissante de toutes les beautés et de toutes les bontés, de la nature harmonieuse et prévenante, où les volcans sont placés au bord de la mer pour purifier les eaux, et où les insectes ont des couleurs vives pour être aperçus des personnes qu'ils attaquent. Plus mesurés en cette occasion que leurs prédécesseurs, les romantiques se sont contentés de trouver dans la nature une consolation à leur mélancolie et un apaisement aux orages de la passion. «Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime», proclame Lamartine. Et Hugo la salue par ces mots: «Nature au front serein!»

Ce n'est pas précisément ainsi que vous la voyez. Chez vous elle n'écoute pas; elle n'a pas de sérénité, elle n'a pas d'intentions; elle a ses lois inélectables et elle est implacable. Vos livres ne font penser ni à un parc dessiné à la façon de Versailles ni à un jardin anglais. Ils évoquent plutôt la savane et la forêt vierge. Dans l'histoire de notre littérature, je ne trouve guère que Vigny, et Leconte de Lisle surtout, qui aient conçu la nature comme roulant avec dédain, sans voir et sans entendre, ainsi que des fourmis, les populations dont elle ignore le nom, les accablant de ses excès et de son indifférence. Mais ils étaient des désenchantés, révoltés contre le monde mauvais, l'inconnu inaccessible. Vous n'avez pas une idée aussi sombre. Telle que vous l'avez décrite la nature est une force exubérante et irréductible, c'est une création continue, prodigieuse et tumultueuse, une puissance à la fois magnifique et cruelle, un spectacle merveilleux et effrayant. C'est la manifestation de la vie mystérieuse, frémissante, bouillonnante et bruisante, tantôt charmante et tantôt féroce, où le témoin que vous êtes reconnaît les figures éternelles de la Faim, du Désir et de la Mort.

En vous appelant dans notre Compagnie, Monsieur, nous avons bien eu quelque scrupule. Nous vous éloignons de vos vastes horizons. Nous n'avons à vous faire pour tous les jeudis que des offres modestes: comme végétation, les arbres du bord de la Seine, dont les branches s'inclinent vers les eaux; comme espace libre, les deux cours illustres mais dénudées de l'Institut; comme êtres animés, vos confrères et tous les travailleurs du palais Mazarin; comme représentation du monde sensible, le Dictionnaire qui garde en secret le trésor de toutes les images et qui en apparence n'est que du noir sur du blanc. Nous espérons que vous n'aurez pas trop de déceptions. Vous allez d'ailleurs posséder, selon le règlement, un logis parisien; vous donnerez en ce qui vous concerne une solution au problème du logement. Et que votre foyer heureusement reconstitué soit sur la rive d'un fleuve ou d'un autre, il importe peu: vous êtes assuré d'y trouver la douceur et la grâce puisqu'il est dirigé par la compagne de votre choix. Vous êtes entouré d'enfants qui feront sous la direction de leurs parents d'excellentes études. Et puis vous retourneriez de temps en temps dans votre province, qui tient à vous comme vous tenez à elle. Je ne crois pas que malgré les invitations flatteuses dont vous avez déjà souvent été l'objet vous acceptiez bientôt un mandat municipal ou autre. Vous ne prétendez pas qu'un écrivain soit nécessairement un législateur, ni un penseur, ni même un prophète. Vous ne tenez pas à être mêlé aux agitations du siècle. Il vous suffit de savoir que vos livres ont de la qualité et que votre éditeur est votre ami. Vous êtes un artiste et vous entendez bien rester un artiste.

Quand on a achevé de vous lire on ne peut se retenir de se poser une question. On se demande: «Comment l'auteur juge-t-il ce qu'il peint si bien? Quelles émotions soulèvent en lui ces passagers de la vie terrestre, jetés comme des grains de poussière dans l'espace? Les trouve-t-il comiques? Les plaint-il? Il les comprend, et comprendre c'est déjà aimer. Les aime-t-il ou les considère-t-il comme de simples sujets exposés à la curiosité d'un conteur?» Ce serait une assez bonne philosophie pour un romancier, une philosophie en vérité un peu courte. Ce n'est pas la vôtre. Par discrétion, par réserve, par pudeur, vous vous effacez. Mais un écrivain n'est jamais tout à fait absent de ses livres. On finit toujours par le retrouver, parce que nous ne pouvons pas sortir complètement de nous-même. Vous nous livrez des impressions voilées comme des confidences, vous nous les livrez tout de même.

Dans cet univers où les savants ont distingué la structure des espèces, vous ne connaissez que des individus différents par le caractère, les moyens, la qualité de l'ardeur. Beaucoup sont dominés par l'égoïsme, la sottise, l'envie, la haine. D'autres sont de braves gens un peu mous, en qui se mêlent le bien et le mal. Il en est même de généreux. Quand vous rencontrez le bon Samaritain sur votre route, vous le reconnaissez tout de suite. Ce n'est pas votre faute si vous ne le rencontrez pas plus souvent. La littérature ne

vit que de nos misères, de nos péchés et de nos maux. Les uns en font des fabliaux, des comédies ou des chansons. Les autres en font des drames. Votre comportement vous conduit assez naturellement à la tragédie comme le prouve votre impétueux Sanglar. Mais dès que se présente à vos yeux une jeune vivante, courageuse et loyale, comme Eva Charlebois, vous avez pour décrire en elle l'éveil de l'amour des nuances d'une délicatesse ravissante. De même vous peignez près d'elle cet émouvant Randolphe, silencieux et bonru, qui a eu bien des infortunes, qui n'est plus jeune, et qui découvre au déclin de sa vie que la bonté désintéressée pour cette jeune femme désemparée et douloureuse est son seul agrément et sa seule raison d'être. Vous donnez à ces personnages modestes, obscurs et simples, un charme exquis où l'on respire comme un parfum doux et qui fait penser à ce mot d'un sage: «Les âmes ont une fleur que la gloire efface.»

Vous laissez paraître une autre impression. Vous vous intéressez au travail, aux métiers, surtout à l'activité libre. Vous ne racontez jamais une aventure mondaine. Vous ne connaissez que les aventures humaines. Vos préférences vont aux êtres énergiques, où la force d'attaque et de défense est intacte, où l'ardeur de combattre verse une sorte d'ivresse, où la volonté est tendue parmi les fatalités menaçantes. Vos bûcherons, vos paysans, vos chasseurs, vos trappeurs surtout ne se plaisent pas dans la vie abritée; ils aiment le risque, ils goûtent le jeu qui met à l'épreuve la finesse de leur savoir-faire, la rapidité de leurs réflexes et leur résistance d'hommes forts. «Rude vie, mais belle vie», dit un de vos héros.

C'est cette inclination profonde qui les unit. Les autres sentiments sont peu sûrs: la camaraderie, l'amour, l'amitié même les sépare autant qu'ils se rapprochent. Mais le souvenir des efforts accomplis et des périls courus en commun, la connaissance des mêmes métiers, des mêmes bois est leur véritable parenté humaine. Sans elle leur vie serait un exil côte à côte, une solitude en commun. Leur terre, leur montagne, leur peine même est leur lien. Dès qu'ils parlent des paysages de leur enfance, de leurs forêts, de leurs épreuves, de leur maison et de leur clocher, ils ont le sentiment de leurs destins rapprochés.

Dans l'univers chaotique ces hommes sont les fils de Marthe; vous les admirez. Ils ont tracé le sillon et la route, construit le pont, régularisé le cours des eaux, gravi les montagnes et fait pousser la moisson. Et comment, si désarmés et si faibles parmi les puissances naturelles qui les dépassent, ont-ils pu se faire un sort dans la création? C'est que l'homme a le prestige du génie individuel qui est l'agent actif du progrès. *Homo faber*: c'est son éminente dignité. C'est aussi son péril. Il invente et il devient l'esclave de son invention. Il invente et ce qu'il crée sert autant à détruire qu'à construire, autant à faire le mal qu'à faire le bien. La vaste civilisation matérielle qui s'étend comme une immense machinerie sur le monde est le grand fait moderne, et elle n'échappe pas à votre observation. Par sa

rapidité vertigineuse elle risque d'ouvrir un abîme entre elle et la civilisation morale qui va moins vite et qui est nécessaire à l'humanité. Ainsi l'ouvrage ici-bas n'est jamais fini et la mission des hommes exige leur vigilance continue. On songe à la parole du poète anglais: «Que nulle étoile ne nous trompe. L'aube est loin. A nos postes. Si nous avons franchi l'écueil que nul ne songe à son repos. La nuit nous cache la forme d'un autre péril à passer.»

Telle est la forte émotion virile et saine qui nous vient de votre œuvre. Je crois que votre voyage au Canada a été pour vous d'une grande portée. On parle volontiers de l'influence française sur le Canada. Il faut aussi parler de l'influence du Canada sur ceux de nos compatriotes qui le visitent. Ce grand pays que nous aimons, qui a gardé à notre langage une fidélité précieuse et qui a pour nous comme un reflet de l'ancienne France, ne présente pas seulement à nos regards ses grandioses paysages. Il a fait un effort pour accorder les techniques récentes et les coutumes ancestrales, les libertés avec l'autorité gardienne de l'ordre, la science de ses brillantes universités avec la foi. Cette harmonie entre l'activité moderne et la vie morale vous a paru être d'une haute signification. Vos derniers livres sur le Canada ont à la fois une ampleur et un apaisement qui frappent, comme si ce pays avait élevé à un plus haut degré d'intensité les deux tendances qui sont en vous: le goût de la grandeur sauvage et le goût de la pureté.

Vous les avez manifestées toutes deux dans une nouvelle que j'ai fort appréciée et qui a pour titre *le Nid du condor*. Vous descendiez des montagnes Rocheuses et vous êtes arrivé en Alberta, dans un parc réservé rempli d'oiseaux éclatants. Le garde vous en fit les honneurs. C'était presque un colosse, large d'épaules, un gaillard splendide aux prunelles couleur de lin, aux cheveux blonds serrés en boucles drues. Il était familier avec tous les hôtes ailés de la savane, et quand il leur offrait dans sa main quelques grains de mil, c'était autour de lui une farandole aérienne éblouissante. Vous avez eu l'impression que vous aviez déjà vu cette main dure, puissante, musculeuse. Vous l'aviez remarquée dans un film qui représentait la prise d'un grand condor sur un pic de la sierra californienne. Vous lui rappelez ce souvenir et vous le voyez soudain s'assombrir: c'était bien lui le héros du film. Il était alors un trappeur athlétique, adroit, hardi et vigoureux qu'une société cinématographique avait souhaité prendre tandis qu'il procédait, sur un sommet difficile, à l'enlèvement d'un petit condor encore au nid et de sa mère aux ailes puissantes. Invité à voir projeter cette bande dans le studio privé de la firme, il était venu plein d'enthousiasme. Et soudain il est bouleversé. Il se voit. Le drame qu'il a devant les yeux, c'est la lutte entre la bête et l'homme, entre la bête libre dans un ciel libre, frémissante et anxieuse, soulevée par son amour pour ses petits et par son courage au-dessus de la peur, et l'homme inexorable, rusé, abusant de sa force, accomplissant son attentat calculé contre

la création, son forfait inexplicable puisqu'il ne s'agit pas pour lui de se défendre. Cette heure change sa vie. Ce trappeur agissait instinctivement et innocemment; mais quand il se voit sans agir il pense son action et elle lui fait horreur. Un monde nouveau s'ouvre à lui, un monde d'idées et de sentiments qu'il ignorait. Et ce que vous avez montré ainsi, n'est-ce pas l'éveil de la conscience, l'affirmation spontanée du bien et du mal qui fait la dignité de l'homme et lui donne dans l'univers une place qui n'appartient qu'à lui?

Comment en serait-il autrement? Vous êtes par votre âge l'héritier de cette génération littéraire qui a rempli le demi-siècle entre les deux guerres; de 1870 à 1914. Cette époque encore proche de nous a sa figure bien définie; elle est déjà du passé. Elle a commencé par le naturalisme à prétentions scientifiques. Puis elle s'est aperçue que le naturalisme avait beaucoup moins de rapports avec la science qu'elle n'avait cru. Elle a gardé du XIX^{ème} siècle la grande règle chère à Taine, à Renan, à Claude Bernard de la soumission à l'objet. Mais elle a eu la notion d'une réalité plus complexe et plus complète que les apparences; d'une réalité où la matière n'est pas tout, où le cœur a ses droits, où la pensée est un accord délicat entre la sensibilité et l'intelligence. A cette évolution, philosophes, savants, critiques,

romanciers, poètes surtout ont contribué. Autour de l'année 1889 ont surgi presque en même temps des œuvres bien différentes qui ont toutes eu une grande importance. *Le Disciple* de Paul Bourget, le premier ouvrage de Bergson, les premiers vers d'Henri de Régnier et les manifestes du symbolisme dont nous mesurons aujourd'hui tous les retentissements. Cette génération a passé de Zola à Bourget, à Barrès et à Claudel. Elle a laissé un riche héritage. Les querelles d'école étaient terminées. Dans le réalisme nouveau c'est l'esprit, c'est l'âme qui domine tout. Et comment vous, qui avez contemplé l'univers, n'auriez-vous pas senti qu'il était traversé par un souffle divin?

Vers quel avenir s'avance lentement cet univers parmi les douleurs et les magnifiques élans de sacrifices, environné de nos inquiétudes et de nos espérances? Il a le temps, et le temps est l'étoffe de la vie. Mais pour les hommes, enveloppés de tant de choses inconnues et de mystères, il est au moins deux sujets de fierté qui leur restent. Nous voyons, votre œuvre et votre vie nous le font voir avec force, que dans cette nature prodigieuse et plus puissante qu'elle la petite créature qu'est l'homme a donné le témoignage de deux noblesses qui sont sa parure: elle a reçu l'inspiration qui lui a permis de créer ici-bas l'héroïsme et la poésie.

La Vie Littéraire

L'Université des Annales continue...

par **Pierre Descaves**

Fondée il y a quarante-deux ans par Madame Yvonne Sarcey-Brisson, «l'Université des Annales» est devenue l'une des plus solides institutions de la vie intellectuelle française. Et son nom s'étend dans le monde entier, puisque les conférences qui y sont données par les personnalités les plus représentatives du génie français sont recueillies par les publications de *Conferencia* et portent hors des frontières de France une pensée qui prend forme de message de la culture du pays.

C'est en 1905 que Madame Yvonne Sarcey-Brisson — fille du grand critique dramatique Francisque Sarcey et femme du fin lettré Adolphe Brisson — eut l'idée de créer une maison «débordante de jeunesse» où, selon sa propre expression, les hommes célèbres pourraient apporter la bonne parole, sous le triple signe des Lettres, de la Famille et de l'Amitié, et contribueraient à faire aimer, comprendre et exalter les grandes œuvres de l'Esprit. Des écrivains, des auteurs dramatiques, comme Jules Lemaître, Emile Faguet, Victorien Sardou, Jacques Richepin, et de grands artistes apportèrent immédiatement leur concours à cette délicate entreprise, qui ne tarda pas à réunir un public d'abonnés fidèles et assidus, et à retenir l'attention par la variété, la qualité et l'utile répartition des sujets proposés et des questions traitées.

C'est la plus haute valeur intellectuelle et artistique — et aussi morale — du pays qui a pu être ainsi, durant presque un demi-siècle, recueillie, expliquée, commentée, éclairée par de libres consciences, s'exprimant librement et abondant, sans parti pris, les problèmes essentiels sur lesquels se fonde une civilisation et sur lesquels repose l'humanisme traditionnel de la vieille Europe occidentale. Il n'est que de feuilleter la collection de *Conferencia* pour se rendre compte de la valeur active d'une telle «croisade», dont les écueils pouvaient être un conformisme mondain et une trop prudente sélection.

Il convient de rendre un hommage sans réserve à la femme de cœur et d'esprit, à l'animatrice incomparable, qui a fait de l'«Université des Annales» la Tribune où sont venus s'exprimer les meilleurs esprits relevant de disciplines, de tendances ou de formations les plus diverses. On peut dire que Madame Yvonne Sarcey-Brisson a littéralement «confessé» la Société de ce temps; à travers deux guerres, des bouleversements sociaux et économiques extraordinaires, et en dépit des diverses crises de conscience qui ont modelé la dure époque que nous vivons. Il y aurait beaucoup à dire sur la vertu de cet enseignement, sur la

pénétration dans une élite des idées qui ont contribué à l'évolution spirituelle, non seulement d'un pays, mais d'un univers conscient des périls qui l'entourent. Qu'on ne croie pas cependant à un enseignement glacial et compassé, à la savante élaboration de «campagnes» préméditées, à la machiavélique composition de programmes démonstratifs. Non! Aux *Annales*, c'est la joie de Paris, dont on a toujours recueilli les échos: joie de vivre et de penser, joie de faire vivre et de faire penser, avec cette pointe de l'esprit qui ne veut ni être dupe ni complice de tous les faux semblants, de toutes les aventureuses théories ou doctrines, avec cet air de malice ingénieuse qui masque le gros sel du bon sens. Divertissantes toujours ont été ces conférences, qui ont su unir le culte de la riche et substantielle tradition française avec le souci de l'ambiante actualité et avec le sens des valeurs de circulation universelle.

Comme chaque année, l'«Université des Annales» a publié le programme de la saison 1947-1948, en annonçant à ses abonnés un notable changement. Madame Yvonne Sarcey-Brisson — la bonne «cousine Yvonne» pour ceux qui la connaissent et l'aiment — abandonne ses fonctions. «...Si j'ai attendu mes soixante-dix-sept ans, écrit-elle, pour songer à un peu de repos, c'est que je n'avais pas encore lu le signe dans le ciel. Je ne connaissais pas Francis Ambrière.»

C'est, en effet, à M. Francis Ambrière que Madame Yvonne Sarcey-Brisson a confié la direction de l'«Université des Annales». Aucun choix ne pouvait mieux répondre à la volonté de continuation et de rajeunissement manifestée par la fondatrice de ce véritable «Service Public» de la pensée française. Le jeune et célèbre auteur de *Les Grandes Vacances*, Prix Goncourt des «Prisonniers», est bien, en effet, tel que le situe Madame Yvonne Sarcey-Brisson: «Plein d'enthousiasme, de sève, débordant d'idées, de talent, de projets.» Ajoutons qu'il est curieux de tout, accessible à tout, et que jadis il sut mener, avec une même et juvénile maîtrise, des études sur Joachim du Bellay et sur la Vie des Grands Magasins. Formé aux meilleures disciplines de l'historien et rompu à toutes les recherches du chartiste, il est devenu tout naturellement mémorialiste, conteur et romancier, tout en trouvant temps et loisirs pour diriger une très importante collection dans une grande maison d'Édition de renommée universelle.

A cet homme «complet», échoit une nouvelle et lourde tâche qu'il entend assumer, avec sa bonne humeur habituelle et avec le plus vigoureux

réalisme. Maintenir l'«Université des Annales», et de la seule façon vivante, a-t-il récemment déclaré, «qui est celle du paysan, lequel ne conserve des terres saines et fécondes qu'à la condition de les remuer tous les ans». Le premier programme de trente conférences qui se donneront, au cours de la saison 1947-1948, à Paris, Salle Gaveau, indique bien la voie dans laquelle s'engage le jeune, actif et sympathique directeur : à côté des illustres conférenciers qui ont fait la gloire de la maison, on trouve de nombreux noms nouveaux, ceux de jeunes maîtres de la littérature, du théâtre, du barreau, ou encore de la technique, qui viennent avec lui «assurer la relève et affirmer la continuité des générations françaises».

Plusieurs thèmes généraux exploiteront au cours de la saison les matières les plus diverses : *Les regards sur le Monde* groupent des conférenciers comme le Président Herriot, MM. Jules Romains et André Siegfried, le Révérend Père Riquet, et M. Paul Reynaud. Dans les *Sortilèges du Théâtre*, MM. Armand Salacrou, Marcel Achard, P.A. Touchard, Louis Jouvet et Mme Dussane promèneront leur auditoire des classiques aux modernes ; avec *Marcel Proust et la Vie Profonde*, M. André Maurois entreprend un véritable cours, qui sera l'un des événements de cette «saison» ; les *Confidences littéraires*, avec auditions, mobilisent MM. François Mauriac, Jérôme et Jean Tharaud, Paul Vialar, Gérard Bauër et Emile Henriot ; dans *Conquête du Monde et Résurrection de la France*, de M. André-François Poncet à Paul-Émile Victor, de Maître Maurice Garçon au Colonel Rémy, c'est la même accumulation de



M. Francis Ambrière.

compétences. Comme l'a désiré sa fondatrice, et grâce à ce programme éclectique, c'est l'âme de la France qui, après les beaux jours d'antan, va continuer à jeter sur l'«Université des Annales» sa pure lumière.

Pierre Descaves.

EDMOND ABOUT à l'École française d'Athènes

par **Robert Laulan**

Le centenaire de la fondation de l'École française d'Athènes aura été célébré avec un an de retard, et en deux temps : le premier dans la capitale grecque, au début de septembre, le second à Paris, dans la deuxième moitié d'octobre.

Transportée à Athènes en avion, la délégation française, comptant de nombreux anciens «Athéniens», a été l'objet d'attentions très vivement ressenties, de la part des souverains et des autorités grecs, et elle a constaté avec une satisfaction empreinte de fierté que les délégations étrangères étaient venues très nombreuses pour rendre hommage à cette féconde initiative française. Des visites ont été organisées notamment

sur l'un des chantiers qui ont fait la gloire de la célèbre institution, celui de Délos, fief de l'École, et l'on a évoqué les grands noms de la maison : Emile Burnouf, Beulé, Fustel de Coulanges, Emile Gebhart, Petit de Julleville, Albert Dumont, Vidal de la Blache, Théophile Homolle, Salomon Reinach, Charles Diehl, Victor Bérard, et bien d'autres encore.

Il y en a un qu'on ne s'attendait guère à entendre citer là-bas, c'est celui d'Edmond About, enfant terrible de l'École, qui a conquis la renommée en dehors des voies austères de l'épigraphie, de la linguistique, de l'archéologie, et aux dépens de ses hôtes qu'il a dépeints d'une touche

mordante, preste et spirituelle, dans *la Grèce contemporaine* et *le Roi des montagnes*. Cependant un membre d'une délégation étrangère, ami de l'humour, a cru devoir évoquer ces souvenirs piquants, qui relèvent de l'histoire littéraire, et dont personne ne songerait plus, en Grèce, à prendre ombrage maintenant.

About fut une exception, un cas unique. Si l'on veut savoir dans quel esprit véritable les premiers membres de l'École arrivaient en Grèce, il faut lire les lettres de Gandar qui traduisent fidèlement le sentiment commun.

«Voilà la Grèce, ma patrie d'un moment, que mon cœur salue avec une émotion profonde, et que mes yeux entrevoient à travers des larmes... La terre apparaît: c'est Navarin, c'est le golfe de Messénie, c'est le cap Ténare, le cap des Tempêtes, le Taygète couronné de neige, le golfe de Laconie, puis Cythère. Ce n'est plus l'Italie, les lignes sont plus nettes, plus pures, le ciel, malgré les vapeurs de l'horizon, est plus harmonieux et plus fin; la nuit, plus calme et plus recueillie; les noms d'Homère et de Platon se présentent à la pensée qui ne les cherchait pas; on rêve à Sophocle et à Phidias...»

Edmond About, lui, brillant élève de l'École Normale, ne visait en postulant son envoi à Athènes, qu'à se procurer trois années de loisirs intelligents, en évitant l'exil en province, dans un lycée, où il aurait enseigné la rhétorique. Il ne se sentait pas fait pour le professorat qui exige de la modestie, de la régularité, de l'abnégation. Aimant la vie mondaine et la conversation, nullement antiquaire, pas davantage historien, tenté par l'actualité plus que par le passé; sceptique et gouailleur; il était plus enclin, comme on l'a justement remarqué, à rechercher des sujets de parodie que d'admiration. Il était de la génération d'Halévy et d'Offenbach. Aussi ses lettres écrites à son ami Tissot, qui devait se faire une réputation d'archéologue en Tunisie, sont-elles le contre-pied de celles de Gandar.

«Il fait horriblement chaud; il fait piteusement triste; il fait plus embêtant que jamais. J'ai une indigestion de ciel bleu, de montagnes bleues, de poussière bleue et de tout ce qui constitue un navs chéri des dieux. On attrape des coups de soleil en plein minuit; impossible de quitter la chambre; impossible d'y rester; j'ai beaucoup travaillé cette semaine à digérer et à respirer. Les plus simples fonctions de la nature sont plus difficiles à remplir que celles d'ambassadeur. Aussi, croyez bien que la France ne fait pas ses affaires en payant mes sueurs dix francs par jour.»

Mais About s'appliquait à donner le change à son directeur, comme il l'avait fait en subissant l'examen d'admission, où il avait laissé croire qu'il se rendrait bientôt maître des principes de la paléographie numismatique et épigraphique.

«Je soupçonne, écrivait son directeur, l'important Daveluy, qu'il n'a pas savouré tout de suite les austères douceurs de sa vie nouvelle, mais il s'est bien remis de sa première surprise, et, maintenant, on peut espérer beaucoup de son travail.»

O ironie des notes scolaires!... Virtuose du trompe-l'œil, About soigna, en effet, son mémoire sur l'île d'Égine, résultat d'une tournée jo-

yeuse faite au printemps de 1852, avec l'architecte Charles Garnier, futur auteur de l'Opéra de Paris. Il se vit toutefois reprocher «l'imitation d'une école historique qui tranche les questions par le paradoxe, ne se défend ni de l'antithèse, ni de l'épigramme, et dans le silence des faits a recours aux conjectures les plus hasardées...»

En fait, beaucoup plus qu'aux Grecs anciens, il s'était intéressé aux contemporains, récemment



Edmond About.

rendus à la liberté après des siècles d'esclavage et de corruption, et qui prêtaient le flanc à la satire gouaillarde. Il s'amusait de leurs mœurs, amplifiait leurs ridicules, divertissait ses correspondants français par des tableaux chargés de la vie athénienne de 1852, et prenait des notes pour ses deux ouvrages d'une verve étincelante, *la Grèce contemporaine*, publiée en 1853, et *le Roi des montagnes*, paru en 1856, qui assurèrent brusquement sa renommée.

Les Grecs, d'ailleurs, ne faisaient pas seuls les frais de sa verve maligne, si l'on en juge par ce tableau d'un bal de la Cour que l'on retrouve un peu modifié dans *la Grèce contemporaine*.

«J'ai passé à peu près tout mon bal à jouer aux échecs, à regarder les officiers de marine qui faisaient des effets de cuisses, et à admirer les uniformes de la diplomatie. Le ministre russe avait l'air d'un crabe d'or; le ministre de Bavière serpentait comme un boa, dans un habit rouge avec plastron jaune et épaulettes de suisse d'église, et le consul du pape, tout en rouge, avait l'air d'un petit capitaine de l'armée anglaise. L'Angleterre se distinguait surtout par la forme de ses chapeaux; il y a là des pipelets diplomatiques

dont l'absence fait un grand vide au bal de l'Opéra. Tous ces habits, il faut leur rendre justice, datent du siècle de Périclès, je suis sûr que, si l'on y faisait des fouilles, on y retrouverait des inscriptions.»

Et About de terminer sa lettre par ce quatrain-farce :

*C'est pourquoi je vous recommande,
Mes Amis, de prendre un bâton, ton, ton,
D'aller voir Athènes la grande,
Et le palais du roi Othon, ton.*

Le conseil fut suivi. Si les uns prenaient le che-

min de la Grèce après avoir lu l'ouvrage de Beulé, *l'Acropole d'Athènes*, qui stimulait leur goût de la recherche scientifique et flattait leurs espoirs de fouilleurs, d'autres se décidaient après avoir lu *la Grèce contemporaine*, qui piquait vivement leur curiosité, et leur promettait un séjour pittoresque. En sorte que l'on peut prétendre, sans paradoxe, qu'About, en daubant sur le pays qui lui avait donné une hospitalité peu goûtée, a contribué à la gloire de l'Ecole dont il avait été l'élève fantaisiste, et rendu indirectement service à la Grèce.

Robert Laulan.

Femmes de Lettres

Quand Roland Dorgelès se rendit chez Mme Colette pour lui annoncer son élection à l'Académie Goncourt, l'auteur de « Chéri » ne joua pas la surprise. Elle ouvrit elle-même la porte, son chapeau sur la tête — un chapeau souple, bleu marine, qui s'harmonisait, paraît-il, avec un ample manteau de la même teinte. Et, la voyant sans bas, pieds nus dans ses « spartiates » : « Quelle femme de lettres, devait penser Dorgelès, est,

en effet, moins « bas bleu » que Colette ? » Harcelée par deux photographes, elle monta dans sa grande voiture noire pour aller chez « Drouant », au fameux déjeuner des Goncourt. Et l'on sait que Colette a un joli coup de fourchette qui fit honneur aux traditions des Dix.

Au dessert, elle prit la défense de feu Judith Gautier, la première romancière reçue chez les Goncourt avant elle, la « prestigieuse Judith », à l'âme fantasque, comme l'appelait Henri de Régnier, « nostalgique princesse de l'Orient » ou, plus précisément, d'un Extrême-Orient imaginaire qu'elle créa de toutes pièces, en écrivant « Parfums de la Pagode ».

Plus tard, après un discours flatteur d'André Billy, Colette déclara : « Ne parlez pas trop de moi, mais plutôt de mon amie Delarue qui vient de mourir. » (1)

Lucie Delarue-Mardrus, femme de lettres elle aussi, née à Honfleur et demeurée, en dépit de son goût des voyages, fidèle à sa terre normande, sachant peindre l'esprit positif de ses concitoyens, l'amour du lucre, et, chez certains, l'astuce, la malice ou la ruse.

D'autre part, avant qu'un sentiment poétique spécifiquement normand s'exprimât dans plusieurs de ses romans — l'« Ex-Voto », par exemple, sorte de confuse aspiration vers l'aventure marine — maints poèmes de Lucie Delarue : « Occident », « Figures de proue », etc... étaient déjà marqués au coin de la bravoure et de la hardiesse

*J'ai voulu le destin des figures de proue
Qui tôt quittent le port et qui reviennent tard.
Je suis jalouse du retard et du départ
Et des coraux mouillés dont leur gorge se noue.*

*Je serai celle-là, de son vaisseau suivie,
Qui lève haut un front de houles baptisé
Et dont le coeur, jusqu'à la mort inapaisé,
Traverse bravement le voyage et la vie.*



Lucie Delarue-Mardrus.

En outre, Mme Delarue-Mardrus nous a laissés des « Mémoires » qu'il faut lire, très révélateurs de certains mœurs littéraires, en France, au commencement du vingtième siècle.

Combien de femmes de lettres d'aujourd'hui, ferai-je observer, — le fait a déjà été signalé, — se sont montrées sensibles au réalisme poétique d'Alain Fournier dans son « Grand Meaulnes ». Je pense à Mme Constance Coline, à Mme Chassériau, à Mme de Chabannes, surtout, l'auteur du « Château à l'Envers » (2) — demeure étrange, de style breton, peuplée de femmes d'un autre âge, et où s'épanouit une enfant atteinte d'un mal incurable qu'elle ignore. Et le plus surprenant, c'est de la voir parcourir, avant de mourir, très jeune, le cycle radieux de plusieurs vies imaginaires.

A vrai dire, nous n'attendions pas autant d'anxieuse fantaisie d'une femme de lettres aussi « moderne » et « sportive » qu'Edwige de Chabannes — qui dédia naguère à l'aviation ce roman si différent de ton : « Port de l'Air ». Et je me demande — question psychologique — quelles influences l'auteur a dû subir, pendant la guerre, pour qu'apparaisse à ce point, dans sa dernière œuvre toute baignée de poésie, cette sorte d'illumination intérieure, créatrice de personnages féériques, et de nouvelles images, plus spirituelles, du monde.

Avec Mme Colette décrivant son Paris familier et les appartements qu'elle y a successivement habités — « Trois... Six... Neuf » (3), titre de son dernier livre — nous nous retrouvons de plain-pied avec le réel quotidien que nous pouvons reconnaître parent du nôtre — du moins pour ce qui est des circonstances et des impressions du moment. Quant à l'art d'exprimer tout cela, avec les résonances particulières — sensorielles ou sentimentales — que le train des jours nous suggère, presque chaque livre de Colette est une réussite due aux secrets de sa technique et de son style. Et celui-là comme tant d'autres, où nous cueillons cette phrase sans chercher à élucider la qualité du plaisir qu'elle nous procure : « Mon premier matin de Palais-Royal fut, paupières encore fermées, l'illusion d'un beau matin de campagne, car sous ma fenêtre cheminaient ensemble un râteau de jardinier, le vent courant d'ouest en est dans les feuillages, et cette liquide gorgée qui monte et descend dans le cou sonore des pigeons. » Une phrase, ... Une fleur, ... qu'il faut savoir, dans un bouquet, contempler à sa juste place pour en goûter tout le charme.

J. Dupertuis.

(1) Avril 1945.

(2) Editions René Juillard.

(3) Editions Corrèa.

Le jubilé d'un grand botaniste

le Professeur Chevalier par René Sudre

Sur l'initiative des professeurs Blaringhem, Urbain et Heim, on vient de célébrer à Paris, dans l'amphithéâtre du Muséum d'histoire naturelle, le Jubilé scientifique de M. Auguste Chevalier qui, depuis dix-huit ans, occupe, dans ce grand établissement, la chaire des productions coloniales d'origine végétale. Une médaille à son effigie frappée par M. Guiraud, premier Grand-Prix de Rome, lui a été remise par ses élèves et de beaux discours ont retracé la carrière de cet éminent botaniste.

Né en 1873, à Domfront (Orne), le professeur Chevalier prépara son doctorat tout en faisant un stage au Muséum. A ce moment, il fut attaché, sans l'avoir demandé, à la mission du général de Trentinian en vue d'étudier les productions végétales du Soudan. Il était désormais conquis par le « Continent noir ». A peine de retour en France, il repartit pour l'Afrique occidentale afin de rassembler la collection qui devait figurer à l'Exposition universelle de 1900. Dans une troisième mission, il étudia la culture des arachides et du coton au Sénégal. Sa vocation était bien décidée: il serait botaniste colonial.

Une quatrième mission économique et scientifique, dont il fut le chef, lui permit de séjourner près de deux ans en Afrique centrale (1902-1904) et d'y faire d'importantes découvertes. Les années suivantes, il visita le Sénégal, le Soudan, la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Dahomey, la Volta, et fit l'inventaire de leurs productions agricoles et forestières. Il créa, en Guinée, le Jardin d'acclimatation de Dalaba. Le Ministère des Colonies s'empressa de s'attacher ce jeune savant si plein d'enthousiasme. Il lui confia la mission permanente d'études des cultures et jardins d'essais qui remplaça, en 1911, l'inspection générale de Dybowski. Chevalier s'embarqua une fois de plus pour l'Afrique. Il resta huit mois au Congo français et au Congo belge, se plaisant à comparer les méthodes françaises avec celles des étrangers. A la suite de ce voyage, il fit remplacer les jardins dits d'essai par des stations expérimentales propres à chaque culture.

Après l'Afrique, ce fut l'Asie qu'il fut chargé d'inspecter. Il visita l'Indo-Chine et étudia l'organisation coloniale de la Malaisie, de Java, de Ceylan. La guerre était arrivée. Elle touchait à sa fin quand Chevalier fut nommé inspecteur général de l'agriculture par M. Albert Sarraut, Gouverneur général de la grande colonie française d'Extrême-Orient, avec la tâche d'accroître les productions de vivres. Il en profita pour fonder l'Institut scientifique de l'Indo-Chine qui est devenu aujourd'hui l'Institut des recherches économiques.

Pendant huit ans, le savant ne mit plus le pied hors de France. Il se consacra à l'enseignement,

à la recherche, à la publication, dans le modeste laboratoire d'agronomie coloniale que l'École des hautes études avait fondé au Muséum. Il était déjà Directeur du *Journal d'agriculture tropicale*. Après la première guerre, il créa la *Revue de botanique appliquée et d'agriculture tropicale*, revue précieuse qui coordonne depuis vingt-six ans toutes les études relatives à ces sciences, et qui est devenue internationale. En 1929, le Ministère des Colonies offrit de créer, au Muséum,



Le Professeur Chevalier.

une chaire pour Chevalier qui fut nommé unanimement par l'assemblée des professeurs. Peu de temps auparavant, il s'était rendu en Algérie et en Tunisie pour faire profiter l'Afrique du Nord de sa riche expérience. Il avait accepté aussi de faire un voyage au Brésil où il étudia la culture du café et les espèces ligneuses aptes à fournir des carburants. Ce ne fut certes pas son dernier voyage. Il remplit encore sept ou huit missions coloniales, toutes en Afrique; la dernière en date est de janvier dernier.

Les honneurs sont venus récompenser cette belle carrière de savant. M. Chevalier fut membre de l'Académie des sciences coloniales à sa fondation, en 1921. Il fut élu à l'Académie des sciences, dans la section de botanique, et à l'Académie d'agriculture. Il présida de nombreux congrès, sociétés, commissions, où sa compétence l'imposait. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

Les travaux scientifiques du professeur Chevalier sont d'une grande variété. Ils portent tous cette marque d'unir étroitement la science pure à la science appliquée. Très nombreuses sont les espèces de plantes que l'explorateur a découvrir-

tes; mais non moins nombreuses sont les cultures qu'il a introduites ou perfectionnées, les exploitations nouvelles qu'il a révélées. C'est ainsi que son inventaire des essences forestières de la Côte d'Ivoire, du Gabon, du Tonkin, a augmenté le nombre des bois d'œuvre mis sur le marché par l'industrie. En même temps qu'il approfondissait le problème posé par de Candolle de l'origine des plantes cultivées, Chevalier publiait dix volumes de monographies sur les végétaux utiles de l'Afrique tropicale. Il n'est aucune culture coloniale qui ait de secrets pour lui: café, thé, coton, tabac, poivre, riz, cacao, vanille, fruits de toutes sortes. En 1903, il avait découvert, dans le bassin du Chari, un caféier nouveau, le *Coffea excelsa*, à haut rendement et très résistant aux maladies. Sa culture se répand aujourd'hui dans les pays coloniaux.

À la veille de la guerre, il venait de prendre possession d'un laboratoire enfin honorable dans l'enceinte du Muséum. Il y installa ses collections uniques au monde, en particulier celle des bois tropicaux. Ces collections furent très admirées par les Allemands qui auraient voulu en envoyer la plus belle part à l'Institut botanique de Berlin. Le pillage aurait été accompli si Chevalier, resté à Paris, n'avait défendu courageusement ses richesses. Pendant l'occupation, il ne cessa de classer ses plantes, d'écrire des mémoires et des livres, de faire des communications à l'Académie des sciences. Il fut grand conseiller du public en matière alimentaire dans la période douloureuse où les Français envisageaient de manger les feuilles des arbres pour tromper leur faim.

Aussitôt qu'il avait été en possession de sa chaire du Muséum, le professeur Chevalier avait entrepris un grand ouvrage en huit ou dix tomes sur la géographie botanique africaine. Seul le premier volume est paru sous le titre de *Flore vivante de l'Afrique*. L'originalité de cette flore, c'est que toute description d'espèce est suivie de notes écologiques et d'observations faites sur place, ce qui justifie doublement l'épithète de «vivante». M. Chevalier est malheureusement hors d'état de continuer son travail, ses collections ne se trouvant plus dans son laboratoire; mais il espère que son œuvre sera complétée, car il laisse de nombreuses notes inédites, ainsi que des dessins et des photographies. Il se borne à publier des monographies de certains genres qu'il a plus spécialement étudiés.

Dans le discours qu'il a prononcé pour son Jubilé, M. Chevalier a évoqué les souvenirs de sa vie et rendu hommage aux coloniaux français de son époque. «Ce furent, dit-il, de grands conquérants et de grands bâtisseurs, mais il est injuste de dire qu'ils ont été des colonialistes ou des exploités. Ils ont apporté un mieux-être certain dans les contrées dont les populations sont, pour longtemps encore, je l'espère, associées à la France.» Ce grand savant, ce voyageur intrépide, est en même temps un démocrate fervent qui ne rêve que du bonheur du peuple et qui pense que la science est seule capable de l'assurer. C'est dans toute la force du mot un brave homme.

René Sudre.

La Vie Artistique

Bonnard, par lui-même

par **Bernard Champigneulle**

Tous ceux qui l'ont connu se rappellent ses soucis et ses scrupules, avant les expositions; jusqu'au dernier moment, il s'approchait avec sa palette et son pinceau de la toile déjà pendue à la cimaise; il y voyait toujours quelque chose à reprendre; il n'en était jamais satisfait; même les tableaux achetés par les musées lui donnaient encore du tourment; plusieurs fois, il demanda l'autorisation d'y apporter d'ultimes retouches.

Surtout à la fin de sa vie, il recevait de la critique des éloges hyperboliques, mais il ne semblait jamais y croire beaucoup. Lorsqu'on le félicitait, il se tournait vers son interlocuteur avec un regard plutôt surpris où brillait parfois un éclair de malice, et il levait l'avant-bras dans un geste timide qui semblait signifier: «Vous êtes bien gentil... J'ai fait ce que je pouvais... Mais c'est encore bien loin de ce que je voudrais.»

Avec son long corps dégingandé, son petit chapeau mal posé sur sa tête, il conserva jusqu'à la fin de sa vie un air de gamain qui a poussé trop vite. Au fur et à mesure qu'il avançait en âge, sa peinture se faisait plus éclatante et plus juvénile. Et lorsqu'on croyait qu'il s'était fixé dans une manière de peindre, il faisait fuser quelque nouveau feu d'artifice dans la lumière du ciel méridional, la nature toujours plus exubérante apparaissait en somptueuses draperies.

Chargé d'une gloire justifiée, il a toujours conservé sa fraîcheur, sa fantaisie, son ingénuité. Lui seul pouvait se permettre ces mises en page insolites, ces figures coupées par le cadre, ces tâches lumineuses disposées comme à rebours de l'ordre établi, car de ces bizarreries volontaires il se tirait toujours par miracle et son univers de poésie colorée savait satisfaire notre œil au point que notre esprit se trouvait comblé aussi.

Indifférent aux doctrines et aux théories, il peignait comme l'oiseau chante. Les verbiages ne l'intéressaient guère. «On regrette les formules lapidaires, en esthétique», disait-il. Il préférait musarder avec son petit chien et amasser ses richesses — qui n'étaient point de l'argent dont il faisait fi, n'ayant pour lui-même que peu de besoins — mais des richesses plus considérables: un coin de jardin perçu à travers la fenêtre, un petit bouquet dans un vase, une passante dans la rue, une barque sur la mer, une jeune fille au bord de sa baignoire, un compotier de fruits, un poisson, un coquillage. Tout objet devenait pour lui prétexte à ruissellements imprévus de couleurs dont les diaprures engendraient des formes renouvelées.

A l'inverse d'un certain nombre d'artistes contemporains, il préférait regarder et peindre plutôt que de parler de son art. C'est donc quelque chose d'assez rare qui nous est offerte par *Verve* dans l'album qui vient de paraître sur Bonnard au moment même où l'exposition de l'Orangerie le situe au premier plan de l'actualité parisienne. Les quelques textes qui figurent dans cette publication sont dus au maître; il les écrivit l'an dernier — c'est-à-dire la dernière année de sa vie.

Comme on pouvait s'y attendre, nous n'y trouvons pas de littérature (ce peintre n'était pas fait pour les épanchements lyriques), mais de précieux renseignements exprimés en toute simplicité sur la manière dont il concevait son métier et comment il le pratiquait.

«Je peins, écrit-il, en essayant de ne pas perdre le contrôle de l'idée première; je suis faible, et si je me laisse aller, au bout d'un moment, j'ai perdu la vision première, je ne sais plus où je vais.»

Il y a donc de la part du peintre qui veut conserver sa personnalité et qui veut garder intactes ses sensations initiales, un véritable réflexe de défense devant l'objet. Les plus grands artistes l'ont connu: ils devaient assez vite abandonner le modèle pour le reprendre plus tard s'il le fallait; Monet, par exemple, ne le regardait que pendant quelques minutes.

«La présence de l'objet, du motif, continue Bonnard, est très gênante pour le peintre au moment où il peint. Le point de départ d'un tableau étant une idée, si l'objet est là au moment où l'on travaille, il y a toujours danger pour l'artiste de se laisser prendre par les incidences de la vue directe...»

Comment Bonnard, qui travaillait sur le motif, pouvait-il éviter cette absorption par le motif? Il nous l'indique:

«Je le quitte, je vais contrôler, je reviens, je retourne quelque temps après... Je peins seul dans mon atelier, je fais tout dans mon atelier. En somme, il se produit un conflit entre l'idée initiale qui est la bonne, celle du peintre, et le monde variable et varié de l'objet, du motif qui a causé la première inspiration... Chez certains peintres — Le Titien — cette séduction (ou idée première) est tellement forte qu'elle ne les abandonne jamais, même s'ils restent très longtemps en contact direct avec l'objet. Moi, je suis très faible, il m'est difficile de me contrôler devant l'objet.»



Dessin de Bonnard.

Le mépris de Bonnard et ses ironies pour les jugements lapidaires ne l'ont pas empêché de semer le recueil de phrases pertinentes et qui éclairaient d'un jour singulier des problèmes que les esthéticiens se plaisent souvent à rendre confus. «Les musées sont peuplés d'œuvres déracinées» — «Juger comme une modiste juge le chapeau qu'elle fait» — «Se méfier du ton local» — «C'est bon d'enfourcher un dada, mais ne pas croire que ce soit Pégase».

Ces textes donnent tort à ceux qui, ne connaissant pas Bonnard, prenaient sa réserve, son peu de goût à fréquenter ses congénères, pour de l'indigence d'esprit. Parce qu'il était avant tout un grand visuel et un instinctif de suprême raffinement, nous ne devons pas lui dénier ces qualités d'esprit qui commandaient l'extraordinaire

composition de ses tableaux. «En art, disait Barres, il n'y a jamais profit à être un imbécile.» C'est le propre d'un temps où domine l'orgueil d'esprit de ne pas savoir assigner sa véritable place hiérarchique à la vertu d'humilité.

L'album de *Verve* a le grand mérite de nous le rappeler, non point seulement par ces propos qui comptent pour bien peu de chose dans l'œuvre de l'artiste, mais par ces dessins et ces tableaux de la dernière époque tout irradiés de lumière céleste. L'extrême subtilité de la couleur est rendue avec une perfection qui n'a sans doute jamais été égalée. Et chaque planche pourrait illustrer cette phrase où Bonnard semble avoir défini son art tout entier: «On peut extraire de la beauté de tout.»

Bernard Champigneulle.

Cézanne et sa Postérité

par **Léon Degand**

Cézanne paraît aujourd'hui au comble de la gloire posthume. Il est le père de toute la peinture moderne et, dans la plupart des milieux avertis, il serait indécent de mettre en doute cette paternité. D'autant plus qu'elle est revendiquée par la grosse majorité des peintres eux-mêmes. Car, en peinture, et en art en général, ce sont les enfants qui se créent des parents, qui les choisissent à leur image, et leur imposent des obligations paternelles dont ces infortunés ancêtres seraient peut-être fort embarrassés. Imagine-t-on, en effet, la stupeur de Cézanne, s'il pouvait contempler les œuvres de deux familles de peintres, les Cubistes et un grand nombre d'Abstraits, respectivement ses enfants et ses petits-enfants?

Non, Cézanne n'avait pas voulu cela. Et, de même que certains Cubistes, aujourd'hui plus que sexagénaires et fidèles aux découvertes de leur jeunesse et de leur maturité, ne peuvent reconnaître leur part de responsabilité dans les créations exclusivement non-figuratives de leurs cadets, de même il y a beaucoup de chances que Cézanne aurait refusé son patronage aux inventions des Cubistes qui lui vouent un culte.

Quelle était la situation au moment où Cézanne se mit en demeure de poursuivre son démon personnel?

Les Impressionnistes venaient de procéder à une révolution radicale. Leurs devanciers, les Réalistes, les Naturalistes, vivaient de l'ambition de représenter les choses *telles qu'elles sont*. J'entends bien qu'ils ne prétendaient pas nous restituer le monde extérieur dans sa réalité métaphysique et absolue, puisque nul ne peut se vanter de la connaître, qu'ils se contentaient des apparences, et, même, d'une certaine idée, conventionnelle et courante, que l'on se fait de ces apparences. De plus, ils n'étaient pas sans sacrifier à des règles de composition et de convenance picturales, sans quoi il ne saurait être de peinture, même académique. Il n'empêche qu'ils visaient à l'objectivité documentaire.

Les Impressionnistes renversèrent ce point de vue. Ils prirent nettement le parti de représenter les choses *telles qu'on les voit* et, se conformant à un précepte en honneur à leur époque, notamment en littérature (voyez le Symbolisme), ils comprirent qu'en suggérant les choses on les montre de manière beaucoup plus saisissante.

Leur action porta sur la couleur. Ils devinèrent que, en divisant le ton en ses composantes pures, on suggère beaucoup plus intensément le ton désiré, grâce au mélange optique. Claude Monet avait aperçu, à Londres, que certains blancs de Constable ne sont si éclatants que parce qu'ils sont nourris de mille nuances colorées. Les Impressionnistes s'enivrèrent de cette aubaine, au

point d'oublier que le tableau n'est pas seulement une bouleversante impression chromatique, mais aussi une construction bien charpentée et musclée? (Ils n'en produisirent pas moins des chefs-d'œuvre, car, en art, il n'est pas d'erreurs de principe, il n'est que des réussites ou des échecs).



Portrait par Cézanne.

(Musée de Cincinnati).

Cézanne prit conscience du caractère invertébré de la peinture de ses contemporains, et il se fixa le programme suivant: «Faire de l'Impressionnisme quelque chose d'aussi durable que l'art des musées». Ce sont ses propres termes. Comme les Impressionnistes, et contrairement aux habitudes des Réalistes naturalistes, il s'en alla cultiver des impressions d'après nature, *dans la nature*, en faisant le mieux possible abstraction des conventions traditionnelles. Fidèle au principe de la peinture claire, introduit par les Impressionnistes, il réintégra cependant les bruns, que nos révolutionnaires avaient bannis par haine du bitume réaliste. Mais, au lieu de porter son attention exclusivement sur les jeux de la lumière, que traduit la seule couleur, il s'intéressa aussi aux jeux de la forme.

J'ai dit que la révolution des Impressionnistes résidait dans le fait qu'ils désiraient représenter les choses telles qu'on les voit. A l'objectivité des Réalistes ils substituait donc la subjectivité du peintre, en toute franchise. Cézanne suit leur mot d'ordre, puisque, à la subjectivité dans le domaine de la couleur, il joint la subjectivité dans celui de la forme. A une impression chromatique, il ajoute une impression formelle. Malgré cette différence essentielle, Cézanne est donc bel et bien un Impressionniste, mais un Impressionniste plus complet, quoi qu'en aient dit certains théoriciens cubistes, enclins à ne voir en Cézanne que leur initiateur dans la construction des formes et non le peintre qui choyait sa «*petite sensation*», c'est-à-dire, sa petite *impression*.

Bien qu'il ait parlé de tout traiter par la sphère, le cône et le cylindre, du moins en principe, Cézanne visait surtout à révéler, par sa peinture, les lois géométriques qui, lui semblait-il, régissaient ses modèles. Ses déformations et sa perspective étaient sans doute *affectives*, comme l'a écrit André Lhote, mais orientées par l'expression fidèle du modèle qu'il avait sous les yeux. Et c'est d'un bon Impressionniste que le choix de ses couleurs, pour arbitraire qu'il parût, ait toujours été justifié par la nécessité de reproduire la réalité des impressions reçues et celle de respecter des lois du chromatisme.

L'art de Cézanne reste donc tributaire des jonctions de la nature et de certaines lois de la physique. Cette limitation, il nous serai facile, aujourd'hui, de la mettre au compte de la timidité de Cézanne. Il nous est cependant indispensable de ne pas la perdre de vue, car c'est elle qui sépare Cézanne de ses enfants Cubistes et, davantage encore, de ses petits-enfants Abstraits.

Cézanne, en se soumettant à sa «*petite sensation*», s'imaginait peut-être se conformer, mieux que ses prédécesseurs Réalistes et Impressionnistes, à un certain *ordre cosmique*, inscrit dans les natures mortes et les paysages qu'il dépeignait. Du moins, c'est ce que des commentateurs de son œuvre tendent à nous démontrer. Les Cubistes, au contraire, n'entendirent plus se conformer qu'à un certain *ordre plastique*, auquel ils plièrent, sans scrupule, les données de la réalité du monde visible. Il y a un monde entre les deux.

Un monde d'intention, me fera-t-on observer. Cézanne aussi, en fait, pliait la réalité à une volonté plastique. Sans doute. Mais Cézanne tempérait sa passion de la plastique d'un désir irrépressible d'obéir à la réalité. Or, la situation est totalement inversée chez les Cubistes, du moins dans leurs œuvres les plus significatives et les plus audacieuses. Et, de leur tendance à la plastique pure, tout un groupe de peintres a conclu à la possibilité, à la nécessité d'abandonner tout recours au monde extérieur: ce sont les Abstraits. Avec eux, naît une peinture nouvelle. L'intention était donc déterminante.

On comprend pourquoi Cézanne, l'Impressionniste, l'homme qui peignait «*d'après nature*», serait plutôt gêné d'être l'ancêtre de ces peintres qui ne rêvent que d'inventer, même s'ils ne s'entendent pas entre eux.

Léon Degand.

Assurances sur la Vie

L'UNION-VIE

RC. C. 4054 Le Caire: 7, Avenue Fouad 1er
RC. A. 10036 Alexandrie: 1, Rue Debbané

Chaise pour tous usages

IDEAL
TRADE MARK



en tubes d'acier garnie
de lattes de bois

couleurs assorties

LA MÉNAGÈRE MODERNE

16 RUE EMAD EL DINE LE CAIRE TEL 54836
RUE SAFIA ZAGHLOUL, ALEX. TEL 79512

Revue des livres

par Henri Gal

Nombreux sont les ouvrages parus depuis deux ans sur la Résistance française. Nous en avons analysé dans de précédentes chroniques. Aujourd'hui nous devons de signaler, avec un certain retard dû au fait que ces œuvres nous sont parvenues elles-mêmes assez tardivement, le remarquable reportage, intitulé roman, de M. David Rousset « Les jours de notre mort » (1). En près de huit cents pages, l'auteur nous conte ce qu'était la vie des camps de concentration nazis. Il se dégage de ces pages un hideur, une horreur difficilement supportables. Mais M. Rousset ne se laisse pas aller à une émotion facile, il raconte froidement et clairement. A nous de juger. Et notre jugement est absolu, définitif. L'abomination d'un régime politique qui tend à détruire la dignité de l'homme, qui ne vise qu'à la destruction des âmes par la souffrance des corps, est abject. Pussions-nous ne plus connaître une telle période de barbarie! Le roman de Madame Marianne Schreiber, « La passion de Myriam Bloch », vise plus à toucher nos sentiments que notre raison, il nous conte la vie de Myriam à la prison de Fresnes, en France, puis à Auschwitz. L'horreur qui se dégage de cette lecture est d'autant plus intense que les tortures physiques et morales sont décrites avec une grande sobriété, traversées des cris sincères de l'indignation qui bouleverse l'auteur et le lecteur. On ne peut pas résumer les épouvantables martyres de ces pitoyables victimes. On ne peut imaginer que l'Allemagne se relève jamais d'une telle dégradation. Il y a quelques naïvetés romanesques dans cette œuvre et notamment la perfection quasi absolue des héros israélites, mais cela ne saurait enlever à ces pages le mérite d'une réelle grandeur dans la sincérité d'un témoignage, émouvant. Ce livre amer se termine par un appel à la rééducation contre l'antisémitisme. Nous y souscrivons pleinement. A quand la tolérance? (2).

Le roman de M. Lucien Corosi, « Zone libre », est une histoire de guerre, résistants et collaborateurs affrontés. Il s'y mêle des intrigues sans grand intérêt, lassantes par leur banalité. Les personnages sont par trop inconsistants, et leurs amours, successives et sans profondeur. Le style est aisé, mais ne rachète pas l'indigence du récit. Notons toutefois des pages bien venues sur les organisations de résistance (2).

Il est regrettable que le roman de M. Raymond Dupin ait paru trop tardivement pour prendre le départ dans la course des grands prix littéraires de fin d'année. « Echec au diable » (3) est d'une lecture attachante. On est saisi dès le début par la souplesse et la facilité d'expression du conteur. On suit avec intérêt le récit, à la première personne, de l'enfance de ce garçon auquel se révèle la nature et le but de la vie parmi des

aventures dont il est soit le témoin soit l'acteur. Evidemment toutes ces pages ne sont pas d'une parfaite pureté de sentiments mais tout est dit sans cynisme, et avec une simplicité et une franchise qui plaisent. Le style rappelle par moments Marcel Proust, et la composition même de ce roman fait songer souvent à lui. Ce n'est pas un mince éloge sous notre plume. Citons cette phrase proustienne et qui explique le ton du roman et son but: « Certes, pour eux comme pour moi, le bonheur résidait avant tout dans la recherche du plaisir. Mais cette recherche était toujours décevante (et c'est pour cela que je gardais la nostalgie de l'état émotif de mon enfance, et Viviane celles des premières voluptés de l'amour), mais nous vieillissions. Il nous était alors impossible de ne pas ressentir la fugacité et l'inconséquence de tant de flambées sensuelles. Notre joie ne pouvait plus être maintenant celle du passé, mais la joie de l'apaisement et de la sagesse, la joie d'occuper enfin sa petite place dans la société, d'y entrer sans trop de heurt, avec l'aide d'une affection durable ». Les portraits de Viviane, Roger, Geneviève, entre autres, sont admirablement rendus et nous avons l'impression que, si nous ne les avons déjà rencontrés, nous les rencontrerons un jour. M. Raymond Dupin a beaucoup de talent. Souhaitons qu'il nous offre d'autres romans d'une aussi belle tenue. Le succès lui est assuré.

L'atmosphère irréaliste du roman d'Alain Fourrier et de ceux de Robert Francis se retrouve dans le roman de Mme Hedwige de Chabannes: « La salle des pas perdus » (4). L'héroïne, Fausta, ne nous apparaît qu'à travers les êtres qui l'ont aimée: Louise, l'amie d'enfance; Luc, le mari; Hugo, l'homme aimé. Derrière ces personnages encore vivants, se dessine l'image de la morte. Visage énigmatique. « Pas plus jolie peut-être que d'autres jolies femmes, dira d'elle l'un de ceux qui l'auront connue. Mais elle faisait rêver ». Est-ce la définition du charme? ou de la « grâce plus belle encore que la beauté? Nous ne saisissons pas pour quel motif Fausta a épousé Luc, homme quelconque. Nous comprenons mieux l'influence totale de Fausta sur son amie d'enfance, et sur Hugo, qui demeure figé d'amour et abandonne sa délicate épouse Delphine. L'auteur a-t-elle voulu dépendre la toute puissance (et, à la fin, la déception) du rêve? Il se dégage de certaines pages une atmosphère existentialiste: vanité des efforts, tristesse de la vie quotidienne et médiocre, goût du néant... Et Fausta n'a-t-elle pas dit: « Où vont tant de pas perdus? » Livre de talent où la désolation réaliste se marie au rêve et aux chimères, et forme un harmonieux ensemble.

« L'étoile absinthe », (5) de Madame Maria Le Hardouin, est un roman d'une lecture souvent pé-

nible, non par le style, mais par le sujet et l'étude des êtres. Taraglas, l'écrivain, et Luc, le peintre, côtoient la folie avant que d'y sombrer nettement à la fin du livre. Taraglas crève les yeux de son chat et nous conte par le menu, cet acte affreux. Il se complait dans de tels sentiments. Luc a une vie de solitude morbide; son frère s'est suicidé par sa faute; sa femme qui l'aime le trompe et se livre avec son amant à la débauche. Seules émergent de tous ces êtres monstrueux et malades Laure et Vincent. Le talent de Mme Le Hardouin n'est pas en cause; si les êtres qu'elle dépeint sont horribles, elle est douée d'une grande finesse et telles de ses pensées nous font méditer, par exemple: «Si l'être que l'on aime nous apparaissait de jour comme durant les heures nocturnes, il n'y aurait plus qu'à vivre à ses genoux, arrosant ses mains de larmes brûlantes».

C'est un livre amer et triste que celui de M. Michel Seuphor: «Le visage de Sentlis» (1). C'est la lamentable existence d'un journaliste pauvre qui se débat dans la misère et qu'un pur amour de son art empêche de réussir. Dans cette vie toute en grisaille, la lueur de bonheur que lui apporte Catina, amour de jeunesse préservé du temps, et qui fleurit miraculeusement, rend à deux pauvres êtres, aux heures où ils se retrouvent, la joyeuse insouciance des créatures jeunes et heureuses. Mais Catina se suicide, désespérée par la mauvaise conduite de sa fille. Quant à l'homme, privé de sa dernière raison de vivre, il se laisse aller aussi à la mort apaisante. Le visage de Sentlis (sculpture du XIII^{ème} siècle au portail de la cathédrale de cette ville) exprime le symbole de la douleur: «cette résiliation finale de tout espoir de l'homme en la justice de l'homme et en la bonté de l'homme». Notons, dans le testament littéraire du héros, cette phrase: «Il n'y a pas de pauvres. Il n'y a que des imbéciles. Les pauvres? Ceux qui ne se débrouillent pas, qui ne veulent pas se débrouiller, voilà les pauvres. A quoi peuvent-ils servir, sinon à être esclaves?»

Nous n'avons pas goûté le «Granit et l'Absence», roman de M. Marcel Schneider (1). Arrivé au terme de ces pages, nous nous demandons ce que l'auteur a voulu dire. Evidemment nous saisissons que les symboles peuplent toute cette histoire, mais il y a par trop de mystère dans l'expression et nous ne voyons pas ce qu'a voulu exprimer l'auteur. Avouons notre incompréhension et battons notre coulpe!

Le roman de Farrell méritait-il d'être traduit? «Mc. Ginty» est l'histoire d'un employé d'une vaste entreprise de messageries dont il est fier d'être un des rouages et dont l'histoire s'enchevêtre avec la sienne. Les ménages sordides, les amours de bas étage, les distractions standardisées, voilà la trame de Mc. Ginty en dehors de l'entreprise où il tient sa place et qui l'obsède: conversations entrecoupées, coups de téléphone, personnages épisodiques, petites intrigues de collègues, et le long monologue d'un rêve qui constitue la seule revanche authentique du personnage contre sa vie. Il finit par se traîner dans un emploi subalterne, son dévouement passif n'ayant servi de

rien contre l'inhumaine entreprise qui le déchoit de son poste. La grande idée de l'œuvre est cette sorte de vocation mystique de l'employé à son entreprise. C'est aussi la condamnation d'un certain régime économique. Ce roman souffre de la traduction en français du «slang» américain. L'équivalence des jurons est difficile et le texte pâtit d'une adaptation dont le traducteur n'est pas responsable (6).

M. Joseph Peyré, dès le début de son roman: «Mallory et son Dieu» (7), nous indique que pour lui l'intérêt n'est pas de savoir si Mallory a ou non fait la conquête de l'Everest. Ce qui lui importe, c'est «l'aventure spirituelle du héros, son ascension». Pour Mallory, le montagnard est un artiste, car celui qui est ému par la création a droit à ce titre et il est artiste autant qu'il cultive son «expérience émotionnelle» pour elle-même, indépendamment de toute autre considération ou motif. Dans l'art de la montagne, c'est la part spirituelle de l'âme qui est intéressée. L'art de la montagne l'emporte en efficacité spirituelle sur l'art de l'amitié car il engage mieux que la vie, le bien de l'âme. Le grimpeur vit une existence dangereuse. L'émulation, les joies physiques, le plaisir esthétique ne vaudraient pas pareil risque. Il recherche des émotions plus hautes: un enrichissement spirituel. Mallory a ainsi abouti à une notion du bien de l'âme, des valeurs du sublime et à un culte exempt de tout matérialisme dont la montagne avait secondé en lui la révélation, si même elle ne le lui avait pas inspiré. Que la

L'ETUDE DES SCIENCES POLITIQUES

prépare aux Grands Concours de l'Etat (Diplomatie, Inspection des Finances, Conseil d'Etat, etc.) et à l'administration des affaires-privées

*Tous les élèves de l'Institut d'Etudes
Politiques ont besoin des*

COURS DE L'INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES

*rédigés d'après les notes ou la sténographie des
cours professés à l'Institut d'Etudes Politiques
avec l'autorisation de MM. les professeurs*

RENSEIGNEZ-VOUS

aux «Cours de Droit»

158, Rue Saint-Jacques, Paris (Ve)

en spécifiant votre année d'études

Notice détaillée envoyée gracieusement par retour

montagne soit une éducatrice, qu'elle joue un rôle dans la formation du caractère et pour l'élévation de l'âme, cela ne semble pas contestable. Qu'elle soit prise pour base d'une ascèse, comme moyen de renouveler l'homme cela peut encore se concevoir; mais qu'elle puisse inspirer une religion personnelle et parler, comme M. Joseph Peyré, d'une religion «mallorienne», cela paraît fort discutable. Ce livre ouvrira des horizons nouveaux à ceux qui ne considèrent pas l'alpinisme comme un simple sport.

« La rose des temps » de C. J. Odic (5) est un recueil de lettres s'échelonnant de 1907 à 1933, suivi d'un journal commencé en mai 1940 et terminé en décembre 1943. Deux frères échangent leurs impressions. En 1910, Jean découvre l'Alsace. Lis a la révélation de la «force». Puis c'est la guerre de 1914-18. Les lettres reflètent la vie dans les tranchées, les vies divergentes entre civils et militaires. Lis, après avoir été blessé, se retrouve étudiant. Il est désorienté. Il part aux colonies. Il va en Allemagne et décele la véritable mentalité nazie, alors que Jean estime qu'Hitler bluffe. Lis meurt en 1933. Jean commence son journal le 15 mai 1940. Il exprime l'atmosphère de Paris pendant les journées de mai et juin 1940. Nous voyons apparaître, après l'armistice, les premiers collaborateurs et les premiers résistants. Il passe en Algérie et, poursuivi par un policier de Vichy, il rentre à Paris. Sa femme demande le divorce. Le journal se termine au moment où il est réperé par la Gestapo. On sent qu'il finira dans quelque camp de concentration. L'auteur qualifie son roman de la prérésistance et de roman optimiste. Il est réconfortant, en effet, de constater qu'à côté des défaillances de certains, nombreux furent les Français qui sous l'occupation surent discerner leur devoir et l'accomplir discrètement et avec courage.

Le recueil de nouvelles de Mme Marie Le Franc, « O Canada, terre de nos aïeux! », mérite d'être lu et apprécié. La description de la forêt canadienne, parsemée de lacs, et dont la solitude est susceptible de déterminer la peur, du Saint-Laurent, qui, «en avril, remue son grand corps sous les glaces», de la vie des trappeurs et des coureurs de bois, des curés et des instituteurs, rudes, à l'image de leur pays, sont exécutées par une personne qui connaît bien ce Canada où elle vit. Livre au style agréable et d'une lecture saine, qui ouvre une fenêtre sur l'air pur (8).

N'est-ce pas tenir une gageuse que de publier en trois volumes un roman policier? Ce genre de roman souffre de la réputation que lui ont fait des critiques sévères qui le considèrent comme un genre mineur. Nous ne partageons pas cette opinion. Il y a de mauvais romans policiers comme il y a de mauvais romans tout court. Mais un roman, parce qu'il est «policier», doit-il subir de ce fait un préjugé défavorable? Voici qui surprendrait nos amis lecteurs qui savent que nous étudions souvent de tels ouvrages. Or celui de M. Claude Aveline est en tous points réussi, il commence avec «L'abonné de la ligne U», se poursuit avec «La double mort de Frédéric Belot», et se termine avec «Le jet d'eau». Disons tout de

suite que ce roman se lit avec un plaisir complet tant l'auteur sait nous intéresser et piquer notre curiosité. Des le début il crée l'atmosphère et noue, avec un art très sûr, les premiers fils de la trame. Jamais le lecteur n'est déçu par l'annonce d'une solution facile. Il n'y a pas de «deus ex-machina» comme dans certains romans du même genre et bâclés. Il nous est impossible de résumer cet ouvrage qui illustre les exploits du Commissaire Belot de la Police Judiciaire, l'homme qui refuse tout avancement par amour pour son métier. Ajoutons, mais n'est-ce pas superflu? que M. Aveline a une écriture élégante, concise et fort agréable (9).

Nous avons déjà analysé des ouvrages de M. Farfallah Haïk. «Al Ghariba» est une étude de mœurs primitives. Le progrès ne fait pas pas entièrement le bonheur des hommes. Ce livre veut le prouver. Le mariage du curé de l'endroit est curieux et se défend, mais la voix du sang domine l'amour de Dieu lorsque le prêtre est père. L'amour fraternel de Slayman est touchant, c'est une âme droite et très sympathique. Le paysan aime et doit aimer sa terre, vouloir l'en détacher est un crime, telle est la pensée de l'auteur (5).

«Les tours du silence» de M. de Kerlecq est inspiré de la résistance (10). Il étudia l'âme indoue et ses rapports avec l'occupant. Mais les événements vont vite, et ce roman qui date de près de vingt ans souffre de son ancienneté. L'âme indoue est fort bien décrite, et des pages sont touchantes, concernant les relations du cheval et de son maître. Les peintures sont exactes, nous semble-t-il, et le ton général de ce roman comme son style méritent notre approbation.

Le roman de Mme Thyde Monnier: «Ki Ki Tsan fétiche» est curieux, un peu trop philosophique, et peu varié. Mais dans l'ensemble il plaît et amuse tout en étant profond (11). Le recueil de nouvelles de M. Edmond Jaloux, intitulé «La Comédie féminine», est écrit d'une manière impeccable, mais cela ne suffit pas, et nous avouons que ces nouvelles datent un peu. Ce sont des peintures exactes de gens oisifs. C'est une peinture d'une société sans secousses, où la bourgeoisie était reine. Il y a de jolies pages sur la joie de la correspondance dans «Le Coussin»; «La Rivale» est menée comme un bon roman policier, mais est quelque peu exagérée. L'ensemble toutefois n'emporte pas notre adhésion (12).

«Le pain de chaque nuit» de Madame Marthe Meyer est l'histoire d'une jeune fille sacrifiée par l'égoïsme des siens qui la font gardienne d'un pauvre grand-père infirme et qui mourra. Et c'est l'évocation charmante du passé; c'est la peinture exacte de la monotonie du travail et du devoir accomplis. De jolies pensées parsèment ce court roman, citons: «On est vraiment intime avec quelqu'un lorsqu'on supporte son silence autant que sa voix». Cet ouvrage est consolant pour les êtres sacrifiés par le destin; il est sain et droit. Mais pourquoi l'auteur nous apprend-il subitement que cette jeune fille a été la mère d'une enfant qui n'a vécu que deux heures? Un peu compliqué, ce roman plaît et nous laisse sur une excellente im-

pression en ce qui concerne le réel talent de l'auteur (4).

M. Alexandre Borrot nous donne avec «L'aventure de Beaucourt» (13) une peinture piquante, mais pas méchante, de la petite ville où le jeune professeur de dessin est nommé au début de sa carrière. Il est assez innocent et se laisse prendre au charme de la femme d'un professeur, qui est elle-même la maîtresse d'un de ses collègues; puis c'est classiquement la jeune fille bonne à marier qui veut se faire épouser; il réussit à se libérer, mais non sans y perdre une partie de sa réputation; enfin il est l'amant d'une fille du peuple, mais ce sera le scandale, on ne lui pardonne pas sa vie et surtout son mépris discret de la vie par trop matérielle des habitants de la petite ville. Il sera déplacé, c'est ce qui pouvait lui arriver de meilleur. Ainsi Jean Tournouël évitera de s'encroûter et pourra réaliser son destin, qui est supérieur à la médiocre vie qu'il aurait passée à Beaucourt. Dans l'ensemble ce roman se lit avec amusement; il est sans prétention et, comme tel, il mérite notre sympathie.

M. Georges Villa nous donne une étude courte et claire sur Henry Miller. Il étudie «Miller et l'Amour» (5). Evidemment ce n'est pas tout Miller, mais une grande partie de son comportement qui est mû par son érotisme. Ce sont des réflexions sur l'amour et elles méritent toute notre attention. M. Villa nous explique Miller grâce à une brochure dont il donne de larges extraits et qui n'est pas éditée en français. Il nous montre que l'amour physique chez Miller n'est pas ob

scène, mais reste une concrétisation de sa vitalité, de sa joie de vivre. Miller ne désire pas être un homme utile à la société; il veut vivre et donner sa sympathie, son amour, se libérer de l'emprise de la machine et des bandelettes de la vie en société. Indépendant et libre, l'homme est Dieu; mais il est avant tout joie de vivre et doit se réaliser pleinement.

M. Edgar Pesch étudie en un petit volume où il semble que l'essentiel figure «La pensée de Freud» (13). Il étudie la vie de l'illustre philosophe et médecin, puis l'œuvre, et explique comment Freud est arrivé à la psychanalyse. Les pages sur la sexualité, l'inconscient, les instincts sont claires. On voit l'évolution de la pensée de Freud, ses recherches continuelles, ses angoisses, car jamais «maître» ne fut moins dogmatique. La position de Freud à l'égard de la morale et de la religion comme de la civilisation sont celles d'un homme sans foi, mais qui, s'il doute, et s'il croit au matérialisme, n'en demeure pas moins tolérant. Ainsi avons-nous des clartés sur l'œuvre et les idées émises par celui qui fonda la psychanalyse et dont les générations à venir diront s'il fut un précurseur de génie.

M. Jean Alexis Nérét publie une histoire de «Charles VIII» (14) qui nous transporte à quatre siècles et demi dans le passé. Nous voyons se former l'intelligence du fils du roi Louis XI et ensuite son goût pour les conquêtes, et ses ambitions. Les guerres d'Italie furent entamées par lui. Elles ne furent pas heureuses pour la France, bien qu'elles fussent victorieuses. Mais c'étaient des victoires à la Pyrrhus. Roi, dernier roi féodal, il gérait son royaume comme un riche bourgeois. Il souffrit de l'autorité de sa sœur et de son beau-frère: les Beaujeu, réussit par son mariage avec Anne de Bretagne à unir cette province au royaume, vécut simplement, sans étiquette, mais il avait une intelligence assez limitée, aimait trop les femmes, et mourut à vingt-huit ans emporté par la syphilis, à moins qu'il n'ait été empoisonné.

M. Roger Stéphane a eu l'heureuse idée de réunir, glanées dans les Mémoires du Cardinal de Retz, un certain nombre de pensées du célèbre prélat et aventurier. Citons celles-ci: «Ce qui fait croire à la force l'augmente» — «La faveur publique est toujours beaucoup plus assurée par l'inaction que par l'action, parce que la gloire de l'action dépend du succès, dont personne se peut répondre.» — «On ne doit jamais combattre contre les principes; ceux de la peur se peuvent encore moins attaquer que tous les autres: ils sont inabornables» (15).

M. Lucien Descaves, qui fut l'ami de Huysmans et de l'abbé Mugnier, nous conte, dans «Deux Amis», ce que furent ses relations avec le célèbre auteur de «L'oblat» et avec l'abbé Mugnier, qui devait devenir le chanoine Mugnier et mourir presque nonagénaire, il y a quelques années. Comment l'athée qu'était Huysmans fut converti par l'abbé Mugnier? M. Descaves nous apporte son témoignage sur ces événements littéraires. Petit livre qui n'intéressera que ceux qui ont lu et qui aiment l'œuvre d'Huysmans; témoi-

LE DROIT OUVRE LA PORTE

des plus belles carrières: Barreau, Magistrature, Administration, Banque, Contentieux, etc...

*Que vous puissiez ou non suivre
les cours de la Faculté, vous
avez besoin des*

COURS DE DROIT

*rédigés d'après les notes ou la sténotypie des
cours professés à la Faculté de Droit de Paris
avec l'autorisation de MM. les Professeurs.*

RENSEIGNEZ-VOUS

aux «Cours de Droit»

158, Rue Saint-Jacques, Paris (V)

en spécifiant votre année d'études.

Notice détaillée envoyée gracieusement par retour.

gnage du vieil écrivain qu'est M. Lucien Descaves à la mémoire de deux hommes qu'il a profondément aimés. Et aujourd'hui, en ce siècle d'égoïsme, il est touchant cet hommage, rendu avec un noble désintéressement par un cadet octogénaire à ses deux aînés (16).

C'est un ouvrage que nous qualifierons de technique que fait paraître l'amiral Auphan. Il expose en un bref volume ce que fut «La lutte pour la vie» de 1940 à 1942, c'est-à-dire la lutte pour la marine française, en vue de ravitailler et de veiller au maintien des rapports économiques de la France occupée par l'ennemi avec les colonies françaises et les pays alliés ou amis. Avec des chiffres, des précisions, des faits, l'amiral Auphan, qui avait, en sa qualité de chef d'état-major général de la Marine, toutes les forces navales et toute la flotte commerciale, avec un personnel de direction réduit, parvint à ravitailler la France malgré toutes les embûches que l'occupant et que les nécessités de la guerre imposées à nos alliés, mettaient sur sa route. Il fallait éviter la famine, il fallait éviter l'asphyxie économique et le chômage de milliers d'ouvriers; le plan mis en œuvre réussit, et durant deux ans la France vécut au ralenti, mais vécut et c'est beaucoup (17).

Nous terminerons cette chronique des livres en signalant un ouvrage qui nous a infiniment plu. Pussions-nous faire partager à nos lecteurs le désir de lire les «Gazettes rimées» de Raoul Ponchon. Si vous aimez le surréalisme et l'obscurité il vaut mieux vous abstenir, mais si vous aimez aussi la verve toute française, de la lignée

de La Fontaine, des poètes mineurs, la gentillesse et l'esprit français, alors vous aimerez cet excellent poète que fut Ponchon. Il a écrit des milliers de vers, autant sinon plus que Victor Hugo, mais il n'en fit imprimer aucun en volume. Il était négligent et modeste. Et pourtant il fut de l'Académie Goncourt, où il fut entraîné de force, et mourut il y a quelques années très vieux, très gai, toujours charmant. On passe en la compagnie de ce brave homme et de ce charmant poète de bons moments. Et ils sont si rares de nos jours! (18).

Henri Gal.

-
- (1) *Editions du Pavois.*
 - (2) *Editions Fasquelle.*
 - (3) *Editions Fontaine.*
 - (4) *Editions Juilliard.*
 - (5) *Editions Corrèa.*
 - (6) *Editions Morgan.*
 - (7) *Editions du Milieu du Monde.*
 - (8) *Editions la Fenêtre ouverte.*
 - (9) *Editions Emile Paul.*
 - (10) *Editions du Dauphin.*
 - (11) *Editions des Deux Rives.*
 - (12) *Editions de l'Échiquier.*
 - (13) *Editions Bordas.*
 - (14) *Editions de Paris.*
 - (15) *Editions du Sagittaire.*
 - (16) *Editions Plon.*
 - (17) *Editions Self.*
 - (18) *Editions Lardanchet.*
-

TABLE DES MATIÈRES

15 décembre 1936 — 31 décembre 1947

Par ordre alphabétique

Le premier chiffre indique l'année ;
le deuxième, entre parenthèses, le fascicule ;
le troisième, la page.

A

- ABELA (F.J.): Ibn-L-Fared, un poète mystique arabe du XII^{ème} siècle. I(8)—629
- ABSI (Marie-Rose): Petit historique de la danse. IX(11)—669
- AHMAD RACHAD: Reconnaissance. IX(3)—178
- AHMED KAMEL PACHA: Genèse et début de la Municipalité d'Alexandrie. IV(31)—1
- ANTOINE (Aziz): Poèmes de quelques jeunes alexandrins disparus. III(21)—29
- ARANGIO-RUIZ (VI): Grandeur de Leopardi. I(6)—425
- ARNALDEZ (Roger): La connaissance scientifique et la connaissance philosophique de l'homme. X(12)—685
- — Eloge de l'inutile. XI(10)—543
- ASCAR-NAHAS (Joseph): L'humour français. IX(2)—65
- — Une jeune fille de chez nous. X(8)—460
- AUBRY (Octave): Napoléon et l'amour. I(1)—19
- AUCOUTURIER (Gustave): L'unanimité française dans la Résistance. IX(1)—29
- AUMALE (Jacques d'): Les beaux costumes que nous allons trouver près de la Route Mandarine. I(5)—331
- — Chamma et Lamba. De Djibouti à Tananarive, à travers la plus grande France. I(9-10)—705
- — Les plus beaux drapés du monde. II(19)—623
- AVELINE (Claude): La responsabilité de l'écrivain dans le monde moderne. XI(3)—119
- — Le roman policier est-il un genre littéraire? XI(5)—239
- — Anatole France et la liberté de l'esprit. XI(11)—601

B

- BADARO (Henri): Le triomphe sur la douleur. X(2)—101
- BARCHMANN (Léon): Richard Wagner, ou le déclin d'une mystique. X(11)—62
- BELILOS (Léon): Comment reconstruire. (6)—358
- BELLOS (Nausicaa): L'esprit français. IV(36)—203

- BENSIMON (Joseph): Les paradis artificiels. I(7)—416
- BENSIS (Wladimir): L'entr'acte fatal et la rentrée de la France dans le monde. X(7)—385
- BERTHEY (Gaston): L'art de gérer sa santé. III(28)—503
- — L'hygiène est de circonstance. IX(2)—107
- BERTRAND (Raoul): Les tendances de l'économie britannique. IX(8)—449
- BEZA (Marc): Des proverbes et légendes roumaines. IV(36)—191
- BLOCH-MAILLARD (Magdelaine): En France, cet avril. IX(6)—350
- BLUM (Robert): Elian Finbert, chanteur de l'Égypte. III(22)—85
- BOSCH (Firmin Van Den): Le procès du romantisme. II(17)—523
- BOTEZ (Al. Adrien): Panaït Istrati, le vagabond inspiré. II(12)—153
- BOTEZ (Jeanne): Avec la princesse Bibesco, en croisade pour l'anémone. II(11)—39
- BOUARD (Michel de): Un rêve impérial au XIII^{ème} siècle: Charles Ier d'Anjou, roi de Sicile. III(26)—399
- BOURDON (Claude): Duguay-Trouin. V(4)—73
- — La chanson de Roland. IV(35)—147
- BRAIBANT (Mme. Ch.): La résistance morale des intellectuels français sous l'occupation nazie. X(2)—73
- BRAUN (Cmtd. Maurice): Histoire d'un réseau de parachutages et souvenirs de Fresnes et de Buchenwald. X(3)—133

C

- CAMBORDE (Jean): La province dans l'œuvre de Marcel Proust. IX(3)—140
- CANERI (José): Les Juridictions Mixtes: oraison funèbre. XI(7)—355
- CAPART (Jean): Pourquoi j'ai écrit MAKIT. II(18)—565
- — Un conte que Shéhérazade n'a pas connu. IX(11)—641
- — Que lire? X(3)—147

- CARRIERE (R. Père A.B.): Pourquoi la Grèce ancienne a-t-elle échoué dans toutes ses tentatives de fonder une religion? I(6)—411
 — — Le Père de Foucauld. V(41)—22
 CASSIS BEY (Joseph): Le Romantisme et les poètes égyptiens contemporains. X(5)—266
 CASTRO (Léon) «L'expérience Léon Blum». I(4)—231
 CELLY (Raoul): Marcel Proust et la géographie. IV(35)—182
 CHAMOIX (François): L'Hellénisme en Cyrénaïque. X(10)—563
 CHARLES-ROUX (Jean): Le génie du Rhin. XI(12)—675
 CHEBOUB (Khalil): Du palais d'El-Alfi au «Shepherd's Hotel». XI(9)—514
 CLERC (Charly): La vie et l'œuvre de Ramuz. III(26)—389
 COHEN (J.J.): Le scepticisme de Montaigne. II(14)—323
 — — La morale bergsonienne. II(18)—593
 — — La théorie de la Connaissance dans la philosophie bergsonienne. IV(39-40)—311
 COMBE (Etienne): Une institution de l'Etat musulman: le Dâr al-Tirâz, atelier de tissage. XI(2)—85
- D**
- DADONE (Ugo): Hommage à la mémoire de Luigi Pirandello. I(17)—543
 DARDAUD (Gabriel): L'Égypte à l'Exposition de Paris. I(6)—481
 — — La vie et l'œuvre de Louis Mouillard, précurseur de l'aviation. II(11)—61
 — — La liberté de l'Information. IX(4)—223
 — — Un architecte: Pascal Coste au service de Mohamed Aly Pacha. X(4)—189
 — — Un officier français du Génie: Gallice Bey. XI(12)—657
 D'ARLAN NEEDHAM (Maurice): Les Beaux-Arts en Amérique. IX(12)—719
 DAY (George): La mystique hindoue. IV(32)—42
 — — Sous l'égide de La Fontaine. IV(37-38)—261
 DAYNAC (Georges): La Bonne Fortune d'un philosophe (Hommage à Henri Bergson). I(1)—37
 — — Un tournant décisif dans l'histoire de la pensée: KANT. I(4)—245
 DEMANGEL (Robert): Comment j'ai vu la France en 1945. X(11)—621
 DESTHIEUX (Jean): Poètes égyptiens de langue française. II(15)—389
 — — De la supériorité de quelques races. IV(31)—13
 — — Du nouveau sur Arthur Rimbaud. IV(35)—175
 — — Auguste. IX(1)—45
 DEVONSHIRE (Mrs. Henriette): Les ruines islamiques de Baalbek. II(13)—215
 — — Un pèlerin persan au XI^{ème} siècle. IV(39-40)—271
- DRIOTON (Dr. Etienne): La découverte d'un trésor en Haute-Egypte I(2)—69
 — — Auguste Mariette (1821-1881). I(9-10)—699
 — — Le dessin et la peinture pharaoniques. IX(1)—5
 — — La statuaire et l'architecture pharaoniques. IX(3)—129
 — — Un égyptologue: Mariette Pacha. X(8)—453
 DUBECH (Lucien): Jacques Bainville. II(12)—145
 DUHAMEL (Georges): La France de ma vie. XI(2)—63
 — — Charles Nicolle, philosophe de l'équilibre. XI(4)—175
 — — Problèmes de Civilisation. XI(9)—483
 DUMANI BEY (Georges): Pour modeler sur le visage ancien le visage nouveau du Caire. I(1)—53
 — — Adès, Josipovici et «Le livre de Goha le Simple». I(5)—355
- E**
- EHRENTANT (Robert): Thèmes français, thèmes humains X(10)—584
 — — La montée vers l'espérance: les heures et les jours dans la poésie française des vingt dernières années. XI(7)—368
 EMAN (André): Les Saint-Simoniens et le Canal de Suez. XI(2)—93
 EPAULARD (E.): Les affaires et le bon sens. III(25)—329
 EPRON (Mlle. Lucienne). Considérations sur l'art égyptien. X(11)—635
- F**
- FAHMY (Doria): La Lisette de Béranger. IV(37-38)—223
 FARES (Félix): Le BERCEAU entre l'Orient et l'Occident (Vision d'un Mystique arabe). IV(39-40)—297
 FAVART (Robert): Aspects du Théâtre français de 1939 à 1946. X(7)—425
 FAYAD (Georges): Christianisme et Force. X(1)—28
 — — Le Liban vu par ses poètes d'expression française. X(7)—410
 — — L'Arménie au Moyen Age. XI(3)—148
 FELIX (H.): Valéry et le Problème de la Création. I(5)—381
 FLEURY (R.A.): Baudelaire et la Méditerranée. IV(34)—134
 FORTI (Edgard): Les grands courants de la littérature européenne. I(9-10)—731
 — — Proust, son temps et le nôtre. II(20)—689
 FOUAD HOUSNY BEY: Une ténébreuse affaire d'autrefois. II(15)—398
 FOUART (George): Les dieux d'Égypte à Medinet-Habou. III(25)—305
 FOURNIER (Christiane): Femmes d'Extrême-Orient. II(20)—671
 FRAYSSE (Georges): La Bretagne. I(6)—465

G

- GAULLE (Général Charles de): Discours, Messages et Déclarations, 1ère Série: 18 juin 1940 — 8 octobre 1941. 2ème Série: octobre 1941 — décembre 1942.
- GAUTHIER (R.P.): Les degrés d'une sagesse: Montaigne. IX(7)—385
— — Les conquêtes de Bergson. IX(9)—513
- GILLES (Roger): Mohamed Aly et l'économie dirigée. III(26)—413
- GIL-MARCHEX (Henri): La vie musicale à l'époque du Symbolisme. I(9-10)—723
- GOBY (Jean-Edouard): Linan Pacha de Bellefonds. IX(12)—705
— — Qu'est-ce que l'enseignement supérieur? X(11)—643
— — Le second centenaire de l'École nationale des Ponts-et-Chaussées et l'Égypte. XI(6)—298
- GORSE (Georges): Georges Clemenceau — Guerre et pensée. V(41)—6
- GOSSART (André-Marie): Le génie pédagogique français. IX(5)—279
— — Marie de France et la naissance de la poésie narrative amoureuse au XIIème siècle. X(9)—503
— — Un prophète: Léon Bloy. XI(4)—187
- GRDSELOFF (Bernhard): L'amour chez les anciens égyptiens. X(9)—517
- GRUNBERG (Julien J.): Angleterre 1939; aperçu social et psychologique. III(27)—479
- GUICHARD (Léon): Jeanne d'Arc. V(41)—33
- GUILBAUD (Georges): Emile Zola et le Naturalisme. III(24)—233
- GUILLEMIN (Henri): Les secrets de Lamartine. I(3)—191
— — Rimbaud et son mystère. I(6)—445
- GUIRGUIS (Renée): Charles Morgan, romancier anglais et ami de la France. X(12)—735
- GUYON (Bernard): L'âme des camps. X(5)—255

H

- HAGGAR (Georges J.): L'Islam et la médecine. X(4)—214
- HAZAN (David): Mon voyage à travers les régions polaires et la Scandinavie. IV(39-40)—282
- HENEIN (Georges): Bilan du mouvement surréaliste. I(8)—645
— — L'art dans la mêlée. III(24)—260
— — Rayonnement de l'esprit poétique moderne parti de Paris. IX(5)—292
- HICKMANN (Hans): Leurs premières idées. IV(39-40)—274

I

- ISKANDAR ASSABGHY BEY: Les missions scolaires au temps de Mohamad Ali. IX(11)—651
- ISRAEL (Albert Maurice): Un auteur en quête de personnages. I(9-10)—743

J

- JABES (Raymond): L'exploitation de la science: Sorciers, sourciers et pendulants. IV(35)—167
- JACOT-DESCOMBES (Alice): La nécessité pour les femmes d'être conscientes. II(7)—538
- JACOT-DESCOMBES (Paul): Le génie musical de la France. IX(9)—528
- JEHIEL (Maurice): Madame Aupick, une mère incomprise. XI(5)—248
- JONTE (Henri): La vie de Villon à travers son œuvre. IX(11)—661
- JOUGUET (Pierre): L'Égypte alexandrine. IV(32)—31
— — Fustel de Coulanges. V(41)—59
— — Aperçu sur l'histoire intellectuelle et morale d'une génération française. IX(5)—257
- JULLIEN (Léopold): L'économie rurale égyptienne. III(21)—17

K

- KETZKAROV (Methody): La Bulgarie, hier et aujourd'hui. IV(37-38)—253
- KOYRE (Alexandre): Descartes et le Discours de la Méthode. II(13)—235
- KRAFT (Werner): Julien Green, poète de la Mélancolie. III(23)—184

L

- LACRETELLE (Jacques de): Une jeunesse en Orient. I(1)—3
- LAFFAILLE (Ernest): Lyautey. V(41)—46
- LAIGNEL-LAVASTINE (Professeur): Six foyers successifs de la médecine méditerranéenne. IV(36)—210
- LALANDE (André): Les espérances métaphysiques. II(14)—301
— — La prise de conscience des valeurs. II(16)—453
— — Les valeurs supra-normales. III(27)—461
— — La morale de l'évolution et celle de l'évolution. IV(33)—65
- LAUMOIS (André de): Comment j'ai retrouvé Paris. I(4)—241
- LAURENT (Raymond): Paris. I(3)—159
- LECERT (J.): Les langues sémitiques dans l'enseignement des pays arabes. I(7)—259
- LEKEUX (R.P. Martial): Où allons-nous? I(5)—315
- LEPRETTE (Fernand): Visage du Nord. I(8)—616
- LEVY (Jules): L'Orient arabe; ses aspirations, ses possibilités. III(28)—511
- LOEWENSON (Hans): C.F. Ramuz, ou «la présence de la réalité». I(4)—278
- LOIR (Raymond): Pierre Loti et l'Orient. X(9)—531
— — Les écrivains français et le Levant. XI(9)—524
- LOTTE (Fernand): L'agonie du Transformisme. IX(2)—79
— — Pasteur, le roi des expérimentateurs. X(1)—1

- — Le problème de l'hérédité à la lumière de la biologie moderne. X(10)—571
- — Balzac et les femmes. XI(9)—495
- LUCET (Charles): Les Français et l'Amérique. IX(4)—193
- — Paris, de Balzac à Aragon. IX(10)—578
- LUGNE-POE: Ibsen. I(8)—599
- LUGOL (Jean): Vers un Humanisme nouveau. III(21)—25
- LUSSET (Félix): Malraux et «la Condition Humaine». II(11)—55
- M**
- MACCAS (Léon): La Grèce: carrefour dans le Boulevard méditerranéen. XI(6)—291
- MALAKA LEHETA: Quelques conteurs égyptiens d'aujourd'hui. IX(I)—38
- MALHAME (Rose): Anna de Noailles. IV(33)—83
- MANTOURA (Atallah J.): L'Eglise du Saint-Sépulchre à travers les âges. II(16)—484
- MARÇAIS (Georges): Les idées d'Ibn Khaldoun sur l'évolution des Sociétés. IV(35)—179
- MARIGNAC (A. de): L'homme moderne devant l'hellénisme. II(15)—412
- — A la recherche d'un rêve: d'Homère, de Platon et quelques autres. II(18)—583
- — D'Athènes à Alexandrie, I. Des Minoens aux Hellènes. III(22)—95
- — II. Homère: l'Iliade et la guerre de Troie. III(23)—164
- — III. Homère: l'Odyssée. III(24)—251
- — IV. Etat politique et religieux des cités grecques au Vème siècle. III(25)—344
- — V. La Tragédie: les origines; Eschyle. III(26)—423
- — VI. La Tragédie: Sophocle et Euripide. III(29)—533
- — VII. La Comédie: Aristophane et Ménandre. III(29)—541
- — VIII. Platon; la révolution religieuse de Socrate. III(30)—573
- — IX. Les dialogues platoniciens. IV(31)—21
- — X. Thucydide et la guerre du Péloponèse. IV(32)—50
- — XI. L'Alexandrinisme. IV(33)—83
- — XII. Rome et l'Hellénisme. — L'Hellénisme dans la littérature française. IV(34)—124
- — Trois poètes français hellénistes: Ronsard, Racine, Chénier. IV(37-38)—229
- — Le génie littéraire de la France. IX(6)—338
- MARINETTI (F.T.). Gabriele d'Annunzio. II(14)—311
- — La poésie motorisée. II(9)—613
- MARQUET (Yves): Gide à la poursuite de son âme. I(3)—207
- MASSIGNON (Louis): Deux formes d'idéal poétique en Egypte au XIIIe siècle: IBN AL FARID et SHOSHTARI. II(11)—34
- MAUCLAIR (Camille): Anecdotes et Souvenirs sur le Symbolisme. I(2)—87
- MAYSTRE (Charles): A l'école des scribes. II(19)—657
- MELAMED (Laura): Anna de Noailles. XI(11)—625
- MERIEL (Etienne): Les Beaux-Arts dans l'Egypte d'aujourd'hui. I(7)—555
- — Le côté chrétien des poètes maudits (Villon, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud). III(30)—563
- — Le génie artistique de la France. IX(8)—462
- — André Chénier, l'antiquité et la poésie. XI(1)—31
- — Existentialisme et Tragédie. XI(3)—129
- MESSAWER BEY (Joseph): Rimbaud, l'infatigable voyageur. XI(8)—444
- MICHAEL (Th.): Lord Byron et la Grèce. IX(10)—604
- MISAN (Adèle): L'évolution sociale de la femme à travers les siècles. II(20)—703
- MOGHADAM (Mohsen): Les caractères généraux de l'art français. X(2)—85
- — Les origines de l'art et de la civilisation en Iran. X(12)—703
- MOH. HEYKAL PACHA: Courte excursion dans la littérature du XIXème siècle. X(8)—449
- MOLINE (Roger): La Paix par l'éducation. II(13)—243
- MORINEAU (Raymond): Peinture et poésie. IX(9)—553
- — Le livre français contemporain. X(4)—226
- — La tapisserie française. XI(10)—572
- MOSCONAS (Théodore D.): Les reines d'Angleterre. X(2)—94
- — Histoire étrange d'un manuscrit enluminé alexandrin du XIème siècle, perdu et retrouvé. X(5)—280
- — La carte-mosaïque de Madaba. XI(1)—13
- — La «Chronique de Léonce Machéras, de Chypre, et l'Egypte». XI(5)—266
- — L'église de Saint-Saba à travers les siècles. XI(8)—452
- MOSSERI (Richard J.): Les femmes et la Musique. IV(37-38)—247
- MOUSKHELY (Michel): La conception française de la paix internationale. IX(3)—152
- — Léon Bourgeois, apôtre de la paix. X(4)—205
- — La Ligue des Etats arabes. XI(2)—73
- — Peut-on sauver la paix? XI(8)—435
- MULLER (Edmond): La France et l'art de vivre. IX(1)—16
- — Ramuz et les lettres françaises. X(3)—159
- N**
- NAMER (Emile): La psychologie à l'école. IX(2)—95
- — Bergson devant la science contemporaine. X(8)—469
- NASSIF (Elie): L'Economie, science et doctrine françaises. IX(4)—344
- — Le sort du fellah. X(6)—344
- — Capitalisme ou collectivisme. XI(5)—262
- NATTAN-LARRIER (L.): Un Buffon inconnu. II(18)—576

O

- OBERLING (Charles): Une page de la vie de Pasteur. IX(5)—271
 — — Le concept de la vie dans la pensée moderne. XI(8)—427
 OULIE (Marthe): Variations sur Saint-Domingue; Haïti la méconnue. III(28)—493

P

- PANAYOTATOU: Sur les Sanctuaires de l'ancienne Grèce. I(9-10)—683
 PATRY (André): Robert de Traz, écrivain genevois. XI(6)—311
 PAUTY (Ed.): L'architecture dans les miniatures persanes des XVème et XVIème siècles. I(4)—261
 PERISTIANY (Jean): Les valeurs morales à la croisée des chemins. IX(8)—480
 PEYRE (Henri): Le destin de la Littérature dans le monde actuel. III(21)—3
 — — A la recherche de nouvelles raisons de vivre. III(29)—69
 PFLAUM (Hiram): Baudelaire et la poésie du Moi. II(16)—472
 PIERIDIS (Th.): Naissance de l'Art. IV(39-40)—318
 PONTET (R.P. Maurice): «L'homme, cet inconnu» du Dr. Carrel. I(2)—101
 PUPIKOFER (Maxime): Voyage autour de ma bibliothèque, à la recherche de définitions. XI(10)—549

R

- RAND (Frank H.): Dickens au théâtre de son temps. IX(9)—542
 — — Le Théâtre anglais au XIXème siècle. X(3)—172
 REBOUL (Gabriel M.): L'Aventure. X(7)—398
 — — L'Existentialisme et M. J.-P. Sartre. XI(1)—1
 RECHID SAFFET ATABINEN: La Turquie. III(29)—521
 REGNIER (Yves): «Fontaine et ses amis. IX(6)—321
 RINCQUESEN (M. de): La solidarité franco-britannique dans le domaine économique et financier. IV(36)—212
 RODOCANACHI (Constantin): Pourquoi j'aime La France. X(12)—692
 ROUSSEAU (Matei): Dans l'intimité des fous. III(23)—149
 ROUX (Gaston): Un technicien-mathématicien: Gaspard Monge. X(6)—331

S

- SABBAGH (Georges H.): L'Ecole de Paris et son évolution à ce jour. X(1)—17
 SALET (R.P. Gaston): Avons-nous le vrai portrait du Christ? II(17)—532
 SALTIEL (Albert J.): Budapest sous l'œil d'un curieux. II(14)—333

- SANTINI (K.): Dettes et créances des Lettres françaises. IX(3)—164
 SAVIOZ (Raymond): Au siècle des lumières: Charles Bonnet, philosophe et savant. XI(11)—616
 SCAIFE (C.H.O.): Les valeurs spirituelles que nous défendons telles qu'elles sont exprimées dans la poésie anglaise. IV(34)—114
 SCELLE (Georges): L'Egypte dans la Société des Nations. I(3)—141
 — — La révision des traités et la paix internationale. II(13)—325
 SCHEMEIL (Raymond): Les hommes de loi. X(6)—321
 SCHIFFER (Brigitte): Le mirage de l'Orient dans la musique européenne. IX(7)—412
 SCHUCHT (Berthe): Aperçu sur la situation juridique de la femme. II(19)—646
 SCHWARTZMANN (Albert) et Simone HAYE: L'âme polonaise dans l'œuvre de Chopin. III(22)—105
 SECHE (Alphonse): La Comédie-Française, de Molière à Bourdet. II(12)—123
 SEGALEN (A.P.): En marge des lettres à Sophie Volland: la sagesse de Diderot. III(27)—469
 SEGHERS (Pierre): La poésie française de 1940 à 1946. X(10)—561
 SIEGFRIED (André): La crise de la révolution industrielle. II(15)—383
 — — La contribution de la France à la civilisation européenne. IV(34)—109
 SLOUCH (Prof. Nahoum): La mission historique d'Israël dans les confins du Sahara. I(7)—514
 STIERLIN-VALLON: Emile-Jacques-Dalcrose, père de la musique romande. III(25)—338
 SUARES (Mme Nadine): Le rôle des tests à l'école. X(8)—482

T

- TAHA HUSSEIN (Moënis C.): La Poésie. X(I)—40
 TALVA (François): Le projet de réforme Languevin, dans l'enseignement français. XI(7)—375
 — — La pensée de Voltaire dans les «Lettres philosophiques». XI(12)—685
 THIBAUT-CHAMBAULT (Jean): Un homme de bonne volonté: Jules Romains. II(17)—545
 TURABIAN (Chahen): Quelques aspects de la philosophie chinoise. X(12)—712

V

- VALENTI (Attilio): Eloge de la curiosité. XI(3)—136
 — — Georges Duhamel, romancier. XI(7)—386
 VALERO (Dr. Gabriel): Les causes des maladies nerveuses. III(30)—553
 VIKENTIEV (Vladimir): La légende d'Osiris dans le folklore russe. IX(4)—207

- — Les anciens thèmes babyloniens dans les contes et légendes de la Russie et l'Extrême-Orient. IX(4)—396
 — — Les survivances antiques dans les Contes des Mille et une Nuits. IX(10)—591

W

- WAFIKA EL-CHIATI: Le théâtre de Giraudoux. IX(8)—490
 WALTHER (Léon): La psychologie des carrières libérales. II(20)—677
 WAYMENT (H.G.): L'idée de la Liberté chez les écrivains politiques anglais. IV(35)—160
 WEIL (Félix): Quelques expériences pédagogiques dans l'Espagne moderne. IV(36)—197
 WILLIAMS (D.G.): Le roman anglais. IV(33)—73
 Mme. WITWOET: Eloge de l'imprévoyance. XI(4)—199

Y

- YACCARINI (Maurice): Quelques tendances de la philosophie française depuis 1940. IX(12)—745

- YOKOYAMA (Masayuki): L'âme du peuple japonais. III(24)—221

Z

- ZALOSCER (Hilde): L'expressionnisme et l'impressionnisme: les deux sources de l'art européen. II(16)—461
 — — Le Greco, l'homme et l'œuvre. X(10)—593
 ZANANIRI (Gatson): Polynésie, terres d'oubli. I(2)—117
 — — Histoire d'un dictionnaire: l'œuvre de Ben Yehouda. II(12)—165
 — — Cavafy, tel que je l'ai connu. X(9)—522
 — — Gabriela Mistral, Prix Nobel 1945 de littérature. XI(1)—22
 — — Le Liban et son esprit. XI(6)—321
 ZETTE: Légendes, poèmes et chants bulgares. III(23)—173
 ZUNDEL (R.P. Maurice): Le complexe métaphysique de Lady Macbeth. X(5)—286

Apprenez

à **DESSINER . . .** en **DESSINANT !**

Vous Trouverez à

L'ACADÉMIE LIBRE

Dessin

Peinture



1, Rue Mash-Hadi (Emad El-Dine) **LE CAIRE.**

un local approprié — des modèles vivants — l'occasion de connaître et de fréquenter des Maîtres du pinceau et de travailler sous leurs yeux — une ambiance d'art et de travail.

“ Dessiner, peindre sont parmi les grandes joies de la vie. Cela vous apprendra en outre à mieux voir, mieux comprendre, mieux aimer. ” (Renoir)

OROSDI-BACK



Dont
la
devise
est:

BON ET
BON MARCHÉ

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID
